



EPW

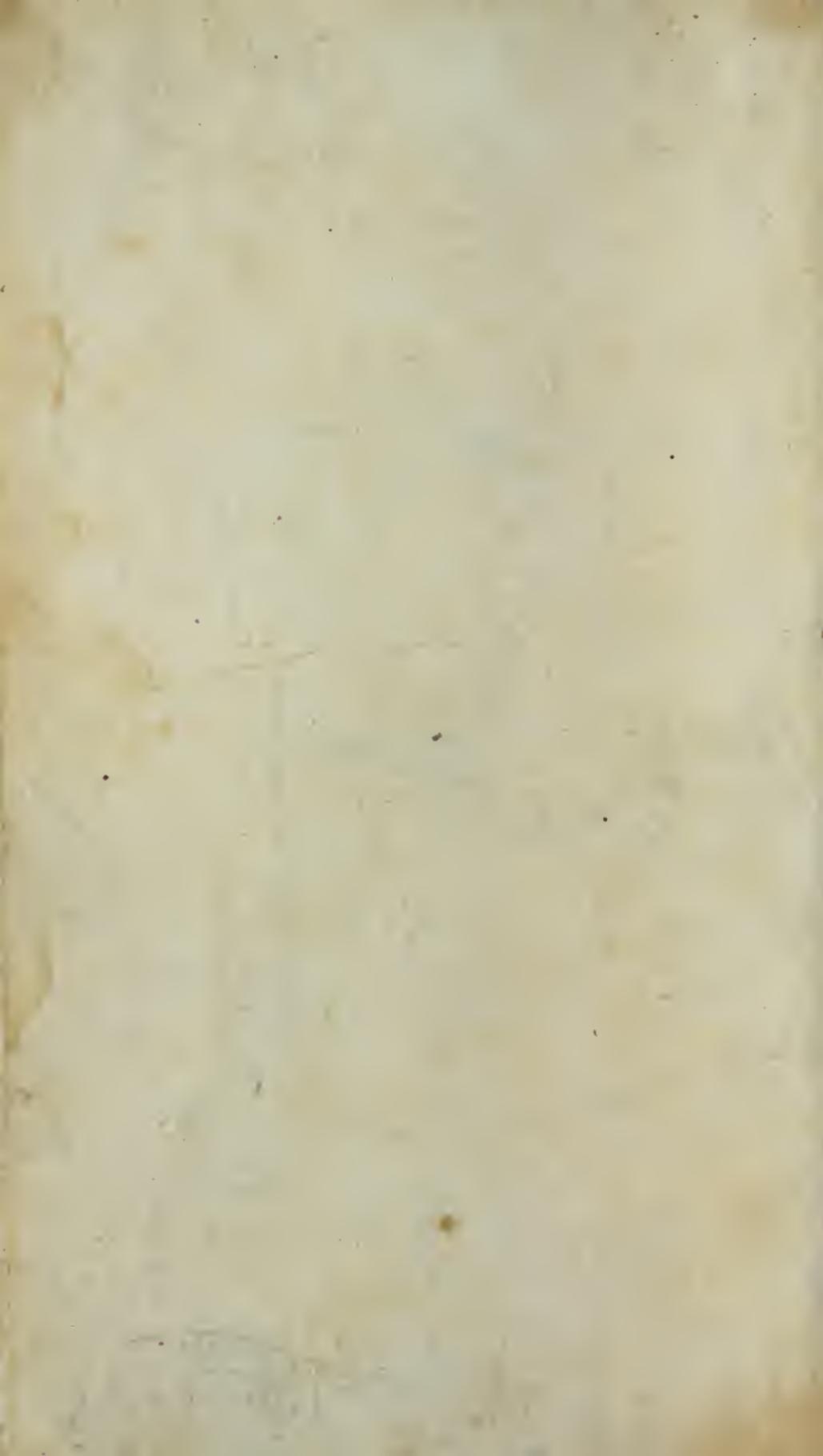
(77 de Ruit ledge)  
wie Barbier  
II p. 248.

60/6/252



Bill of exchange

L. F. FLOSS & CO.  
No 69



ESSAI

*SUR*

LE CARACTERE

*ET*

LES MŒURS

*DES FRANÇOIS*

COMPARÉS A CEUX

*DES ANGLOIS.*

1821

THE AMERICAN

THE MIRROR

OF THE

AMERICAN

REPUBLIC

ESSAI

SUR

LE CARACTERE

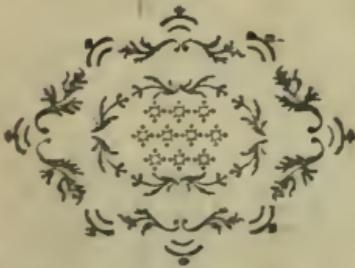
ET

LES MŒURS

*DES FRANÇOIS.*

COMPARÉS A CEUX

*DES ANGLOIS.*



A LONDRES.

---

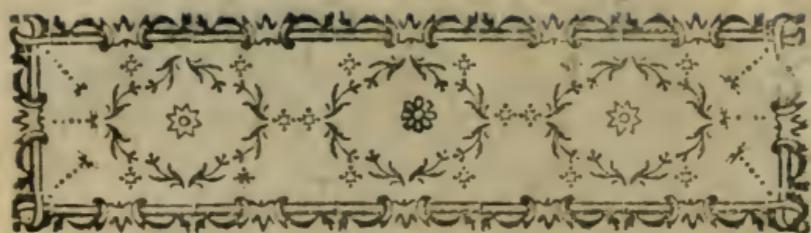
M. DCC. LXXVI.



知

GT  
863  
.E8  
1776

coll. spec.



# ESSAI

SUR

## LE CARACTERE

ET

## LES MŒURS

*DES FRANÇOIS.*

COMPARÉES A CELLES

*DES ANGLOIS.*

**P**OUR fixer avec précision le caractère des François, il faut examiner le progrès des Lettres parmi eux, & les changemens qu'elles ont occasionné dans leurs mœurs. Nous distinguerons trois époques principales. La première commence avec le seizième siècle, tems où la culture des Sciences a été

apportée d'Italie, sous le règne de François Premier, contemporain de notre Henri VIII, qui, poussé par une noble émulation du Monarque François, fut aussi le Protecteur des Arts. Cette premiere époque est connue en France, sous le nom de *Siècle des Savans*. La seconde époque est renfermée dans le siècle éclatant de Louis XIV : on la regarde comme le *Siècle du Génie*. La troisieme est appelée par les François le *Siècle du Goût* : c'est le tems présent.

2. On ne doit pas supposer qu'un Roi qui, comme François Premier, fut toute sa vie occupé de la Guerre & de la Politique, ait porté les connoissances à un degré fixe de perfection. Cependant il s'attacha, avec tant de soin, à introduire *les Musés* dans son Royaume, qu'il eut la satisfaction de voir beaucoup de ses Sujets s'illustrer dans toute l'Europe, par la connoissance des anciens Auteurs. Ils s'appliquerent d'abord à la Littérature Grecque & Romaine, puis à la Philosophie d'Aristote, à la Théologie Scholastique, & aux Ecrivains Ecclésiastiques, appelés Peres, seules études alors en réputation.

3. Pendant cette ère féconde en Editeurs & en Commentateurs, le Latin fut la Langue qu'employèrent presque tous les Savans. Peu acquirent une estime durable en écrivant

*& les Mœurs des François.* 3

dans leur propre langue. En Poètes, particulièrement, les François ne furent pas heureux : témoins Ronfard & Dubartas, qui, avec toute leur science & leur génie, n'ont rien laissé, ni l'un ni l'autre, dont on puisse présentement supporter le style vieilli & absolument hors d'usage.

4. Beze & Marot ont traduit les Pseaumes en Vers François, & n'ont point eu un succès égal à celui de Sternhold & d'Hopkins, qui ont achevé chez nous la même tâche, environ dans le même tems, & dont plusieurs Versions plaisent encore aujourd'hui, ainsi que d'autres Poésies de nos Compatriotes du même âge; tandis qu'il ne nous reste plus rien des anciens Poètes François, qui semble digne de quelque estime, si ce n'est un petit nombre d'Epigrammes de Marot, dont on fait encore cas, à cause de leur naïveté ou agréable simplicité.

5. Cette naïveté est aussi le principal mérite des Ouvrages en Prose Française qui virent alors le jour, tels que les *Contes de la Reine de Navarre*, & d'autres productions de ce genre.

6. Les œuvres de Charron, & la *Satyre Ménippée* se soutiennent par la force & la vigueur des pensées; mais, pour ce qui est des agrémens du style, ils sont bien inférieurs à Montagne, ainsi que dans cet air cavalier

qui caractérise son genre , & dans ce coloris vif & animé qu'il a le talent de répandre sur des idées qui souvent n'ont rien d'ailleurs de fort recommandables.

7. Rabelais doit sa réputation à la singularité de son esprit. Sa diction est énergique , mais impolie & même grossiere : son grand mérite est d'être le plus étrange original du monde , & d'avoir écrit plaisamment de violentes satyres , de maniere à se faire entendre aux gens instruits des faits , sans que les Grands & le Clergé dont il parloit , pussent l'attaquer.

8. Il n'y a plus d'Ecrivains François de cette époque , qui mérite une attention particulière que Brantôme , dans lequel on trouve une élégance & une facilité inconnue à ses contemporains , & qui a encore ses admirateurs.

9. La même période donna naissance au meilleur Historien qui ait jamais honoré la France , l'illustre de Thou. Quoiqu'il ait écrit l'Histoire de son tems , d'un style digne du siècle d'Auguste , il n'excelloit pas dans sa langue naturelle , & ce qui nous reste de sa plume en François , est une preuve qu'il faut une langue particulière , comme aussi des occasions & des sujets particuliers , pour développer heureusement la capacité de chaque individu.

*& les Mœurs des François.* 5

10. D'Ablancourt & Vaugelas déploient les premiers, dans leurs ouvrages, une éloquence & une correction jusques-là inconnues : mais on doit les considérer comme appartenans à la seconde époque. De plus, ce ne sont que des Traducteurs, & ils écrivoient avant qu'aucune excellente Histoire eût été originairement écrite en François.

11. Pendant cette première époque, comme l'esprit de la Nation Française ne reçut de poli, qu'autant que la simple intelligence des langues mortes en peut donner, les manières conserverent toujours beaucoup de rudesse, & les guerres survenues à l'occasion de la Religion, ne contribuerent pas à les adoucir. Les principaux divertissemens, conformes à l'ancien esprit de Chevalerie, étoient encore des Joutes & des Tournois, souvent aussi dangereux que des combats réels. Les troubles civils étoient accompagnés de circonstances qui les rendoient vraiment terribles. On se battoit avec une fureur si inexorable, que la *Væ Victis* de Brennus, malheur aux vaincus ! pouvoit toujours s'appliquer à ceux qui succomboient. De part & d'autre, la plus affreuse cruauté étoit en usage, & il est impossible de lire, sans frémir, les exploits barbares des Chefs de ce temps-là, tels que le Baron des Adrets, dont les actions atroces sont plutôt d'un Sauvage

6      *Essai sur le Caractere*

d'Amérique, que d'un Guerrier d'Europe. Tout le systême des Politiques étoit *dolus an virtus*, force ou artifice. Le Massacre de la S. Barthélemi, les Assassins des Guises & des deux Henris le prouvent.

12. Les troubles de la minorité de Louis XIII étant appaisés, & Richelieu ayant pris en main le gouvernement, cet habile Ministre vit que son poste seroit aussi précaire & aussi glissant que celui de Visir chez les Turcs, à moins qu'il ne vînt à bout de tourner & d'arrêter l'attention des François sur des objets gracieux & attrayans. Ainsi, dans le dessein d'écartier les orages, il s'appliqua à opérer un changement total dans l'esprit de la Noblesse, en l'engageant à cultiver les Lettres plus soigneusement que par le passé. Par ce moyen il étoit sûr d'appriivoiser les Nobles, & d'extirper leur penchant aux dissensions publiques & particulieres; penchant qui les avoit toujours rendus si difficiles à conduire.

13. Pour exécuter promptement son dessein, il encouragea, de la maniere la plus forte, tous les genres de Littérature qui, naturellement, contribuent le plus à la politesse & aux agrémens de la société, tels que la Poésie, les Romans, & les ouvrages dramatiques. Non content d'agir comme Protecteur, il entreprit plusieurs fois d'être lui-

même Auteur, soit par un vrai goût pour la Littérature, soit par la vanité de paroître exceller en tout, ce qui étoit son foible.

14. C'est une tradition, qu'il offrit à Corneille une grosse somme, pour qu'il lui cédât le droit de passer pour l'Auteur de la Tragédie du *Cid*; mais que Corneille rejetta l'offre avec une indignation qui eût pu lui coûter cher. Heureusement le Ministre borna sa vengeance à exciter l'Académie, qu'il avoit fondée, & dont les Membres étoient tous ses Pensionnaires, à porter du *Cid* un jugement sévère, dans une Critique qui fut imprimée, & qui existe encore. Cependant, en dépit du Ministre, le Public s'obstina à rendre justice à cette Piece excellente, qui a toujours été vue avec l'admiration & l'applaudissement qu'on ne peut refuser sans injustice à la meilleure composition théâtrale qui eût jamais paru sur la Scene Françoisé.

15. En toute autre occasion, la libéralité de Richelieu envers les Gens de Lettres, fut vraiment magnifique. Il peut être justement regardé comme le Créateur du Goût & du Génie François, puisque c'est de son tems & par ses soins qu'on a vu briller l'aurore de la perfection dans les Arts, qui a fait tant d'honneur au règne de Louis XIV.

16. Il y eut des troubles pendant toute l'Administration de ce Cardinal, qui ne vécut pas assez pour en détruire tous les germes; mais les Chefs des diverses factiôns, qui renaissoient les unes de l'extinction des autres, comme les têtes de l'hydre, n'eurent plus d'autre esprit qui les animât, que leur intérêt particulier. Depuis la discontinuation ou plutôt la suppression des Etats-généraux, qui correspondoient à nos Parlemens Anglois, on ne vit plus de luttés contre le Gouvernement, en faveur de l'indépendance. Il sembla que la dissolution de ces Assemblées avoient anéanti tout amour du bien public, lequel fut si indignement oublié par les Grands, qu'ils ne penserent pas seulement à s'en faire un prétexte. Comme il étoit bien notoire qu'il n'entroit pour rien dans leurs desseins, aussi n'étoit-il ni l'objet ni l'attente de ceux qui épousoient leur cause: c'est pourquoi elle étoit si facilement abandonnée.

17. La Noblesse, le Clergé, le Tiers-Etat se font trouvés ensemble, pour la dernière fois, dans la fameuse Assemblée qui se tint peu après la mort d'Henri IV. Là, l'orgueil de la Grande-Noblesse & des principaux du Clergé, les aveugla si fort sur leurs avantages réels, qu'ils saisirent tout ce que la chicane peut suggérer pour traver-

ser le Tiers-Etat , qui eût néanmoins bien défendu ses droits , s'il n'y avoit pas eu beaucoup de ces représentans dévoués à la Cour. Les Agens du gouvernement sont toujours les plus actifs dans ces Assemblées , parce qu'ils ont devant eux la perspective d'une récompense sûre & prochaine ; au lieu que ceux qui défendent les droits du Public , sont plus tièdes , par la nature de leur récompense , qui est éloignée : & qu'ils ne font que partager avec les moindres de leurs Concitoyens : ajoutez qu'il leur faut encore braver tout le danger qui les menace directement , & fond sur eux seuls. Il arriva donc que les Communes abandonnées par la Noblesse , par le Haut-Clergé & par une grande partie de leur propre Corps , se retirèrent désespérées , & abandonnerent l'Etat au Clergé & aux Grands , qui l'eurent bientôt brouillé ; les premiers , en suscitant des persécutions de Religion ; les autres , en saisissant toute occasion de fomenter des troubles dont ils espéroient profiter.

18. Richelieu , pendant ce qu'on peut appeller son règne , ayant presque entièrement dompté l'esprit de rébellion qu'il eut à combattre jusqu'à sa dernière heure , livra le Gouvernement à un Successeur propre à achever son ouvrage. Suivant les maximes de son Prédecesseur , le nouveau

Ministre n'omit aucune occasion de déraciner les dissentions, en affoiblissant, par tout l'art & la méthode possible, la férocité & la violence d'humeur & de caractère qui en avoient été la cause & le soutien. Il s'occupa à donner aux manieres une aménité & une politesse extraordinaire. Il agissoit avec ses amis & ses serviteurs, avec une facilité & une complaisance, qui étoient les meilleures parties de son caractère. Il montrait à tous une affabilité qui lui attira d'abord la bienveillance & ensuite l'imitation du grand nombre, par un effet de l'impulsion presque irrésistible qui porte les hommes à copier ceux qui leur plaisent. A son exemple, la dureté du langage & des manieres fut bannie de la bonne compagnie, & remplacée par des mœurs plus douces & plus raffinées. Le mot de Cour eut plus de dignité & d'importance qu'auparavant, & il signifia non-seulement le Siège de la souveraine Puissance, mais aussi le centre de la politesse & du bon goût. Appeller un particulier *Homme de Cour*, devint le compliment le plus flatteur qu'on pût lui faire.

19. Mazarin fut le Ministre qui agit avec tant de dextérité. C'étoit un homme, en apparence, le contraste de Richelieu; mais possédant éminemment le talent de s'accom-

moder à tous les caracteres , & de temporer dans les cas où la patience & la dissimulation sont plus efficaces que la force ouverte. Richelieu avoit bien prévu que ces qualités alloient devenir nécessaires pour gouverner l'Etat : c'est pourquoi il avoit jetté les yeux sur Mazarin , comme sur un Successeur qui avoit assez de fermeté pour s'attacher constamment au plan qu'il avoit tracé , & assez de sagacité pour n'employer à son exécution que des moyens praticables.

20. Mazarin justifia ce choix habile. Etranger , sans liaison avec les grandes Familles du Royaume , ne pouvant se fier entièrement qu'à ses efforts personnels , il vit clairement que la flatterie & l'insinuation étoient les principaux moyens qu'il devoit mettre en usage pour parvenir à son but , qui étoit de gouverner la France sous le nom d'un Roi enfant , à l'ombre de la Régence d'une Reine Douaitiere , fort jalouse de son autorité.

21. La Reine étoit étrangere aussi , & le peu de confiance qu'elle avoit dans les François , fut pour elle une raison d'avoir moins de répugnance à accepter l'aide d'un homme qui dépendroit entièrement de son appui dans une Place dont l'envie est inséparable. En effet , Mazarin éprouva bientôt l'indignation de ses concurrens , & le ressentiment

implacable qu'ils conçurent d'une préférence qu'ils prétendoient injurieuse & injuste.

22. L'amour de l'indépendance & le Patriotisme assoupis depuis la cessation des Etats, se réveillèrent dans les Assemblées de ces Corps que les François appellent Parlemens. L'enregistrement des Actes du Conseil du Roi, qui se fait dans ces Cours, leur fournit un prétexte plausible d'examiner le contenu & la valeur de ce qu'on leur mettoit entre les mains, pour être en quelque sorte ratifié par leur approbation, & pour recevoir de leur concours la sanction qui paroissoit nécessaire pour former une Loi obligatoire. Et quoiqu'à parler strictement, la Constitution de l'Etat ne leur permît pas de partager le pouvoir législatif, & ne les considérât que comme les exécuteurs des Loix; cependant, comme cette Constitution étoit fort altérée, la partie la plus judicieuse de la Nation ne désapprouva pas qu'ils s'attribuassent, suivant les invitations & même les ordres de plusieurs Rois, un droit dont la Cour avoit privé les autres Sujets, le droit de représenter l'état véritable des affaires publiques, d'exposer les griefs au pieds du Trône, & de résister à la pernicieuse influence des Favoris sans mérite, & aux projets ruineux des mauvais Ministres. En effet, il y a une Ordonnance de Louis XII, qui défend

aux Magistrats d'avoir aucun égard aux Lettres de jussion, &c. lorsqu'ils les trouveront contraires aux Loix de la Monarchie & au bien public.

23. Mais comme les maximes de l'obéissance avoient jetté de profondes racines, & étoient fortement inculquées presque par tous les Ecclésiastiques du Royaume, l'opposition ne se déclara pas avec l'unanimité à laquelle les Chefs s'étoient attendus, & on ne prit point dans les délibérations, avec assez d'intrepidité, les mesures qui pouvoient réussir. Des Citoyens sans discipline ne purent faire face aux Troupes réglées attachées à la Cour. Tous les projets des Partisans de l'indépendance furent déconcertés.

24. Malgré la défaite du parti populaire, il n'en est pas moins vrai que le Cardinal de Retz, son principal Chef & l'ennemi déclaré de Mazarin, étoit, sans comparaison, le plus grand génie des deux. S'il se fût moins laissé emporter par son impétuosité naturelle, & plus gouverner par un patriotisme réel, il eût fait admirer en lui un caractère encore plus illustre : mais comme il portoit tout à l'excès, & qu'il étoit évidemment plus rempli de ses vues particulières, qu'il ne convenoit à un homme qui se prétendoit zélé pour le bien public, son crédit tomba par degré, & ne fut plus à la fin d'aucun poids.

25. La vérité est, que ni lui, ni la plupart de ceux de son parti, ne sentoient cet enthousiasme pour le bien public, qui anime rarement ceux qui ont été élevés dans les principes des Monarchies absolues. A l'exception des Membres les plus distingués du Parlement, il n'y en avoit guère qui eussent d'autre guide que leur haine du Ministère, & peu avoient une idée juste du but auquel on tendoit en prenant les armes; la multitude sembloit ne se plaire qu'à tourner en dérision les événemens les plus sérieux, & ne s'occuper qu'à chançonner les Chefs de tous les Partis. Aussi cette Guerre civile devint un sujet de moquerie, & on en parle encore comme d'une étrange manie, qui faisoit que ceux qui en étoient atteints, se battoient sans savoir pourquoi.

26. Ce tems de trouble n'étoit pas favorable au progrès des Arts; mais la paix ouvrit une nouvelle scène, & la sage Administration de Colbert commença la seconde période, qu'on a appelée *l'Age du Génie*.

27. Ce grand Homme d'Etat, quoique sujet d'un Maître absolu, avoit assez de probité & de discrétion, pour marcher fermement sur les traces des patriotes les plus accomplis. Connoissant parfaitement les dispositions de sa Nation, il jugea qu'elle pouvoit être aussi heureuse que les Pays libres,

pourvu que l'Autorité Royale fût exercée avec modération : c'est pourquoi il s'efforça de rendre le pouvoir du Roi aussi bienfaisant à ses Peuples , qu'il étoit illimité. Et au lieu que ce pouvoir cause les plus grands maux , quand il est mal employé , le bon usage qu'il en fit , produisit les effets les plus salutaires. Ses travaux patriotiques lui réussirent au-delà de ses espérances , & la partie du Règne de Louis XIV , à laquelle cet excellent Ministre a présidé , ne donna point sujet de regretter la perte d'une liberté dont peu avoient l'idée , & que la plupart ne desiroient point.

28. A l'inquiétude & à la turbulence de la Noblesse , succéda , sans retour , une parfaite soumission à la Couronne. Dans les circonstances , un pareil changement étoit un bonheur pour le Peuple ; car lorsque la liberté devient le privilège d'une partie de la Nation seulement , cette partie se livre à une licence effrénée , & réduit l'autre en servitude. Certainement il est plus avantageux à un Peuple civilisé d'obéir à un seul Chef , que d'être esclave de plusieurs , dont l'indépendance est une source de maux continuels : témoin l'ancien Gouvernement Féodal , & ce qui en reste en Pologne.

29. Il fut donc heureux pour la France , que la Noblesse , qui n'avoit pas voulu que

le Tiers-Etat partageât la liberté avec elle, en fut aussi privée à son tour, sur-tout après qu'elle en avoit tant abusé, en mettant le Royaume en feu pour ses plus petits intérêts particuliers. Au lieu de servir l'ambition des Nobles & de ravager leurs propres campagnes, les François, à l'ombre de la paix, s'engagerent dans le commerce & dans beaucoup d'autres entreprises utiles, & ils apprirent à regarder la force & la consistance du Gouvernement comme le plus sûr appui du bonheur de chaque Particulier, aussi-bien que de la grandeur publique. Inspirés par ces louables sentimens, ils remplirent toutes les professions & tous les emplois avec une glorieuse émulation. Non-seulement ils se rendirent utiles à eux-mêmes & aux Nations voisines, par leurs talens & leur industrie en tout genre de Sciences & d'Arts; mais le genre humain doit avouer avec reconnaissance, qu'ils furent long-tems l'objet suprême de l'applaudissement & de l'imitation générale.

30. La plupart des noms illustres qui font l'ornement de cet âge, étant familiers à toutes les personnes qui ont eu de l'éducation, nous jugeons inutile d'en produire ici la liste.

31. Il importoit d'entrer dans ce détail historique, pour rendre raison du tempérament pacifique, & de la forme d'esprit  
que

que les François conservent si constamment aujourd'hui. On a vu combien ils étoient éloignés de ce caractère. Vraisemblablement ils ne l'auroient point adopté sans les causes déterminantes qui ont changé la nature de la Nation, & de mécontente, rétive & factieuse, l'ont rendue la plus souple & la plus aisée à conduire qui soit en Europe.

32. La fin de l'Age du Génie, date de la mort de Louis XIV son Protecteur. Depuis ce moment, la passion dominante a été de tout raffiner. Comme la grandeur & l'élégance ne pouvoient aller plus loin, tous les efforts de l'imagination furent appliqués à inventer & à introduire une variété infinie d'ornemens, afin d'en décorer les ouvrages que le génie & l'industrie avoient déjà enfantés. On examina dans le plus grand détail tous les sujets susceptibles de recevoir de nouveaux agrémens, & on n'omit rien pour communiquer ce qu'on appella le goût, à tout ce qui ne pouvoit être autrement revêtu d'une forme gracieuse & nouvelle.

33. Le mot *Goût* est devenu la devise du tems. Il sert à exprimer tous les embellissemens qui obtiennent l'approbation des connoisseurs. Ce terme a été unanimement usité par tous ceux qui ont travaillé à se distinguer par des ouvrages dans lesquels on desiroit trouver les effets d'une imagination bril-

lante, légère & gaie. Poëtes, Orateurs, Historiens, tous s'empresserent à versifier, parler & écrire, avec goût ou selon le bon goût. Les Palais, les Ameublemens, le Habits, les Equipages, tout fut réglé par le goût.

34. Delà ce luxe d'expressions recherchées qui, tant dans le discours que dans les écrits, n'a que trop souvent essayé de faire valoir des pensées au fond peu solides. Delà ces ornemens délicats dont on a tâché d'embellir tout ce que l'œil peut atteindre. Le faux brillant répandu par-tout avec profusion, a succédé à la majestueuse simplicité, dont les restes charment toujours dans les monumens qui attestent la supériorité du siècle précédent.

35. Ce qui caractérise particulièrement l'âge où nous vivons, c'est l'esprit de jugement & de critique qui remplit aujourd'hui une infinité de bons livres François. Si l'on n'est pas frappé, en les lisant, des traits d'éloquence admirable auxquels on reconnoît souvent les compositions du siècle dernier, on peut assurer qu'ils excellent par l'heureuse fécondité des vérités sublimes qui y sont enseignées en termes clairs & choisis.

36. Voilà l'état du Génie & de la Littérature chez la Nation Françoisé. Elle peut, avec justice, se glorifier de posséder assez de Savans illustres, pour se rendre recom-

mandable à la postérité la plus reculée.

37. Une des premières observations qui se présentent à un Anglois qui voyage en France, c'est que Paris, quoiqu'immense, n'égale pas l'étendue de Londres, Ville peu éloignée d'atteindre à la grandeur réelle de l'ancienne Rome qui, selon les recherches les plus exactes, lors même qu'elle fut parvenue à son dernier accroissement, ne couvroit pas plus de terrain que ne fait à présent la Métropole d'Angleterre. En parlant de l'ancienne Rome, je dis la grandeur réelle, parce que plusieurs Ecrivains modernes, épris, à son égard, d'un enthousiasme d'admiration, se sont permis les calculs les plus extravagans & les plus fabuleux.

38. L'étendue de Paris a été limitée plusieurs fois, probablement en conséquence de l'avis qu'on prétend avoir été donné à Louis XIII, par le Cardinal de Richelieu. Ce Ministre, aussi prévoyant qu'arbitraire, étoit persuadé que c'est le plus souvent dans les grandes Villes que naissent les factions, par la liberté des propos & la communication des sentimens inévitable parmi la multitude, sans compter l'usage qu'on peut faire de la Presse dans l'occasion, & les autres moyens de faciliter la correspondance & les informations publiques & particulières, avec autant de promptitude que de secret. On peut

encore rendre raison des motifs qui déterminèrent à donner des bornes à la Capitale, par la maxime politique qui s'éleve dans tous les pays contre l'augmentation excessive de la Métropole, qui doit être toujours proportionnée à la grandeur & à la puissance de l'Etat.

39. Londres étoit déjà considérablement peuplé sous le règne d'Elisabeth. On voit par d'anciennes chartres, que le nombre de ses habitans montoit dès lors à plus de rois cent mille. Guidée par les mêmes motifs que Richelieu, cette Princesse, revêtue d'une autorité fort supérieure à celle qui a été laissée à ses Successeurs, redoutoit l'accroissement d'une Place dont les Citoyens sentant leurs richesses & leur nombre, eussent pu, en peu de tems, s'inspirer mutuellement plus de hardiesse & d'indépendance qu'il ne convenoit au pouvoir qu'elle s'imaginait avoir le droit de maintenir. C'est pourquoi elle se crut intéressée à empêcher que la Capitale n'augmentât davantage; mais la Loi qu'elle publia dans cette intention fut mal observée, & l'agrandissement continua tout le règne suivant.

40. Charles Premier essaya de faire revivre la Loi d'Elisabeth, & de la mettre en vigueur, en rendant une Ordonnance qui défendoit aux Nobles, aux Genz vivant noble-

ment, & à tous autres, de résider à Londres, sans sa permission spéciale, sinon en tems de Parlement ; mais au lieu d'obéir, la Nation, qui pénétra son dessein, y accourut plus que jamais.

41. L'aspect de Paris est gai & florissant, pourvu qu'on ne descende pas plus bas que la classe des Citoyens industrieux ; & la condition de ce qu'on entend par le bas peuple, paroît tout-à-fait misérable, parce qu'il dépense à la taverne presque tout son gain ; mais il en est de même à Londres. Cependant, si l'on juge de la misere par le seul défaut d'embonpoint, elle paroît beaucoup parmi la populace de Paris ; à Londres, il en paroît moins aux yeux de quiconque se laisse aisément éblouir par les premières apparences. Lorsqu'on examine avec attention le bas peuple de la Métropole d'Angleterre, & qu'on en compare la force & l'embonpoint dégagés de l'enveloppe sordide dont il a tort de ne point avoir de honte, avec la figure chétive du vulgaire de Paris, on est tenté de croire que la condition des premiers vaut beaucoup mieux que celle des derniers, quant au choix & à l'abondance de la nourriture, article le plus essentiel de la vie, & qui est le fondement de toute autre jouissance.

42. L'état du peuple de la campagne, forme en France, ainsi qu'en Angleterre, un grand contraste, avec les dehors gais qu'on observe dans les Capitales, où nombre de personnes savent mille expédients pour voiler leur indigence réelle aux yeux du Public; nos Paysans d'Angleterre, sont une race de mortels plus heureuse qu'aucune autre du même état en aucun pays du monde, & dont la félicité singuliere saisit tous les Voyageurs d'étonnement.

43. Les François eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'avouer cette vérité, qui est trop sensible en effet pour qu'on puisse la méconnoître. Il s'en rencontre cependant, qui l'attribuent à l'humidité de notre air, à l'usage de la bierre, aux salaires plus forts, à une plus grande industrie, à la nourriture plus abondante, plus succulente, plutôt qu'à l'excellence de notre Constitution politique.

44. L'affabilité & la cordialité avec lesquelles un Etranger est accueilli des François, le préviennent d'abord en leur faveur. Si cet Etranger est un homme bien élevé, qui ait des sentimens & soit fait pour la bonne compagnie, il doit voir avec la plus grande satisfaction la familiarité qui subsiste entre les personnes dont les fortunes sont les plus disproportionnées, & qui vont cependant pour ainsi

dire de pair ensemble, tant on est persuadé en France, que cet encouragement est dû au mérite de l'esprit. Une égalité d'éducation y assure un retour réciproque & égal de politesse & d'égards; & les Grands, bien loin de mépriser & d'éviter leurs inférieurs d'un mérite reconnu, recherchent au contraire leur compagnie & leur conversation. A cet égard la France est le premier Pays du monde.

45. Malgré l'état florissant des Lettres en Angleterre, les Savans n'ont pas le bonheur d'y jouir d'un commerce facile avec les Grands, à moins que les Grands ne se proposent de les faire servir à seconder leurs desseins politiques. Par exemple, quoique les Lords Bolinbroke & Oxford voulussent passer pour des Mecènes, il est certain que, dans la protection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres, ils avoient pour principal objet, de s'assurer du secours de leurs plumes.

46. Les Ministres, jaloux d'une glorieuse renommée, ne peuvent trop honorer les Savans. L'Histoire atteste que ceux qui ont négligé ce point, ont eu tout lieu de s'en repentir. Le Cardinal Mazarin ne s'attacha point à connoître & à favoriser les Hommes de Génie. Cette conduite lui fit plus d'ennemis qu'il ne s'y étoit attendu. Il dut à leur haine & à leur mépris, une partie de

l'opposition qu'il rencontra, & malgré qu'il ait réussi à reprendre la place de Premier Ministre, de laquelle ils avoient contribué à l'éloigner, & qu'il soit parvenu au comble de la puissance dans une terre où il étoit étranger, il continua cependant d'être toute sa vie détesté en France; & depuis sa mort, moment où toute inimitié a coutume de finir, & où l'on rend justice à la mémoire, il ne s'est point encore élevé de défenseur de sa réputation.

47. Sir Robert Walpole, qui n'a pas moins acquis de célébrité parmi nous, s'est attiré tout le poids de la haine des Gens de Lettres, en les négligeant. Aussi il en a été traité sans ménagement; & dans le portrait qu'en ont tracé à l'envi la plupart des Ecrivains, ils l'ont tous représenté comme le principal Auteur du système de corruption qui a presque détruit notre liberté.

48. Le tribut d'égarde qui s'accorde en France aux hommes éminens en faveur, paroît d'autant plus extraordinaire, que le mérite moral & intellectuel n'est pas dans un jour si favorable dans les grands Etats que dans les petits, où les Sujets, étant tous voisins, sont plus à portée de distinguer ceux que leur caractère élève au-dessus des autres. Dans un petit Etat, il importe beaucoup d'être revêtu d'un mérite personnel transcendant,

cendant , non - seulement parce qu'il est plus apparent , mais aussi parce qu'il devient en quelque sorte sa propre récompense , par le crédit & la déférence qu'il procure dans toutes les conditions : au lieu que dans les vastes Empires , non - seulement les hommes sont placés à trop de distance les uns des autres pour se bien connoître , mais encore la prodigieuse inégalité des rangs & des fortunes , est cause que ceux qui sont d'un bas étage , ont de la peine à obtenir quelque considération. Les richesses y sont presque le seul objet recherché , parce qu'elles sont le moyen le plus facile d'éblouir une multitude ignorante , sans principes & insensible à tout ce qui n'est pas capable de faire impression sur l'entendement le plus grossier.

49. Une grande Nation est composée de trop de membres , pour que chacun puisse être séparément éclairé par la lumière d'une forte raison. L'admiration n'y peut être excitée que par un éclat extérieur qui frappe les yeux du vulgaire sans argument. De là vient que l'opulence est le premier but de ceux qui y aspirent à l'autorité & à la grandeur , parce que l'opulence suffit seule pour leur garantir le respect & l'intérêt. N'ayant pas besoin d'autres qualités , ils en sont privés sans s'en repentir ; c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'ils n'en sentent pas la valeur dans les autres.

C

50. Le grand nombre d'Ecclésiastiques & de Moines qui se trouvent dans les promenades & les compagnies, est une nouveauté pour un Anglois, pour qui le voyage de France est le premier essor qu'il prend hors de sa patrie. Malgré les conséquences dangereuses pour une société, d'entretenir tant de membres, la plupart oisifs, l'impartialité oblige de reconnoître que les Moines sont ordinairement des personnes qui ont les manières polies; & comme leur genre de vie est dégagé de l'apprêt qui est si commun dans les autres classes; il est peut-être le moins vicieux qu'il y ait. En général, leur conduite est exemplaire, leur conversation édifiante s'accorde avec la gravité de leur Profession; & quoiqu'il y en ait qui se piquent d'avoir des connoissances étendues dans les affaires du monde, néanmoins la plus grande partie est bien éloignée de cette ostentation.

51. Voilà ce qu'on peut assurer avec vérité des Ordres Religieux François. On peut, sous un point de vue, les comparer aux principales Villes commerçantes d'Angleterre, d'Hollande & d'Allemagne. De même que chacune cherche à exceller dans quelque trafic qu'elle parvient à s'approprier, ainsi chaque Ordre se distingue par quelque branche particulière de connoissances. Les Béné-

dictins sont fameux par la connoissance profonde qu'ils ont de l'Antiquité; les Dominicains, par leur application à la Philosophie & à la Théologie Scholaistique; les Jéuites étoient versés dans les Belles-Lettres. Cette diversité d'occupations particulieres à chacun de ces Ordres, peut avoir sa source dans le goût des différens tems auxquels ils ont été fondés.

52. Les Bénédictins, dont l'origine est plus ancienne que celle d'aucun autre Ordre Religieux, dans les Parties Occidentales de la Chrétienté, furent, pendant plusieurs siècles, la seule classe d'hommes qui conserverent les moyens d'acquérir du savoir, n'y ayant de Bibliothèques que dans leurs Monasteres. Ils ont été naturellement portés à faire usage des Manuscrits dont ils étoient possesseurs; c'est pourquoi, depuis la renaissance des Lettres, ils ont enrichi le monde de plusieurs bons ouvrages sur les Antiquités Ecclésiastiques & Profanes; Montfaucon, Mabillon, sont des noms connus.

53. Les Dominicains vinrent dans un tems où l'on ne connoissoit point d'autre Philosophie que celle qu'on appelloit mal-à-propos la Philosophie d'Aristote. Faisant profession d'instruire le Public, conformément au nom qu'ils prirent de Freres Prêcheurs, il étoit naturel qu'ils s'efforçassent de

se rendre capables de leur entreprise par leur application à la science qui passoit pour la plus sublime & la plus nécessaire.

54. Les Jésuites, dont la date n'est pas plus ancienne que le tems de la Réformation, parurent au moment que les Belles-Lettres, long-tems négligées, attiroient à leur connoissance tous ceux qui prétendoient se faire une réputation. S'annonçant pour les Maîtres de la Jeunesse, ils ont eu besoin de se distinguer par beaucoup de Littérature.

55. La différence d'habits qui distingue ces Corps, n'est pas une petite curiosité pour des Protestans, qui n'ont pas coutume de voir de si singuliers écarts des usages ordinaires. Ces uniformes paroîtront moins bizarres, quand on fera attention que chaque Ordre, au tems de son institution, prit pour modèle de ses habits ceux du vulgaire les plus communs. Le Scapulaire, par exemple, que portent presque tous les Moines, étoit primitivement un surtout grossier qu'ils mettoient sur eux, quand ils alloient au travail manuel, qu'ils ont aujourd'hui la plupart abandonné, mais auquel ils consacroient une partie considérable de leur tems dans leur origine. Le froc des Capucins étoit l'étoffe du plus pauvre Peuple d'Italie dans le siècle qui a produit cet Institut austere.

56. Le Clergé Séculier doit être envisagé sous un autre point de vue que les Ordres Religieux. Non-seulement il participe avec les Laïcs aux privilèges & aux plaisirs de la vie civile, mais beaucoup mériteroient, à bien des égards, autant que personne, d'être appelés Hommes du monde. Les Membres de l'Eglise Gallicane ont plus de modération que leurs Confreres d'Italie & d'Espagne, & paroissent guéris de l'esprit de persécution qui anima leurs prédécesseurs.

57. Le long séjour du Protestantisme en France, a beaucoup contribué à diminuer l'autorité du Pape. Plusieurs dévotions absurdes ont été censurées & abolies. L'obéissance pour les Décrets du Siège de Rome, n'a plus été aveugle. Pendant le règne de Louis XIV, comme les querelles théologiques ne finissoient point, la Cour, dégoûtée de ces brouilleries interminables sur des conflits d'autorité, fut, dit-on, sur le point de secouer le joug temporel de Rome. L'Assemblée du Clergé de France, qui ressemble à notre convocation, avoit déjà frayé le chemin par des Déclarations hardies : mais Louis XIV, Prince voluptueux dans sa personne, & néanmoins guidé par ses Confesseurs, qui étoient dévoués au Pape, refusa d'exécuter le plan qu'il avoit paru agréer.

58. Les Ecclésiastiques François, de même que leurs Confreres d'Angleterre, sont fort inégalement pourvus. On se plaint dans les deux Royaumes, avec aussi peu d'effet, de la pluralité des Bénéfices & des *Sinecures*, ou Ecclésiastiques sans emplois. On a proposé & approuvé plusieurs excellens moyens d'en faire une plus juste distribution : mais l'influence de ceux qui sont à la tête des affaires, & qui ont des favoris indigens à avancer, a fait évanouir ces projets équitables, dont l'accomplissement eût d'ailleurs traversé les vues des grandes familles, qui regardent les revenus de l'Eglise comme un patrimoine destiné à leurs Cadets.

59. Il est une circonstance qui rend cette répartition inégale moins choquante & moins oppressive en France qu'en Angleterre : c'est le célibat du Clergé de France, qui le rend capable de subsister plus aisément que nos Ecclésiastiques, qui, mariés la plupart, sont obligés de pourvoir à l'entretien de leurs femmes & à l'établissement de leurs enfans ; au lieu que les Ecclésiastiques François sont exempts de cet embarras ; sans parler de ce qu'ils sont plus souvent admis aux tables de leurs Protecteurs qui les invitent d'autant plus volontiers, qu'ils n'ont point à appréhender de leur communication avec le sexe, aucuns

efforts pour s'incorporer dans leurs familles par le mariage; ce qui est peut-être une des principales raisons, pourquoi les jeunes Ecclésiastiques, qui ne sont point mariés, ont si peu d'entrée en Angleterre dans les Maisons opulentes.

60. Quoique les François nous accusent d'être trop grands mangeurs, ils ne le sont cependant guère moins que nous. Leurs repas sont plus fréquens que les nôtres, mais il est vrai qu'ils mangent moins à la fois. Il faut encore convenir que, quoique la quantité de nourriture soit à-peu-près la même de part & d'autre, ils vivent ordinairement de mets plus légers, ce qui leur procure naturellement une circulation d'esprits animaux plus libre & plus égale.

61. On a beaucoup traité ce sujet. Plusieurs ont assuré que nos alimens plus substantiels, en nous rendant moins vifs & moins gais, sont la cause de la solidité de notre manière de penser, selon l'opinion que le corps acquiert, par une nourriture vigoureuse, une force qui peut être communiquée à l'esprit, & influer beaucoup sur ses opérations. En effet, on trouve plus de courage dans les hommes qui se repaissent de chair, que dans ceux qui se contentent d'alimens plus légers. Les Chinois, qui sont les moins carnassiers, sont aussi, de tous les

Peuples, les moins propres à la guerre. Ceux de l'Indostan, qui s'abstiennent, par superstition, de manger aucuns animaux, ne sont pas moins connus pour être sans valeur. Les Nègres d'Afrique, dont la diète est à-peu-près semblable, leur ressemblent aussi à cet égard, de même que les Naturels de l'Amérique Méridionale, qui ne vivent que de végétaux.

62. D'un autre côté, les Tartares, qui ne mangent en quelque sorte que de la chair crue, sont les plus hardis des hommes. Les Turcs d'Europe ont plus de cœur que les Asiatiques, qui tirent leur principale subsistance des fruits de la terre. Les Habitans de l'Amérique Septentrionale, sont incomparablement les plus vaillans de ce vaste Continent. Les Armées des différentes Puissances de l'Europe sont composées des soldats, sans contredit, les mieux disciplinés & les plus déterminés, & sans partialité, il n'y a rien au monde de plus intrépides que nos Marins Anglois.

63. Mais que les facultés intellectuelles tirent à proportion le même avantage de l'abondance d'une nourriture succulente, c'est un sentiment contraire à celui des Auteurs qui ont le plus judicieusement écrit sur la nature de l'homme, lesquels conviennent tous unanimement, que les alimens légers, pris en

médiocre quantité, contribuent beaucoup à faciliter la mémoire & à donner de la clarté & de la profondeur aux pensées. Ils appuient leurs raisons physiques sur des exemples frappans. Pour prouver qu'une nourriture légère rend l'esprit maître de lui-même, & le revêt, pour ainsi dire, de la plénitude de sa puissance, ils rapportent de Sire Isaac Newton, que, quand il vouloit s'appliquer à des études qui lui paroissoient avoir besoin de tous les efforts de sa pénétration, telles que sont ses *Recherches de la Théorie de la Lumière & des Couleurs*, afin d'exciter ses facultés & de fixer son attention, il se réduisoit pour toute nourriture à une petite quantité de pain, avec un peu d'eau & de sucre, dont il prenoit sans règle, quand il sentoit la faim ou la défaillance des esprits. Ils rapportent encore, que M. Law, Auteur du *Système du Mississipi*, pour se conserver la tête libre & l'imagination active, & acquérir une capacité supérieure dans l'art de calculer, ne vécut pendant plusieurs années que de la moitié d'un poulet par jour, avec une livre de pain, & ne but que de l'eau, & qu'il parvint ainsi rapidement à se créer une fortune immense : donc, quoique la qualité de notre nourriture puisse engendrer du courage & de la résolution dans les Habitans de notre Isle, il faut assigner une autre cause de notre manière de

penfer solidement, & dire qu'elle provient fans doute de notre Constitution politique; puisque c'est un fait incontestable, qu'il y a plusieurs siècles, lorsque la Nation étoit sous un Gouvernement arbitraire, elle n'avoit pas sujet de se glorifier de mieux penser & d'être plus éclairée que ses voisins.

64. Mais si la capacité intellectuelle n'est ni produite, ni augmentée par l'abondance & l'excellence de notre nourriture, il est toujours certain qu'il en résulte un embonpoint & un air de prospérité, qu'on rencontre plus souvent en Angleterre qu'en France; avantage qu'affectent de mépriser ceux qui ne le possèdent pas, mais qui réjouit la vue, & rehausse le lustre des plus belles qualités.

65. Je conviens que les Physiciens & les Médecins attribuent en partie cet embonpoint des Anglois, à l'atmosphère humide de notre Isle, qui, en relâchant, les solides, les rend plus susceptibles d'extension, & qu'ils en donnent pour un autre exemple, les Hollandois; cependant je crois que la grande & principale source de cet avantage, dérive de ce qu'il y a plus d'égalité dans la répartition des biens entre les Sujets d'un Gouvernement libre; ce qui met nos dernières classes en état de se fournir une provision suffisante d'alimens sains.

66. La misere des Payfans de plusieurs parties de l'Europe , la méthode pernicieuse d'accommoder leur nourriture , & plus que tout cela , la mal-propreté incroyable des Pauvres, les rend moins sains & plus défigurés qu'ils ne le sont en Angleterre.

67. En France , les Gens de distinction sont prodigieusement jaloux d'étaler des marques de grandeur. Delà vient qu'ils sortent rarement sans leur équipage. Il n'y a pas long-tems qu'ils auroient été honteux qu'on les vît à pied dans les rues.

68. La grande & glorieuse figure que nous fimes durant la dernière Guerre , ayant engagé depuis la paix beaucoup d'Etrangers de tout Pays , & particulièrement des François de rang , à voir l'Angleterre , ils en ont rapporté de chez eux des coutumes qui nous étoient particulieres. En conséquence , on rencontre aujourd'hui le matin dans les rues de Paris , des personnes à pied & en negligé , qui auroient autrefois jugé cet air fort au-dessous de leur condition.

69. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un équipage , tiennent généralement un état plus grand que leur fortune. Ils n'osent guère paroître qu'en épée & avec une parure complete ; ce qui est rare en Angleterre , sinon en certaines occasions ; au lieu que rien n'est plus commun que de voir dans

les grandes Villes de France , une infinité de gens aussi superbement vêtus que s'ils alloient à la Cour.

70. En Angleterre, les plus grands Seigneurs ne se font pas une peine d'aller partout à pied, & à moins qu'il ne fasse mauvais tems, ils préfèrent souvent de faire ainsi toutes leurs affaires sans cérémonie; façon d'agir qui cause une surprise extrême aux Etrangers, lorsqu'ils apprennent le nom & la qualité des personnes qu'ils rencontrent dans cet état de simplicité.

71. En France, les Gens de condition sont presque concentrés parmi ceux de leur propre sphère, & leurs occupations sont renfermées dans un cercle bien plus étroit que celles de leurs égaux en Angleterre. Le plaisir est le seul objet qui, dans le loisir de la paix, semble mériter leurs soins particuliers. Ils le cherchent dans la galanterie, nom qu'ils ont donné à leur commerce avec le Beau-Sexe. Un homme d'un certain ton y fait consister son souverain bien. Il n'est jamais plus content que lorsqu'il s'imagine que tout le Beau-Monde est informé de ses aventures, & il seroit fâché que ses connoissances ignorassent le succès de ses amours. On peut dire, à l'honneur de la Nation Angloise, que cette fatuité n'a pas encore gagné la plupart de la Noblesse, dont l'esprit

ourné vers la Politique , s'engage continuellement dans de nouvelles scènes d'affaires sérieuses , & qui auroit honte de perdre autant de tems que ses voisins voluptueux , à des amusemens frivoles.

72. Le penchant des François vers la dissipation , est en grande partie l'effet de la forme de leur Gouvernement. Ne pouvant raisonner sur les affaires publiques , qu'ils ne peuvent traiter avec la hardiesse qu'elles exigent nécessairement , ils les abandonnent à ceux qui , chargés de l'Administration de l'Etat ; & convaincus , par une expérience journaliere , que les talens & la capacité ne sont pas toujours la voie d'obtenir la préférence aux emplois , ils négligent les moyens de s'y rendre propres , & s'accoutument à regarder l'application aux études qui conviennent à ce dessein , comme un travail perdu , puisqu'il n'a pas l'efficacité de leur procurer une recommandation suffisante, ni de les conduire au but d'une louable ambition. Découragés par une perspective qui ne promet rien , & épouvantés pas l'exemple de plusieurs dont la liberté de penser & de parler , suite de leurs connoissances , a été sévèrement réprimée , ils se dégoûtent totalement de ce qui peut tourner à leur ruine , plutôt qu'à leur utilité. Laisant donc tous les Bouquins , comme

ils affectent de les appeller , à ceux qui ont assez de discrétion pour les lire & les méditer en silence , ils se dévouent à des occupations moins pénibles , & contens de la sûreté & de l'aissance , ils se soucient peu de quelle maniere ils emploient la plus grande partie du tems qu'ils perdent mollement & minutieusement.

73. Il n'y a peut-être rien en quoi la différence des Anglois & des François soit plus frappante , que dans leur différente conduite envers les Femmes. Les François leur donnent presque tout leur tems , tandis que les Anglois sont fort économes de leurs assiduités auprès d'elles. Sans doute , que par cette réserve , les Anglois se privent de plusieurs avantages qu'on peut tirer d'une si agréable société ; mais ce dommage paroîtra moins grand , si l'on considère qu'en nous livrant à elles avec autant d'excès , ce que nous pourrions gagner en agrémens & en délicatesse , nous pourrions le perdre du côté de la conduite mâle & de la liberté de parler , qui sont les deux piliers sur lesquels l'édifice de notre caractere national est soutenu.

74. Dans un Etat libre comme le nôtre , on doit trouver nécessairement jusques dans la Société une teinture de cette humeur inflexible qu'on remarque dans tous les hom-

mes, qui n'éprouvent d'autre contrainte que celle qui affecte également tous les membres de la République, depuis le premier jusqu'aux derniers. Montesquieu avoit cette vérité en vue, lorsqu'il a dit, que le libertinage d'esprit régné davantage en Angleterre que celui des mœurs, parce qu'il exige moins de déférence & de condescendance.

75. A l'appui de cette réflexion, on peut se rappeler ce que nous avons dit des François qui ont précédé le règne de Louis XIII. Ils n'étoient pas encore ce peuple doux & maniéré d'aujourd'hui. Pourquoi ? Parce qu'ils possédoient plus de liberté politique. En ce tems-là, ceux qui étoient à la tête des affaires, sachant que l'existence & la conservation de la liberté ne dépendent pas peu de l'attachement à un genre de vie simple & rustique, ils comprirent qu'il étoit de leur intérêt de façonner autrement les Gens de Cour & leurs adhérens, & d'en faire autant de modèle d'une politesse exquise, qui ne manqueroit pas d'être promptement imitée dans un Pays où l'on se pique d'adopter tout ce qui est extérieurement gai & splendide. Ils prévoyoit que, par un effet de la pente à l'analogie & à la correspondance qui régné entre toutes nos actions, le passage deviendroit insensible-

ment facile & infallible de la déférence & de la conformité dans des choses qui paroissent d'aussi peu de conséquence que les modes extérieures, à l'obéissance & à la soumission la plus complete dans les points essentiels.

76. Henri IV étoit un trop honnête homme, & un Roi trop sage, pour s'arroger un pouvoir arbitraire. Son caractere étoit trop franc & trop généreux, pour accorder aucune protection à la flatterie, soit des paroles, soit des manieres. Mais ceux qui gouvernerent après lui, n'héritèrent pas de ses qualités magnanimes; & comme leurs desseins sur le Public les rendoient défavorables, ils s'étudierent à se rendre supportables par une politesse & une civilité extraordinaire envers les Particuliers dans leurs affaires privées.

77. Richelieu suivit ce système, & s'aida au besoin, de la force & de la violence. Mazarin n'employa que son adresse & sa subtilité ordinaire pour y mettre la dernière main. Le premier changea la Constitution, sous prétexte d'assurer la dignité de la Couronne, & de courber la fierté de la Noblesse trop puissante. Le second consolida le nouveau Gouvernement, sous prétexte de rétablir l'ordre & la tranquillité. L'un agit hardiment en qualité de Réformateur; l'autre

tre joua le rôle de Pacificateur. Depuis cette époque, la paix & l'autorité Royale sont solidement établis en France. Les François, il est vrai, sont un Peuple plus polis qu'auparavant, mais si cette politesse leur coûte ce qu'ils avoient de liberté, ils ont acquis la paix & une jouissance plus sûre. L'esprit fier que la Noblesse avoit long-tems opposé à la tyrannie des Courtisans & des Ministres, s'est entièrement éteint; & la Nation a remis entre les mains des Parlemens le droit inhérent à tous les hommes, de désapprouver ceux qui les gouvernent, lorsqu'ils sont coupables d'erreur ou d'oppression. Les maximes qui dominant la Cour, sont devenue la règle de la convenance, & on les regarde aujourd'hui comme le signe auquel on reconnoît un Sujet fidèle. Les moyens de s'instruire ne manquent pas dans un Royaume où l'éducation est sur un pied florissant, & où nonobstant la prohibition des Livres qui traitent librement de ces matieres, il en circule autant qu'il faut pour contenter ceux qui ont la curiosité de les lire. On est agréablement surpris d'en trouver dont les idées saines ont échappé à la contagion nationale, qui pensent & qui parlent comme s'ils étoient nés dans une toute autre latitude, & qu'on peut comparer à ces fruits qui croissent

quelquefois par un effort de l'art & de l'industrie , jusques dans les régions glacées du Nord , quoiqu'ils ne soient communs & ne viennent naturellement que dans les climats tempérés.

78. La France est un Pays où non-seulement un zélé Republicain verra beaucoup d'objets qui le choqueront. La mode y gouverne tout. Divertissemens , sujets de conversations , habits , tout ce qui paroît , est strictement & minutieusement réglé sur ce qu'on a jugé à propos d'appeller le bon-ton , duquel il est impossible de s'écarter sans se soumettre à la censure & à la critique générale.

79. Cette conformité scrupuleuse aux manieres & aux usages , constitue une des plus essentielles différences qu'il y ait dans le caractere des François , comparé à celui des Anglois. Il n'y a point de Peuple qui , sans avoir égard à la façon d'agir d'autrui , se livre avec moins de contrainte que nous à son goût particulier ; & d'un autre côté , il n'y a point de Nation qui , en tout point , se soumette plus docilement à l'empire de la mode que la Nation Française.

80. Un autre point de différence entre ces deux rivales , c'est l'admiration absurde & excessive que les François font paroître pour des qualités inférieures , comme le Chant ,

la Danse, l'Art de jouer des Instrumens de Musique. Il faut avoir fréquenté les François, pour croire qu'il soit possible d'y attacher tant d'importance. Il y a parmi eux bien des mérites qui ne sont principalement composés que de ces minces talens, & dont cependant l'excellence est célébrée avec les plus hauts applaudissemens. Rien n'est plus commun que d'entendre dire, comme un des principaux éloges d'un homme, qu'il se présente parfaitement bien; ce qui ne signifie rien de plus, que si l'on disoit qu'il a une maniere aisée de se présenter en compagnie. Mais ce n'est pas tant encore la louange en elle-même, que la maniere dont elle est dite, qui prouve combien les François en sont affectés.

81. Nous ne devons pas dépriser des qualités qui ont leur usage, & qui contribuent à nous rendre agréables; mais aussi il est insupportable à un homme sensé d'entendre prodiguer les acclamations de respect à ces bagatelles. C'est un défaut général à la Nation Françoisise de s'en laisser éblouir jusqu'au point, que celui qui y est le plus expert, ne manque pas de passer pour un Homme *qui sait vivre*: maniere de parler, qui, à considérer le sens qu'elle doit avoir, est fort impropre dans cette occasion, & ne seroit jamais usitée sérieusement pour une si pauvre

signification, dans la Langue Angloise, qui n'est pas faite pour rehausser des choses triviales par des expressions pompeuses.

82. Saluer régulièrement, entrer avec grace dans un appartement, aborder une Dame honnêtement, lui offrir quelque chose poliment, parcourir aisément tout l'alphabet des complimens, sans la moindre apparence de timidité ou d'inexpérience, tout cela s'appelle *savoir vivre*.

83. Savoir vivre, est encore exceller dans la connoissance des nouvelles de Cour; par où il ne faut rien entendre qui intéresse la Nation; mais il suffit d'être en état de dire ce que doit faire la Cour, où elle a été, qui s'est le plus distingué dans un Bal, quel homme est en faveur, a du crédit auprès des Ministres; toutes petites choses qui absorbent la plus grande partie de la conversation des François.

84. Cette conduite est commune à toutes les Cours de l'Europe. Elle est la cause des propos frivoles qui régnerent en France, dans la plupart des compagnies; mais tout frivoles qu'ils sont, les manieres & les expressions agréables & naturelles aux François qui les accompagnent, font presque oublier l'abus d'y appliquer son esprit. Un Etranger peut préférer les discours instructifs qui sont ordinaires dans les assemblées des Anglois.

bien élevés, mais s'il est impartial, il ne pourra s'empêcher d'admirer l'habileté de gens qui savent nous amuser en même-tems que nous méprisons le sujet de notre amusement, qui captivent notre attention en dépit de notre bon sens, qui enfin, pour parler le langage de Swift, tirent de très-belles tulipes du sol le plus stérile.

85. Les femmes ont par-tout beaucoup à faire, & encore plus à dire; mais en France elles dictent en quelque sorte tout ce qui se dit & tout ce qui se fait. En Angleterre, le Sexe met sa gloire dans la modestie de la conduite & dans la discrétion des paroles, & quoique les Angloises possèdent une portion exquisite d'esprit & de jugement, elles les réservent pour s'en servir dans les occasions convenables, & sont trop sages pour en faire une vaine parade.

86. Les Dames Françoises sont d'un caractère bien différent. Il n'y a point de gent si inquiète & si affairée, elles sont toujours sur le qui-vive, cherchant continuellement à exercer l'activité de leur esprit, jamais contentes qu'elles ne soient occupées à la poursuite de quelque projet.

87. Leur influence n'est pas renfermée dans le cercle des plaisirs: elles entrent dans les départemens les plus sérieux, & de la plus haute conséquence. Si l'on ajoute foi

à ceux qu'on peut présumer avoir été à portée, par leurs emplois, de connoître la vérité de pareils faits, on les rencontre jusqu'au sein de la politique; & il n'y a point de mouvemens d'aucune espece, soit à la Cour, soit à la Ville ou dans la Province, sans leur interposition. Leur esprit intrigant pénétre par-tout, & est souvent accompagné d'une prépondérance si puissante, que souvent, dans les matieres les plus graves, la décision a été d'avance préparée & fixée par leurs artifices.

88. Le Clergé même n'est pas exempt de leur invasion dans les affaires de son ressort. Il se trouve peu de promotions spirituelles, que les Dames n'aient hautement sollicitées & obtenues; & elles sont regardées comme les meilleurs Patrons par tout le Corps des Ecclésiastiques. Car il n'y a pas entre le Clergé & les Femmes le mur de séparation, que le vœu du célibat paroît élever. Au contraire, il n'y a point d'hommes qui paroissent plus convaincus que les Ecclésiastiques, de la nécessité de la compagnie du Beau-Sexe. Il n'est guère de femmes de distinction, qui n'en admette à sa toilette quelqu'un, qui y sollicite ou paroît y solliciter sa protection.

89. Une Dame à sa toilette est une idole à laquelle tous les François offrent leur en-

cens journalier ; elle s'y expose sans honte aux yeux de gens de toute espece , & elle y expédie toutes ses affaires , qui sont nombreuses ; car , à l'exception des actes qui exigent certaines formalités qu'elles laissent par état aux gens qui y sont destinés , elles régulent tout elles-mêmes , avec une promptitude & une facilité dont les hommes n'approchent pas. Elles procèdent avec tant d'aisance & de vitesse , elles montrent tant de légèreté & d'agrémens , jusques dans les cas les plus épineux , qu'on peut dire d'elles , avec vérité qu'elles font tout en badinant , tout par forme de jeu & d'amusement.

90. Les Directeurs spirituels assistent quelquefois aussi aux toilettes. Ils sont pris indistinctement dans le Clergé Séculier ou Régulier , selon la fantaisie de leurs humbles Pénitentes , qui leur sont aussi soumises qu'ils peuvent le désirer. Si cependant la sévérité de leurs maximes ou le désagrément de leurs manieres les rend incommodes , le Sexe dévot a en main un remede prompt , qui consiste dans la liberté d'en changer aussi souvent qu'on le juge à propos. Plusieurs aiment à faire un fréquent usage de cette liberté ; il n'est point rare d'entendre une femme en compter une longue liste , sans rougir de donner des preuves si manifestes de l'instabilité de son hu-

meur. L'Histoire qu'on lit dans le *Diable Boiteux*, de la conduite d'une Dame envers son Directeur, est une peinture assez fidelle des Femmes Françoises sur ce chapitre.

91. Une circonstance qui souvent ne plaît pas trop à un mari, si cependant rien pouvoit troubler la sérénité d'un mari François, c'est que beaucoup de ces saints guides sont jeunes, beaux & bienfaits: mais la jalousie n'est pas ce qui caractérise les François; ils vivent dans une parfaite harmonie avec les amis de leurs épouses.

92. On auroit tort d'inférer de ceci, que le bonheur du mariage est inconnu en France. Quand un couple bien assorti s'y rencontre, leur enjouement naturel, leur tendresse mutuelle, leur commun concours dans tout ce qui tend à multiplier leurs contentemens, & sur-tout l'horreur qu'ils ont de la seule idée de se méfier l'un de l'autre, remplit leur vie d'une satisfaction pure & continuelle. Les libertés qui, dans d'autres pays, occasionneroient des soupçons, quelquefois même une séparation totale, sont souffertes & regardées de part & d'autre comme sans conséquence.

93. En parlant du commerce familial qui règne en France entre le Clergé & le Beau-Sexe, il seroit impardonnable de ne pas faire

faire mention d'un être dont les Protestans n'ont point d'idée. Il s'agit de ce qu'on appelle un *Abbé* ; mot qui n'a point son correspondant en Anglois , parce que l'existence de ces Abbés est postérieure à la Réformation. Il paroît qu'avant le commencement du dernier siècle , le terme d'Abbé ne s'étendoit point au-delà du sens monastique , dans lequel il est fort ancien , pour signifier une personne en possession d'une Abbaye : mais le nom d'Abbé , selon ce qu'il signifie communément aujourd'hui , est récent ; car il s'applique à une infinité de personnes qui n'ont point d'établissement dans l'Eglise , ni même dans l'Etat , mais qui sont disposés à en accepter un de quelque part qu'il leur soit présenté. Ils sont reçus dans toutes les compagnies , & ne paroissent pas déplacés dans les meilleures , quoiqu'on les rencontre quelquefois dans les plus mauvaises. Leur habit est plutôt celui d'un Académicien ou d'un Savant de profession , que d'un Ecclésiastique ; & comme il ne change jamais de couleur , il n'est pas dispendieux. Leur société est recherchée , parce que beaucoup sont aimables , sensibles , bien nés , éclairés , & d'une conversation aussi amusante qu'instructive.

94. On donne aussi indifféremment le titre d'Abbé à tous les Ecclésiastiques ,

même à ceux du plus haut rang, n'y ayant que les Evêques & les Cardinaux qui le regardent comme inférieur à leur Dignité. Au fond, c'est une consolation pour un pauvre Gentilhomme, aussi-bien que pour un Savant, de pouvoir se produire à l'ombre d'un titre décent. Celui de Gentilhomme n'excite que la commisération, quand on manque des moyens de le soutenir, & celui de Savant auroit quelque chose de vain & d'affecté.

95. Ces Abbés sont nombreux & utiles : dans les Colléges ils sont les Maîtres de la Jeunesse ; dans les Familles ils sont les Précepteurs des jeunes Gentilshommes ; beaucoup se procurent un honnête entretien par leurs ouvrages de toute espece, depuis la Philosophie la plus abstraite, jusqu'aux Romans les plus tendres : enfin c'est un Corps qui possède un fonds inépuisable de talens & de savoir, & qui le cultive sans cesse. Aucun sujet ne leur échappe, sévere ou gai, solide ou badin, bas ou élevé, sacré ou profane, tout paie tribut à leurs recherches.

96. On manqueroit un article essentiel à cette description, si nous omettions de parler de leur dévouement au Beau-Sexe, auprès duquel ils ont l'avantage d'être dans une faveur digne d'envie. L'esprit & la vi-

vacité qui est leur appanage, est précisément ce qui convient aux Dames Françoises, qui font absolument la loi en France, dans toutes les compagnies. Dès-lors que quelqu'un en est dépourvu, tous les efforts qu'il pourroit faire pour mériter leurs bonnes graces, deviendroient inutiles; mais avec ce passe-port, on est toujours sûr d'en être bien reçu.

97. Nous Anglois, graves & sérieux, quoique nous ne soyons pas sans valeur, au jugement des Dames qui savent apprécier notre mérite, cependant elles nous accusent d'être plongés dans une rêverie dont rien ne peut nous distraire. Cette accusation porte à faux sur beaucoup de nos Gentilshommes, qui sont aussi vifs & aussi agréables que les François les plus animés & les plus fémillans. Mais la gaieté d'un Anglois ne se manifeste que dans les occasions: le *toujours gai* est particulier aux François; & bien loin de convenir aux Anglois, l'affectation en est une pierre d'achoppement pour eux. Un Anglois, ainsi qu'un homme de quelque Nation que ce soit, paroît toujours avec infiniment plus d'avantage, lorsqu'il se montre tel qu'il est, & qu'il n'emprunte pas des airs étrangers, qui sont contraires à son tempéramment & à son inclination, & qui ne servent qu'à le ren-

dre ridicule, par la maniere gauche avec laquelle il s'efforce d'imiter des originaux dont il ne fut jamais destiné à être la copie.

98. Pour revenir aux Abbés, ils sont présens par-tout, comme l'apparition universelle de notre Poëte Gay. La raison en est, que tout le monde les recherche en toute occasion, parce qu'ils sont également gens d'affaire & de plaisir, aussi capables des choses sérieuses, que propres aux amusemens. Les Spectacles ne sont point complets sans eux: & comme ils font partie des spectateurs les plus éclairés, leur approbation ou leur blâme est d'un fort grand poids. En cela ainsi qu'en tout, il est certain qu'ils sont les inspecteurs & les censeurs généraux de la Nation, & que les jugemens de leur tribunal sont communément décisifs.

99. C'est des Abbés que les Dames Françoises reçoivent leurs instructions les plus ordinaires; & c'est de la communication réciproque de leurs pensées que se forment les oracles qui prononcent de la destinée de tous les ouvrages d'esprit. La Bibliothèque d'une Dame Françoisise est garnie de bons Livres, & ce qu'il y a de plus louable, la plupart sont aussi empressees à les lire qu'à les acheter.

100. Leur éducation contribue beaucoup à leur donner cet heureux goût. Elevées dans des Couvens, les Livres y sont souvent leur seule ressource contre le silence & l'ennui. Douées de brillans talens, elles ne peuvent manquer de les perfectionner par la meilleure de toutes les méthodes, qui consiste à réfléchir & à méditer sur ce qu'on lit, méthode que le loisir de la solitude rend encore plus efficace. C'est pour cela qu'il y a peu de femmes qu'on puisse comparer pour les ornemens de l'esprit, aux Demoiselles Françoises qui ont été élevées dans les Couvens: pour ne rien dire de l'habitude d'une vie régulière qu'elles en apportent, & des principes de vertu qui sont soigneusement inculqués dans ces utiles retraites où elles sont à l'abri de l'oisiveté & de la dissipation du monde; en sorte que nonobstant l'usage de plusieurs pratiques superstitieuses qui y sont établies, il y auroit une grande injustice à méconnoître qu'on y prend beaucoup de peine pour y former l'esprit & y jeter le fondemens des meilleures qualités; ce qui excite plusieurs parens, même Protestans, à envoyer leurs filles en France, pour y être élevées, malgré les considérations religieuses & politiques qui devroient en détourner.

101. On ne doit pas s'attendre que le

Beau-Sexe se livre communément à des études pénibles ; mais il est étonnant qu'il y ait un si grand nombre de Dames attachées à ce que les Belles-Lettres ont de plus attrayant. Quiconque est répandu parmi elles, l'éprouve agréablement, & ce charme l'invite à cultiver de plus en plus une société si délicieuse : en quoi il est aisé de se satisfaire ; les Etrangers d'une bonne conduite & suffisamment recommandés, ayant entrée dans les meilleures Maisons Françoises avec autant de facilité que les Nationaux.

102. Il seroit à souhaiter que plusieurs de nos Gentilshommes s'attachassent davantage à se faire présenter dans des compagnies honorables & des familles où régné la décence ; de retour dans leur patrie, ils seroient en état de rendre un compte satisfaisant de l'emploi de leur tems au-dehors. Au lieu du mépris sourcilleux qu'ils affectent de témoigner pour tous ceux qu'ils ont fréquentés, ils jouiroient du souvenir des personnes vertueuses, dont la conversation & les conseils auroient prévenu les inconvéniens dans lesquels l'inexpérience d'une jeunesse inconsidérée les jette souvent ; car il n'arrive que trop, qu'ils ne s'associent qu'avec des aventuriers qui font à l'affut des jeunes voyageurs riches, ou avec d'autres membres de la société encore plus corrompus, s'il y en a.

103. C'est ici le lieu de recommander une fréquentation particulière des Abbés qui ont des talens & des mœurs. Comme plusieurs ont une fortune aisée, & sont d'une famille distinguée, ils seront les introduceurs d'un jeune homme chez les honnêtes gens, & ils l'instruiront de tout ce qu'il lui convient de savoir, avec une complaisance sans bornes, & un empressement qui est particulier aux François. Cette disposition est, sans doute, pour un Etranger curieux d'apprendre, un motif pressant de se lier avec des personnes si libérales à faire part de leurs connoissances, & si au-dessus de l'affectation de paroître mystérieux & réservés mal-à-propos : affectation dont les François sont aussi exempts qu'aucun Peuple du Monde. Leur inclination à obliger dans toutes les conjonctures qui n'exigent pas une grande dépense d'argent, est une preuve d'un très-bon naturel : ils sont pour tout le genre humain un exemple de bienfaisance & d'affabilité ; & on ne fait que leur rendre la justice qui leur est dûe, en reconnoissant qu'ils manifestent une joie parfaite & sans feinte, lorsqu'ils s'occupent à servir ou à instruire les Etrangers, particulièrement les Anglois, de l'estime & de l'approbation desquels ils paroissent plus jaloux & plus fiers, que de celle d'aucune autre Nation. Sensi-

bles à une préférence si flatteuse pour nous, nous nous croyons obligés de leur marquer autant de gratitude, que nous pouvons en concilier avec ce que nous devons à notre Patrie.

104. Il y a des Anglois qui portent à l'extrême le souvenir des procédés qu'ils ont éprouvés de la part des François, & qui en sont devenus si épris de la France & de ses Habitans, qu'ils oublient l'estime supérieure que la Patrie attend d'eux. Dans l'enthousiasme de leur attachement à ce Royaume, ils sont si outrés & si prodigues de louanges, qu'ils n'hésitent pas de le préférer à l'Angleterre, dans les points mêmes où il est évidemment inférieur : cependant il faut convenir que la plupart inclinent bien plus vers le vice opposée, & qu'au lieu d'être éblouis par l'éclat des belles qualités que les François possèdent réellement, ils cherchent au contraire avec soin à découvrir en eux les plus petits objets répréhensibles.

105. Cette recherche doit avoir son tour ; mais, pour cette raison même, tout Observateur impartial se fera un devoir de peindre les Etrangers avec les plus belles couleurs qu'il est possible, sans offenser la vérité. C'est la seule méthode de voyager avec fruit ; car l'admiration & le respect dont nous nous pénétrons pour les choses qui nous frappent

chez une Nation , produisent insensiblement l'habitude de reconnoître & de louer les qualités estimables par-tout où elles se rencontrent , & diminuent entre deux Peuples rivaux , l'antipathie malheureusement trop commune , qui s'affoibliroit par degrés & se changeroit à la fin en une glorieuse émulation , si les préjugés & la prévention qui la nourrissent , n'étoient pas malignement entretenus par ceux qui devoient travailler à les détruire , pour prévenir les maux dont ils font la source.

106. En France, comme dans toutes les Monarchies absolues , les Officiers Militaires sont le point d'appui du Gouvernement & le colosse qui élève la Royauté au-dessus de toutes les considérations , & la rend indépendante. Mais en même-tems qu'ils sont contraints , par le devoir de leur emploi , d'être les soutiens du pouvoir , ils sont autant hommes d'honneur & de principes qu'on en puisse trouver au monde.

107. La haute Noblesse , qui veut choisir une profession , n'a à opter qu'entre les Armes & l'Eglise ; car ordinairement la Robe ne lui plaît pas , & elle n'a pas même l'idée du Commerce.

108. La Jeunesse destinée à la Guerre , n'est pas long-tems dans les murs d'un Collège. Aussi-tôt qu'on peut obtenir une Com-

mission , on lui fait quitter les études , & elle est tout-d'un-coup mise en possession de toute la liberté & de toute la licence qui n'accompagnent que trop l'état Militaire.

129. On ne sauroit nier que la plupart des Officiers sont d'une conduite digne de Gentilshommes; mais on ne peut non plus se dissimuler que les plus jeunes d'entr'eux sont souvent les plus mal moriginés & les plus déréglés qu'il y ait en Europe , parmi ceux de leur âge & de leur profession. Comme la plus grande partie sont d'une naissance distinguée, & y joignent les préjugés communs à la Noblesse, ils jugent qu'il est essentiel pour eux de se préserver de la moindre tache qu'ils s'imagineroient contracter en s'écartant de ce qu'ils appellent le sentier de l'honneur, sentier fort étroit en France , où l'infinité de formalités qu'il y faut observer, rend la conduite d'un Gentilhomme très-difficile à gouverner avec la prudence nécessaire.

110. Si l'humeur peu endurante de la Nation occasionne souvent des querelles sérieuses entre ceux même qui ont de l'âge & de la discrétion , c'est bien pis encore parmi les jeunes Officiers. Leurs altercations se succèdent avec une rapidité continuelle; ils se battent tous les jours, & ils se tuent

souvent avec une tolérance qui est inexcusable de la part de ceux qui devroient remédier au mal , car aucun prétexte ne peut justifier la connivence à l'égard des particuliers qui osent faire leur épée juge de leurs disputes. Envain on allégué la nécessité d'entretenir un haut degré de courage & de résolution dans des hommes dont le devoir est de regarder la vie avec indifférence. Cet argument tombe de lui-même , lorsqu'on réfléchit que cette coutume barbare étoit inconnue des Grecs & des Romains , dont la valeur est au-dessus de nos éloges ; & aujourd'hui les Turcs , qui ne manquent pas de bravoure , lui donnent le nom qui lui convient , en l'appellant le comble de l'extravagance & de la folie.

III. Il y a plus d'épées tirées entre es seuls jeunes Officiers François , qu'entre tous les autres Officiers de l'Europe ensemble. Cela n'est pas surprenant ; indépendamment des notions absurdes d'honneur , qui les forcent en quelque maniere de s'exposer à la mort , sous des prétextes frivoles ; la vanité propre aux François , est encore un aiguillon qui les anime à faire parade de leur courage , & à chercher toutes les occasions d'en convaincre : à quoi il faut ajouter , qu'ils sont autorisés par le Gouvernement à prendre l'ascendant par-tout ; privi-

lége maintenu avec fierté par ceux principalement que leur âge & leur inexpérience devroient rendre les moins présomptueux: ce sont précisément les plus insupportables, & ceux qui donnent le plus d'effor à une arrogance qui rencontre quelquefois un châtiement mortel.

112. Il suit de ces considérations, que la condition d'un Militaire François ne doit pas paroître digne d'envie. La vivacité de la Nation, jointes aux fausses maximes que suivent tous ceux qui aspirent au titre d'hommes d'honneur, en fait un champ continuellement périlleux: en tems de paix même, la vie d'un jeune homme n'y tient à chaque instant qu'à un fil.

113. Après avoir regardé ce Corps sous son point-de-vue sombre & défavantageux, nous sommes obligés de reconnoître qu'il n'y a rien en France de plus respectable que les Officiers, lorsqu'ils ont jetté leur feu de jeunesse. Ce tems de fougue passé, on trouve chez eux la politesse & les meilleures manieres dans leur perfection. Leur conduite est admirable; ils sont pleins des sentimens de l'honneur le plus solide & le plus pur, non-seulement de cet honneur qui ne peut souffrir ni affront ni indignité, mais de la grandeur d'ame qui est fondée sur le bon sens, sur une connoissance exacte de

*& les Mœurs des François.* 61

ce qui est juste , & qui n'admet ni *immoralité* dans les actions , ni indécence dans les manieres.

114. Tel est le vrai caractere de la majeure partie des anciens Officiers au service de France. Ce service n'est pas lucratif pour le plus grand nombre des Militaires , mais l'honneur , la considération , l'accueil des femmes , sont l'objet des desirs de l'Officier François ; tandis que l'Anglois veut s'enrichir au service de sa Patrie.

115. Les jeunes Officiers François prennent tout le contrepied des Anciens. Ils sont hautains , violens , ombrageux & si prompts à s'offenser , qu'à moins d'une grande précaution , on risque sa vie continuellement dans leur société. En tout autre cas, ils se comportent vraiment en Gentilshommes. Ceux qui sont riches parmi eux , ont le cœur noble & bon , & donnent tous les jours plus d'exemple d'une générosité amicale & désintéressée , qu'on n'en voit peut-être dans tout autre Etat.

116. Mais il n'y a point en France d'Officiers qui paroissent plus glorieux de leur état & de leur décoration , que les Chevaliers de l'Ordre de S. Louis. Cet Ordre a été institué pour récompenser le mérite militaire , au défaut de récompenses plus solides & plus substantielles

117. Les Chevaliers de S. Louis sont si nombreux, qu'ils formeroient une petite armée : on en voit des essaims dans toutes les places & toutes les assemblées ; presque partout on leur cède le haut-bout , les personnes de tout rang se trouvent honorées de leur fréquentation, le Beau-Sexe, sur-tout, chérit leur compagnie ; on peut être témoin du crédit que leur dignité leur donne dans les jours de Fêtes & de cérémonies publiques ; tandis que les personnes les mieux mises & les plus qualifiées, ont de la peine à s'introduire ; un Chevalier de S. Louis n'a qu'à paroître, toutes les portes s'ouvrent devant lui. Il arrive souvent que le bruit le plus violent se calme tout-à-coup par la seule interposition d'un d'eux, d'une maniere qui répond parfaitement aux vers de Virgile, qui représentent le silence subit qui se fait au milieu d'un tumulte, au moment de l'apparition d'un homme accredité. *Si fortè virum quem, &c.*

118. La Croix de S. Louis est un appas qui attire les Cadets à l'état militaire, où des hommes qui aiment autant l'éclat extérieur que les François, peuvent plus aisément que dans tout autre, contenter l'esprit d'ostentation qui leur est naturel. Ils renoncent sans regret à l'opulence que les professions lucratives peuvent procurer ; la certitude de par-

venir à une haute considération, l'emporte chez eux sur les espérances d'acquérir des richesses par le commerce, qui, dans le point-de-vue le plus honorable, n'a pas de quoi entretenir leur vanité, comme l'uniforme d'un Régiment: ce brillant uniforme les élève, dans leur imagination, au-dessus de tous les autres hommes, & les tirant de leur obscurité, les place au niveau des plus grands Seigneurs.

119. Il s'en faut beaucoup que ces prétentions ne soient qu'idéales: car si, de son côté, un Officier François ne voit point de profession au-dessus de la sienne, & pense qu'il n'y a point de bonne compagnie où il ne doive être admis; d'un autre côté, il n'y a personne d'assez hardi pour lui contester sa prééminence, ni de société qui ose marquer de la répugnance à le recevoir. Ainsi produit par sa propre opinion & encouragé par l'hommage universel, il jouit sans contradiction d'une plénitude d'importance flatteuse pour son orgueil, & d'autant plus réelle, que le Gouvernement est toujours prêt à l'écouter favorablement: en sorte que non-seulement son état est le plus honoré, mais, ce qui est bien plus essentiel, il est encore le plus à l'abri de l'oppression des Supérieurs, qui, dans les Monarchies absolues, n'ont des yeux de respect & de pré-

dilection que pour ce qui appartient à l'Armée, cet appui nécessaire de l'autorité, dont la puissance, sous une heureuse Constitution, n'est jamais dirigée que contre l'Étranger, & se fait rarement sentir au-dedans, sans devenir un instrument de tyrannie.

120. Après les Gens de Guerre, suivent les Gens de Robe ou de Loi. Cette profession, quoique très-respectable en soi, n'est pas aussi honorable en France, qu'elle y a d'autorité. Ceux qui y tiennent le premier rang, trouvent beaucoup de difficulté à contracter des alliances avec les Familles Nobles. C'est un effet du préjugé gothique, qu'il n'y a que l'épée qui puisse ennoblir un homme, préjugé qui, dans ce siècle éclairé, prévaut encore avec un empire étonnant, presque dans toutes les parties de l'Europe, surtout dans celle d'où la liberté est bannie: car l'exclusion de la liberté est ordinairement accompagnée de celle de la justesse du raisonnement, qui ne se trouve guère où les pensées ne jouissent pas d'une franchise illimitée.

121. Beaucoup de Magistrats François sont des personnages d'un grand savoir, & de l'intégrité la plus exemplaire, qui dévouent tout leur tems & toute leur habileté au service du Public, avec le patriotisme

tisme le plus pur & le plus désintéressé. On leur doit ce glorieux témoignage, après leur opposition héroïque & admirée de toute l'Europe.

122. L'éloquence du Barreau est plus florissante en France qu'en Angleterre, où il suffit que les plaidoyers soient solides : cependant si les exemples de Cicéron & de Démosthène étoient mieux suivis parmi nous, la vérité & la raison n'en souffriroient aucun préjudice. L'application des François à l'art oratoire, est cause qu'à l'exception de la hardiesse des pensées & des expressions, qui se rencontre toujours plus fréquemment dans un pays libre, il y a, pour quiconque recherche une éloquence régulière, plus de sujets d'admiration à Paris au Palais, qu'à Londres dans la Salle de Westminster. A Paris, on accorde avec plaisir son attention à l'art & à l'élégance avec lesquelles les discours sont travaillés, & l'imagination est saisie & frappée de tous les ornemens de rhétorique dont ils sont entichés ; au lieu que dans nos Cours de Judicature, quoique les argumens soient forts & énoncés avec les expressions propres, l'élocution est néanmoins trop négligée, de même que ces graces indicibles qui donnent de la dignité aux raisonnemens les mieux fondés, les rendent persuasifs, & font que l'Auditeur en éprouve

l'influence & l'efficacité, sans qu'il s'en aperçoive.

123. Il y a un genre d'hommes qui cèdent le pas aux Gens de Loi, mais qui leur sont supérieurs en richesses : travaillant plus qu'aucun autre à l'ouvrage de l'oppression publique, ils sont aussi, sans comparaison, les mieux récompensés ; car ils partagent presque entr'eux seuls les dépouilles de leur Patrie. Nous voulons parler des Fermiers des revenus publics, connus sous le nom de Maltotiers & Financiers. Il est surprenant avec quelle rapidité ils parviennent à un bien prodigieux, avec quel éclat & quelle audace ils étalent leurs fortunes soudaines & éblouissantes ; tandis que tout le Royaume sent qu'elles sont le produit du pillage de la Nation.

124. Sur l'article des Impôts, la France ; est la victime de l'esprit de rapine le plus effronté. Il n'y a point d'Etat en Europe qui ait tant souffert du mauvais ordre de ses Finances. On ne compte que deux périodes dans l'Histoire de ce Royaume, où l'on peut dire avec une exacte vérité, qu'elles ont été bien administrées : la première, sous le règne de Henri IV, lorsque ce grand Roi patriote les eut confiées à l'illustre Sully, qui les tira de l'horrible confusion où elles étoient tombées pendant une guerre civile d'un demi-

siècle : la seconde , pendant le Ministère du sage Colbert , après la mort duquel , comme après la retraite de Sully , tout retourna dans l'ancien chaos , enforte que long-tems avant la fin du règne de Louis XIV , la misere & la désolation s'étoient répandues sur la surface du Royaume.

125. Depuis ce tems , on s'est quelque-fois occupé des moyens de remédier aux abus énormes qui se commettent dans la perception des Impôts ; divers systêmes ont eu leur tour , & n'ont abouti qu'à rendre le Peuple soupçonneux & méfiant sur toutes les nouveautés qu'on propose. Au lieu d'établir une forme utile & invariable , on a eu recours aux expédiens , & même à la supercherie , selon la capacité ou le caractère des différens Ministres , qui se sont tous assez accordés à surcharger le Peuple des tributs les plus onéreux , sans qu'aucun ait été assez hardi ou assez avisé pour introduire une méthode moins ruineuse de les recueillir.

126. Si , dans un pays libre , tel que l'Angleterre , où l'on ne fait aucune levée d'argent , que du consentement de la Nation , & où la recette & l'emploi sont surveillés & examinés avec soin par toutes les parties intéressées , la fraude , la collusion , la concussion trouvent encore place , malgré

toutes les précautions ordonnées par la Loi dans un grand détail ; que doit-ce être où peu de personnes ont la direction de tout , sans être assujetties à aucun contrôle réel , où les intrigues secretes sont le premier mobile qui met la machine politique en action , où le bien public sert à peine de prétexte , où toute la force & la vigueur d'un Etat se trouve engloutie comme dans un gouffre , par un petit nombre de gens qu'on peut comparer à une tête monstrueuse , qui attire à elle , par tous les canaux possibles , la substance nécessaire aux autres parties du corps , & qui paroît pleine d'embonpoint , tandis que le reste des membres est étique , languissant & disproportionné ? Il est impossible d'observer le vice de l'Administration Françoisé des finances , sans former une ferme résolution de n'en jamais souffrir l'établissement chez nous.

127. La Noblesse Françoisé forme un corps nombreux & formidable , mais formidable aux pauvres & aux foibles seulement ; car les Nobles sont aussi soumis au Gouvernement que les autres ; & bien loin d'être exceptés de l'obéissance passive , ils en donnent l'exemple & en sont le soutien. Ils jouissent de plusieurs privilèges qui ne servent pas peu à augmenter l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , & à leur susciter l'envie des Bour-

*& les Mœurs des François.* 69

geois & des Roturiers, noms qu'ils donnent avec dédain indistinctement à tous leurs inférieurs, quoique celui de Bourgeois dût être honorable, puisqu'il a été institué pour signifier les Notables des Villes, & que celui de Roturier ne dût s'appliquer qu'au vulgaire.

128. On peut diviser la Noblesse Française en Haute & en Basse. La première de ces épithètes est usitée; la seconde l'est moins, parce qu'elle sonneroit mal aux oreilles d'un Noble François, qui seroit choqué d'un terme diminutif; mais cette division n'en est pas moins réelle. Par la haute Noblesse, on entend toujours les personnes qui ont une grande naissance, de grands titres; la grande opulence n'est pas nécessaire: la basse Noblesse comprend les nouveaux Nobles, les Ennoblis par leurs emplois, ou les Familles, quoique Nobles d'extraction, qui n'ont jamais fait une grande figure.

129. Le degré d'orgueil qui provient de la généalogie, tient en France un milieu entre celui des Allemands, chez qui il est le premier mérite, & celui des Anglois, qui font cas d'un homme, plutôt parce qu'il suit les traces de ses glorieux ancêtres, qu'uniquement à cause qu'il leur doit son origine.

130. La noblesse du sang est une sauvegarde sûte en France, contre les insultes & le mépris du Peuple, accoutumé à respecter

ses Supérieurs. Quelque pauvre que soit un gentilhomme, & de quelque peu de mérite personnel qu'il soit revêtu, il est toujours bien venu parmi ses égaux, qui se font un devoir de lui témoigner leur bonne volonté, de le secourir selon leur pouvoir, & d'épouser sa cause dans tous les différends qu'il peut avoir avec ceux d'une condition inférieure. Ceux-là font leur cour aux Nobles; l'appas d'une table bien servie, l'espoir de trouver de l'argent à emprunter, ou d'épouser un riche parti, & des vues semblables font toujours le principe de ces liaisons.

131. La Noblesse n'a point de prérogative plus précieuse, que de s'introduire facilement chez les Gens en place, & de s'en faire connoître & écouter promptement. Comme les Gens en place sont ordinairement membres de ce corps, les Nobles sont préférés aux autres concurrens pour tous les postes honorables & utiles qui peuvent s'exercer sans s'avilir. Il y a peu de grands emplois qui soient possédés par des personnes d'une naissance obscure, qui ne doivent leur élévation qu'à leur mérite. La jalousie de la Noblesse s'irrite, quand elle voit partager avec elle les récompenses & les places éminentes qu'elle poursuit.

132. Les François affectent tous d'avoir

des Armoiries magnifiques. Nobles ou non, ils se donnent tous des couronnes & des supports. Un Etranger, sur-tout un Anglois, a souvent peine à distinguer un Bourgeois d'un homme de qualité. Lorsque nous considérons combien la Noblesse Françoisé est attachée à ses privilèges, & combien elle met ordinairement de distance entr'elle & ses inférieurs, il nous paroît fort surprenant, qu'à notre exemple, elle n'ait pas trouvé le moyen de s'attribuer le droit exclusif d'avoir des armes distinguées. En Angleterre, il n'y a que la Noblesse qui orne ses armes de couronnes & de supports.

133. La folle ostentation sur cet article, s'étend encore plus loin chez nous qu'en France: il n'est pas rare de voir à Londres des familles qui s'y sont transplantées, se servir pour cachets des armes les plus splendides, quoiqu'elles aient assez de discrétion pour s'abstenir de les faire peindre sur leurs équipages. Presque tout le Continent de l'Europe est affecté de cette présomption ridicule, sans excepter la Hollande, où nonobstant qu'il y ait moins de sot orgueil qu'ailleurs, on ne laisse pas d'y en trouver encore beaucoup, sur-tout parmi les descendans des François Réfugiés dans cette asyle sûr & à l'abri de toute oppression.

134. Quiconque est maître d'une for-

tune , qui le rend indépendant du secours d'autrui , peut compter qu'il sera toujours chéri & fêté en France. C'est pourquoi les Anglois, qui portent par-tout où ils vont , ce moyen infallible de se procurer une réception distinguée , y sont si considérés : mais malgré l'exagération avec laquelle les François, faisant leur propre panégyrique, se vantent perpétuellement que leur Pays est l'asyle des malheureux , & que chacun retrouve chez eux sa Patrie, on ne peut regarder avec vérité la France comme un lieu où les Etrangers soient mieux venus qu'ailleurs, lorsqu'ils prétendent se mettre de niveau avec les naturels. Ceux que la seule curiosité conduit en France, y passent leur tems fort agréablement ; mais il ne faut pas qu'ils présument de s'y avancer, à moins qu'ils ne soient décidés à combattre la plus forte opposition.

135. Les François, comme tout autre Peuple, ont une extrême aversion pour les Etrangers qui prétendent au privilège de Cosmopolite, en aspirant chez eux aux emplois. Les motifs de jalousie naturels & universels en tout pays, leur font regarder toutes les places lucratives & honorables accordées aux Etrangers, comme un tort fait à leur mérite, qu'on frustrer des récompenses qui lui appartiennent. Malgré les services signalés que

que les Maréchaux de Saxe & de Lowendal ont rendus à la Nation, ils n'ont pu éviter l'envie.

136. En France, l'usage général étoit qu'à la mort d'un Etranger, tous les effets appartenoient au Roi; c'est ce qu'on appelle le droit d'aubaine, & ce qui se devoit plutôt appeler un droit de rapine & de pillage. Ce droit aboli à l'égard des Hollandois & d'autres Puissances favorisées, s'exerce encore sur les immeubles des Anglois. Il est étonnant, qu'à la fin des guerres que nous avons heureusement terminées avec la France, nos Négociateurs n'aient pas fait attention à une coutume si barbare; car le profit qu'en retire la Couronne de France, est si mince & si honteux, qu'on ne peut pas s'imaginer que le Roi balançât à le supprimer, d'après les représentations convenables.

137. Il a déjà été observé, que le génie & le savoir sont en France de sûrs introducteurs dans les meilleures compagnies, non-seulement pour les Nationaux, mais également pour les Etrangers. Les François ont assez d'impartialité quelquefois pour suspendre leur jalousie en faveur d'un mérite éclatant, & pour considérer le genre humain, comme ne faisant qu'un Peuple dans la République des Lettres. Les habiles gens qui ont vécu en France, leur rendent té-

témoignage , & reconnoissent qu'ils y ont trouvé souvent des connoissances supérieures à celles qu'ils auroient pu puiser dans leur pays.

138. Un François qui a long-tems résidé en Angleterre , & qui connoît parfaitement nos mœurs , avoit coutume de dire , que jamais Pope n'a rien écrit de plus vrai , que lorsqu'il parle des récompenses dont les hommes de génie y sont comblés après leur mort , telles que la réputation , les honneurs & les applaudissemens. Un Auteur passe souvent ses jours en Angleterre , dans une obscurité mortifiante ; mais , pour le dédommager , on lui fait de magnifiques funérailles. *On le néglige durant sa vie , mais on l'enterre à Westminster.*

139. Quoiqu'il puisse y avoir de la vérité dans ce reproche , il y a certainement un excès causé peut-être par le chagrin de ce François , de n'avoir pas obtenu chez nous toutes les récompenses qu'il a cru mériter ; car il y peu d'Hommes-de-Lettres en Angleterre , qui aient lieu de se plaindre de la dureté de leur sort , pourvu qu'ils se conduisent avec la prudence & la sagesse , sans lesquelles on ne peut prospérer dans aucune condition. Toutes les branches de la Littérature sont précieuses en Angleterre , & quoique ceux qui les cultivent ne vivent pas avec les Grands

aussi familièrement qu'en France, ils tirent incomparablement plus de profit des productions de leur génie.

140. Un des plus grands embarras qu'un Anglois sans façon rencontre en France, c'est le tourbillon de complimens dont il se trouve assailli & enveloppé. Il ressemble à une Ville assiégée qui manque de munitions. Il est si accablé de civilités de tous côtés & à toute occasion, qu'il ne fait point du tout comment y faire face & y répondre suffisamment. La Langue Françoisise se prête parfaitement à cet usage: comme elle est coulante & fertile en expressions & en phrases polies, les François se trouvent apparemment charmés d'en entendre le son agréable retentir continuellement à leurs oreilles; car quel autre cause peut-on assigner d'une si fréquente répétition des mêmes termes, que le plaisir de les écouter? Ce flux de paroles est insipide & ennuyeux pour un Anglois, qui ne peut voir sans indignation, qu'il exclut souvent toute autre matiere de la conversation.

141. Au commencement du siècle dernier, nos ancêtres retenoient encore la franchise & la simplicité des premiers âges. Selon un Auteur contemporain, ils ne savoient pas encore, *descendere ad verba imaginariæ servitutis, quæ istorum sæculorum blan-*

*dités invenit*; c'est-à-dire, ils dédaignoient d'employer les phrases serviles que la flatterie moderne a inventées; & leur esprit étoit trop altier pour s'affujettir au commerce d'adulation que l'esclavage a introduit partout.

142. Nous méritons encore une partie de cet éloge. Pollnitz, homme de jugement, qui a voyagé, il n'y a pas long-tems, dans notre Ile, parle encore avec approbation du mépris qu'on a parmi nous pour les complimenteurs & pour toutes les manieres affectées qui sont en usage dans les autres contrées, aussi bien que pour les vaines formules qu'on peut appeller la basse effusion d'une tromperie à la mode.

143. Cet abus de la parole, ne doit pas nous faire conclure, que les François manquent ordinairement de sincérité, ou de ses vertus collatérales. Otez les courtisans, les mêmes par-tout, & ceux qui sont en quelque sorte forcés, par leurs emplois, à se revêtir des apparences d'un empressement continuel à obliger & à servir les gens à qui ils ont affaire, la France est riche en hommes remplis de candeur & d'ingénuité. La plupart des habitans des Provinces sont unis, droits, & bien moins rusés que parmi nous: il faut cependant excepter ceux de la Normandie & les Gascons, qui peuvent être comparés à no-

tre Peuple de la Province d'Yorck, jugé trop fin par les Anglois, ainsi que les Normands par les François.

144. Il est encore une exception, dont le souvenir garantira la bourse des voyageurs, des pièges que certaines gens lui tendent continuellement : ces gens sont les Marchands en boutique. Pour ce qui est de surfaire malhonnêtement & d'en imposer effrontément, ils ne le cèdent en rien à notre populace de Bellingsgate : ils vous demanderont hardiment dix fois la valeur de leur marchandise, & vous assureront que c'est son juste prix, sans la moindre conscience, quoiqu'ils aient toujours le mot de conscience à la bouche. Leur mauvaise foi & leurs basses pratiques ont attaché au nom de Marchand une espèce d'ignominie; c'est pourquoi ceux qui exercent le commerce avec honneur, se désignent plus volontiers en France sous la dénomination plus distinguée de Négocians, abandonnant celle de Marchands à ceux qui tiennent boutique, & vendent en détail.

145. Les Négocians François forment un corps aussi respectable que les nôtres, dont ils diffèrent cependant en plusieurs points, sur-tout dans l'empressement qu'ils ont de quitter leur état, pour monter au rang de la Noblesse, qu'ils n'achètent pas fort cher. Il y a plusieurs Offices vénaux qui la don-

ment; mais une des manieres les plus communes d'y parvenir , c'est de se pourvoir d'une charge de Secrétaire du Roi.

146. Bourgeois est quelquefois un terme de reproche , dont est apostrophé quiconque est assez téméraire pour disputer contre ceux qui se croient à l'abri de la réplique , par leur naissance ou par leur emploi. A parler proprement , le sens en est le même que parmi nous; mais tandis qu'il n'y a point d'Anglois qui rougissent de le porter , il est aisé de voir au ton & à l'accent des François qui sont membres d'une classe si peu respectée , qu'ils sentent eux-mêmes parfaitement leur infériorité. Il n'y a que dans les procédures & autres actes publics & légaux , qu'il est employé dans son sens propre & originaire , pour exprimer les Notables des Villes , qui sont d'un degré seulement au-dessous de la Noblesse.

147. L'amour de la flatterie est un foible dans les François , qui résulte de la forme de leur discours , aussi bien que de leur caractère & de leur gouvernement. Leur langue verbeuse est embarrassée de circonlocutions , dans la recherche desquelles il paroît qu'ils aiment à se perdre pour caresser & chatouiller l'imagination; leur but , quand ils parlent , étant plutôt de dire des

*& les Mœurs des François. 79*

choses agréables, que des choses vraies ; le mérite de dire la vérité, n'égalant pas, dans leur opinion, celui de plaire aux personnes qui les écoutent.

148. Chaque François regarde la France comme l'unique source de la bonne éducation, d'où elle s'est répandue & communiquée dans les autres Etats. Selon lui, le progrès que la politesse a fait en Europe pendant les deux derniers siècles, est dû à l'affluence d'Étrangers qui, de tems immémorial, sont venus en France, se former à la courtoisie & aux manières civiles inconnues chez les autres Nations.

149. Cette prétention trop présomptueuse subsiste en France depuis fort long-tems. Avant le siècle de Louis XIV, que les François placent bien au-dessus du siècle d'Auguste, un Jésuite François s'exprimoit en ces termes, sur sa patrie & ses compatriotes, dans une Description abrégée du Monde. *Huc tanquam in veram humanitatis scholam mittitur quotannis ex omnibus orbis partibus selecta nobilitas, ut cum lingua civilem vivendi modum positâ barbariâ addiscat* : c'est-à-dire, « là comme dans l'é-  
» cole de la vraie politesse, on voit la fleur  
» de la Noblesse étrangère aborder de tou-  
» tes les parties du monde, pour y apprendre  
» les bonnes manières en même-tems que la

» langue, & se dépouiller de sa barbarie na-  
 » turelle. »

150. L'amour-propre qui porte à se flatter & à se tromper soi-même, & dont chaque Peuple a sa mesure, ne se rencontre nulle part plus qu'en France, où les Nationaux se félicitent sans cesse, tant dans leurs écrits que dans leurs discours, d'avoir la gloire & le bonheur d'être considérés de tous leurs voisins, comme les plus parfaits modèles qu'on puisse imiter. Au tems du Jésuite que nous venons de citer, ce caractere ne prévaloit pas moins qu'aujourd'hui, comme il paroît par les louanges qu'il prodigue à ses compatriotes, à qui, dans la suite de son ouvrage, il attribue hardiment la supériorité du génie & des talens sur tout le reste du genre humain: louanges outrées & extravagantes, qui prouvent seulement combien il étoit ignorant, ou combien il affectoit de l'être sur l'état des Sciences & des Arts parmi ses contemporains des autres Nations.

151. La description magnifique qu'il fait du mérite transcendant & incomparable des François de son tems, ne doit pas empêcher de mettre son autorité en doute, & de puiser dans les faits des argumens qui semblent démontrer que l'Angleterre étoit alors le siège de la politesse & des Arts, qui

*& les Mœurs des François.* 81

marchoient chaque jour à la perfection sur les traces de Johnson, de Fletcher, de Shakespear, Spencer, Raleigh, Knowles, Bacon, & de plusieurs autres, tous florissans vers la fin du règne d'Elisabeth, pendant le règne de Jacques I, & au commencement de celui de Charles, époques que le Jésuite François remarque comme aussi honorables pour la France, qu'ignominieuses pour ses voisins.

152. Pour éviter le reproche d'une partialité si répréhensible, nous ne nous en rapporterons point à nous-mêmes, mais au sentiment des Etrangers qui doivent avoir le plus de poids, à cause de leur capacité & de leur neutralité. Si nous consultons un Ouvrage qui n'est pas inconnu aujourd'hui, & qui étoit fort estimé dans le siècle passé, *la Géographie de Cluvier*; nous verrons qu'il fait compliment aux Anglois, de ce qu'ils passent pour le Peuple le plus accompli de son tems; ce qu'il n'affirme pas seulement, selon son opinion particulière, mais comme une vérité généralement reconnue. Ses expressions sont claires & décisives: *Nunc Angli omnium delicatissimi perhibentur.* Les Anglois, dit-il, passent aujourd'hui pour la Nation qui a le plus de délicatesse.

153. Nous pouvons aussi rapporter en

notre faveur le témoignage de Voltaire, Gentilhomme célèbre qui vit encore. Dans ses Lettres sur les Anglois, il reconnoît que ce sont eux qui ont commencé à réformer le théâtre, qui est, sans contredit, le plus agréable de tous les Arts consacrés à nos plaisirs; d'où l'on peut inférer, que nous connoissions les principaux agrémens de la vie avant les François, qui n'ont fait que nous suivre à la distance de plusieurs années. Rotrou est le premier qui ait monté le théâtre François sur un ton de décence, & qui, comme *Æschyle* chez les Grecs, ait montré à ses concitoyens l'aurore du goût dramatique; mais Rotrou n'a paru que long-tems après la mort de *Shakespear*, & on ne représente aujourd'hui aucune Pièce de ce Poète François, tandis que presque toutes celles de *Shakespear* attirent encore une foule de spectateurs, toujours ravis d'admiration.

154. Il paroît évident que la veine de flatterie qui s'étend chez tous les François, a sa principale source dans la forme de leur Gouvernement, si l'on fait attention que c'est un vice commun à toutes les Monarchies absolues, où, comme tout dépend de la volonté & du goût d'un seul, tous ceux qui l'approchent ne pensent qu'à s'y conformer pour gagner sa faveur, qui est

l'unique moyen de s'avancer. Les autres qui veulent faire fortune, sont aussi obligés de faire leur cour aux favoris; ainsi, la flatterie descend de rang en rang & les infecte tous; & s'il arrive que quelqu'un ose se piquer d'une franchise mâle & généreuse, il est forcé de se concentrer dans le cercle étroit de caracteres comme le sien, qui passe pour grossier, sauvage & peu propre à vivre avec les personnes bien élevées.

155. Il est naturel que les François, accoutumés dès leur enfance à s'abstenir des vérités désagréables, perdent de vue insensiblement toute autre maxime que celle de plaire, & qu'enfin ils en regardent la pratique comme la seule marque de la bonne éducation, d'où il arrive qu'un homme qui se roidit contre le torrent, & qui parle réellement comme il pense, ne manque pas d'être traité de mal-élevé. Que si la condition ou la conduite ne permettent pas de lui appliquer une épithete aussi dure, au moins passera-t-il pour un misantrope, c'est-à-dire, un ennemi de la politesse, un homme qui dit des choses désagréables, un hôte incommode, qui n'est point fait pour la compagnie, & qui doit porter dans la solitude la singularité de ses pensées & de ses façons.

156. Telles sont les idées que les Fran-

çois attachent au nom de misanthrope, être qui sympathise si peu avec le caractère de la Nation, que Moliere, dans la meilleure Comédie qu'il ait faite, & qu'on fit peut-être jamais, l'introduit sur le théâtre, pour le punir en le livrant au ridicule : mais remarquez la force de la vérité ; ce personnage que le Poëte condamne comme vicieux, est précisément celui que le Spectateur admire & respecte le plus, jusques-là que c'est une anecdote connue, que le Duc de Montausier, le plus honnête-homme de la Cour, avoit coutume de dire : « Plût-à-Dieu que je ressemblasse au Mi-  
 »santhrope de Moliere ; » paroles mémorables, qui prouve que quelque déplaisant que puisse paroître un homme qui fait profession de franchise & de mépriser la basse adulation, il peut être au fond & en vérité un caractère non-seulement louable, mais digne de la vénération de ceux qui n'ont pas immédiatement à souffrir de ses manieres.

157. La curiosité insatiable pour les anecdotes qui concernent les affaires domestiques des familles, est encore un goût particulier aux François. Les gens qui s'appliquent parmi eux à cette sorte de connoissance, sont bien venus dans les compagnies. Il y en a qui ne vivent que de

leur adresse à découvrir, & de leur malice à divulguer les mysteres que les intéressés tâchent de cacher. Celui qui est le plus expérimenté dans cet art, passe pour connoître son monde. Ce connoisseur du monde est ordinairement un désœuvré, maître de tout son tems, qu'il perd à ces recherches frivoles, voltigeant tout le matin de place en place, afin de recueillir assez de faits scandaleux pour payer son dîner quelque part. Les riches qui tiennent table ouverte, y ont toujours de ces désœuvrés, qui son regardés comme la chronique ambulante du tems, & le répertoire de toutes les bagatelles & de toutes les médisances du jour. Ces orateurs de table ne sont nulle part si communs qu'à Paris, où il y a plus de gens oisifs que dans aucune Capitale de l'Europe, à cause de la multitude d'Ecclésiastiques & d'Officiers, que l'indigence & l'espérance de faire fortune y attire de toutes les Provinces du Royaume. Beaucoup y demeurent long-tems sans emploi, & sont forcés, pour se soutenir, de se dévouer à des patrons, qui souvent en exigent des services peu honorables.

158. Les François exercent plus généreusement que les Anglois l'hospitalité de la table; & quoiqu'ils ouvrent par-là un large champ aux parasites & aux flatteurs;

il faut convenir qu'en même-tems ils fournissent un encouragement nécessaire à des personnes auxquelles leur situation ne permet pas de vivre dans l'abondance que la fortune seule peut procurer. Il y en a peut-être qui ne sont si magnifiques que par déférence à la mode établie, & en vue de passer pour des personnages du premier rang & de la première figure; mais on avouera que leur ostentation est d'une nature salutaire. S'il est un orgueil excusable, c'est sans doute celui qui consiste à partager son bien avec ses amis & ses connoissances, en vivant familièrement avec eux. Quand il s'en rencontreroit qui ne méritent pas d'avoir part à cette libéralité, on est dédommagé par ceux qui s'en montrent tout-à-fait dignes.

159. Certains voyageurs ont entrepris de détruire le mérite de cet usage, en le représentant comme une rage nationale, pareille aux dépenses qui se font en Angleterre, à Newmarket: mais leur censure est trop sévère. Cette folie des François, si c'en est une, est souvent utile, & rarement ruineuse, lorsqu'elle est réglée avec quelque économie. De tous les foibles auxquels les hommes de naissance & de fortune sont sujets, celui-là leur mé sied le moins; au contraire, les Etrangers conviennent unanime-

ment avec nous , que les plaines de Newmarket sont une scène très-souvent fatale aux principaux personnages de la Nation , & que , sans contredit , de toutes les assemblées qui sont permises en Angleterre , il n'y en a point de plus pernicieuses & de plus funestes.

160. Cette noble passion d'avoir à une table bien servie, un grand nombre de convives choisis , n'est pas peu entretenue par les Gens-de-Lettres , qui sont pleins d'enjouement en France. La joie & la bonne humeur qu'ils savent exciter & communiquer , leur garantit par-tout une agréable réception. *Le toujours gai* les accompagne , pour ainsi dire , du Parnasse au Lycée ; ils ne traitent aucun sujet avec un air de solennité , ils n'ont ni le pédantisme ni la pesanteur qui les exclut de la participation aux plaisirs dans beaucoup de Pays ; aussi les admet-on dans les sociétés les plus joviales , & les personnes du plus haut rang , non-seulement leur donnent place dans leurs festins , mais dans les cartes d'invitation aux autres convives , elles ont soin de spécifier les noms de ceux qui doivent assister à la fête , autant pour servir d'attrait , que comme un avant-goût des délices qu'ils promettent.

161. L'amitié n'est point étrangère en France , on peut même mettre en question si

cette vertu vraiment cardinale, & si essentielle au bonheur du genre humain, n'y est pas plus commune que parmi nous, pour plusieurs raisons, & particulièrement à cause de notre amour de l'indépendance.

162. L'indépendance dans toute sa plénitude, est le grand objet des desirs de tous les Anglois. Cela est si vrai que jusques parmi les gens de la lie du Peuple, c'est un usage général dans les disputes de dire à leurs antagonistes avec un ton d'emphase & de triomphe, « pouvez-vous dire que je vous doive quelque chose? » Noble orgueil qui ne peut être trop encouragé, puisque la honte annexée à l'état de dépendance, est le plus vif aiguillon de l'industrie, source du bonheur d'une Nation.

163. En effet, les hommes ne sont estimés en Angleterre, qu'à proportion de l'indépendance dont ils peuvent se glorifier avec justice. C'est pourquoi ceux qui en possèdent le moins, sont jaloux de montrer qu'ils n'en sont pas entièrement privés. De là la répugnance de la plupart à s'attacher au service d'autrui, quelque riche qu'il soit; & lorsque par une suite de l'ordre de la nature, qui fait que tous les hommes ont besoin du secours les uns des autres, ils sont obligés de l'implorer, c'est toujours de mauvaise grace & avec un air qui  
prouve

prouve qu'ils n'entendent nullement l'art de se donner des protecteurs. Car l'esprit d'indépendance porte ceux qu'il anime, à affecter une liberté qui ne soit pas même restreinte par aucun genre d'obligation: & il est si fort enraciné dans cette Isle, que Voltaire parlant de la réformation, a quelque apparence de raison d'attribuer son prompt établissement en Angleterre, aux principes d'indépendance des sentimens & de la volonté des autres, sur lesquels sa doctrine est fondée, principes qui s'accordent si parfaitement avec le caractère de la Nation Angloise.

164. La pauvreté est un mal fort répandu en France. Comme il n'y a pas une aussi grande profusion d'aumônes publiques & nationales qu'en Angleterre, les pauvres y sont extrêmement dépendans des riches, qui de leur côté sont fort éloignés de manquer aux devoirs de l'humanité, & aux actes de charité envers leurs voisins indigens.

165. Il regne en France un esprit particulier de bienfaisance, qui porte les personnes opulentes ou seulement d'une fortune aisée, à contribuer à l'avancement de ceux qui n'ont pas d'eux-mêmes les moyens de faire leur chemin dans le monde. Une partie de la jeunesse élevée dans les Colléges & dans les Séminaires, y doit

son entretien à la libéralité de quelque généreux Patron, qui pousse souvent son protégé dans un état non-seulement honorable, mais quelquefois capable de l'élever au niveau & même au-dessus de son bienfaiteur ; car il est arrivé que plusieurs de ceux qui n'ont pas autrement commencé leur carrière, se sont avancés avec rapidité, & ont été des personnages d'une grande conséquence dans le zénith de leur vie.

166. Cependant il seroit souvent avantageux que tant d'actes de générosité fussent dirigés avec plus de lumieres, puisqu'on ne peut nier qu'une piété mal-entendue, ne conduise quelquefois plusieurs de ces dignes amis de la société à s'imaginer qu'ils ne peuvent fixer un homme dans une situation plus agréable à la divinité & plus utile à lui-même, que celle dans laquelle il se dévoue entièrement au Ciel, en consacrant tous ses travaux au service & aux progrès de la Religion. De-là une multitude superflue d'Ecclésiastiques Séculiers & Réguliers, dont plusieurs n'ont embrassé ce genre de vie, que parce qu'ils étoient ineptes à tout autre. Quand un homme a atteint l'âge de maturité, & que le tems qu'il auroit dû employer à se rendre propre à des états qui eussent mieux convenu à son tempérament & à son inclination,

s'est écoulé irrévocablement, il n'y a plus de remède qui puisse déraciner en lui le pire de tous les maux, l'aversion qu'il a contractée pour le travail manuel; qui ne lui paroît plus qu'une occupation servile & humiliante, depuis qu'il s'est malheureusement accoutumé à se bercer l'esprit des espérances de se distinguer dans une condition plus relevée.

167. On peut ajouter avec vérité à ce que nous avons déjà dit du Clergé de France, qu'il n'y a point dans l'Univers de Corps plus savant. En effet, il a produit des hommes du premier mérite dans tous les départemens de la Littérature & des Sciences. C'est à son application qu'elles doivent particulièrement l'état florissant où elles sont en France, & le regne de Louis XIV doit la plus grande partie de son lustre éclatant aux fameux personnages qui sont sortis du sein du Clergé. Malgré les guerres dans lesquelles ce Prince s'engagea, le repos intérieur ne fut point troublé, & les citoyens tranquilles eurent le loisir de se livrer aux études, qu'il ne cessa point d'encourager. Aussi vit-il ses Etats merveilleusement féconds en génies de la capacité la plus profonde & la plus utile.

168. La même époque fut également remarquable en Angleterre. Les deux Peu-

ples piqués d'émulation, n'épargnerent rien pour ne se point laisser surpasser en renommée. L'un & l'autre sortoit à peine d'une espece d'Anarchie, ils venoient d'être en proie à la guerre civile & de ressentir la rage & l'animosité des factions, lorsqu'en France l'extinction totale des troubles & leur interruption en Angleterre, firent place à la paix. Alors les esprits depuis long-tems endormis se réveillèrent, & s'exercerent avec une double activité, comme un homme laborieux reprend son travail avec une vigueur nouvelle, lorsqu'il s'est rafraîchi & qu'il a réparé ses forces par le sommeil.

169. Cette période commença au tems de la paix des Pyrenées, & finit environ l'an vingt du siècle présent, lorsqu'en Angleterre les projets de la Mer du Sud, & en France, les actions du Mississipi & d'autres pareils monstres, produisirent un cahos que la postérité aura peine à croire, au milieu duquel toutes les idées furent confondues, & non-seulement les deux Nations, mais plusieurs autres avec elles se laisserent aveugler par les systêmes les plus absurdes & les plus étranges qui aient jamais déshonoré l'esprit humain. Cette fameuse époque n'enfanta pas seulement des Savans & des Artistes du premier ordre, mais aussi des hommes d'Etat & des Héros. Les entreprises

*& les Mœurs des François.* 93

les plus glorieuses furent formées & accomplies de part & d'autre, & les exploits militaires firent autant d'honneur aux Conseils qu'aux Armées. Enfin le bonheur des Anglois l'emporta sur celui des François. Il est vrai que la France parut quelque tems briller avec plus d'éclat; mais l'édifice de sa grandeur élevé par l'immortel Colbert, croula après sa mort, l'administration étant tombée dans les mains mal-adroites qui employèrent la persécution & la violence; tandis qu'au contraire l'esprit de modération, tant dans les affaires civiles que sur les matieres de Religion, nous inspiroit les sages mesures qui sont la base de notre prospérité. La révolution & l'acte d'établissement calmerent les alarmes des Anglois, menacés de perdre leurs libertés & d'être réduits à la servitude, que leurs Souverains séduits par de vils flatteurs, s'accoutumoient à regarder comme la seule condition qui convient à des Sujets. La tolérance & la liberté de conscience furent accordées avec autant d'équité que de politique; & en émoussant la pointe du zèle des partisans trop vifs du culte établi, elles réconcilierent tous les partis auparavant divisés, qui tous pour principe fondamental du bonheur de la société, apprirent à déposer toute haine fondée sur la différence d'opinion & de croyance.

170. Cette félicité domestique paroissoit encore d'un plus grand prix, comparée avec les calamités qu'un Gouvernement opposé faisoit éprouver à nos voisins. On eût dit que tous les Princes de l'Europe avoient concerté ensemble d'essayer en même tems jusqu'où ils pourroient étendre l'autorité arbitraire sur leurs sujets.

171. Le Danemarck avoit donné un spectacle inoui chez une Nation civilisée, en abdiquant sa liberté volontairement, & par un acte formel, entre les mains de son Monarque.

172. Le même desir de l'autorité la plus absolue, se communiqua à la Suède, où Charles XI ne perdit pas l'occasion de s'arroger un degré de puissance inconnu dans ce Royaume, depuis que le tyran Christiern en avoit été chassé par le grand Gustave Vasa.

173. Les Portugais, après avoir secoué le joug des Espagnols, n'avoient pas eu assez de prudence pour assurer leur liberté sur un fondement solide, en limitant, par une bonne constitution, les prérogatives d'un Prince qui ne tenoit le Diadème que de leur courage & de leur générosité.

175. En Hongrie, le même systême de domination causoit des maux d'autant plus grands, que les victimes de l'oppression ne

se laissoient pas sacrifier sans résistance.

175. Le Ciel a préservé notre Isle des fléaux terribles qui accablent une grande partie du Monde. Nous avons attiré ses bénédictions sur nous, par le grand rôle que nous avons soutenu sur le théâtre de l'Europe, en épousant la cause des Princes & des Etats maltraités; par l'impartialité & le désintéressement des motifs qui ont guidé nos Conseils dans leurs louables résolutions; & par la noble conduite que nous avons tenue à la face de l'Univers, au milieu des victoires que nous avons remportées au commencement de ce siècle, pendant une guerre glorieuse, où la valeur de nos troupes, l'habileté de nos Commandans, & l'intégrité de nos Ministres, ont excité l'admiration, la confiance, & le respect de nos ennemis mêmes: & on ne doit pas oublier qu'à la fin des hostilités nos Négociateurs ne perdirent point de vue la magnanimité qui avoit toujours réglé nos procédés; & ils insistèrent sur les articles où l'humanité étoit intéressée, avec une fermeté qui prouve que même en s'écartant de la justice exacte, ils eurent toujours un cœur réellement sensible & compatissant.

176. Cet éloge est dû à l'attention qu'ils ont eue de pourvoir au soulagement & à

la sûreté des Protestans François, en stipulant, dans le Traité d'Utrecht, qu'aucun ne seroit dans la suite emprisonné ou autrement persécuté uniquement à cause de leur Religion.

177. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, paroît si frappé d'un procédé si magnanime & si digne de la Nation Angloise, qu'il n'oublie pas d'en faire mention en des termes qui font honneur à la justice de ses sentimens & à son zèle pour le bonheur du genre humain : « C'étoit, dit-il, dicter des » Loix, mais des Loix bien respectables. »

178. Heureux ! si ceux qui étoient à la tête de la Nation dans cette crise importante, eussent agi avec la même inflexibilité sur tous les points d'où dépendoient la sûreté de l'Europe & l'intérêt particulier de l'Angleterre ; ils auroient obtenu les plus grands avantages pour elle & pour chacun des Alliés, avec tant de facilité que leur négligence à servir la cause commune est un crime impardonnable.

179. Nonobstant l'insuffisance des fruits que la paix nous procura ; la gloire que nous avons acquise par nos exploits militaires sur terre & sur mer, & la réputation de notre probité nationale, forcerent nos voisins de nous considérer comme les arbitres de l'Europe ; & la haute équité de  
notre

notre politique ôta aux Nations sans préjugés & sans ambition, toute crainte de notre puissance & toute volonté d'interrompre notre repos : mais ce qui doit être pour nous la plus utile de toutes les leçons, c'est la disparité de fortune que les deux Nations ont éprouvée.

180. Pendant un espace considérable nous marchâmes côte-à-côte, & pas-à-pas avec les François. Nous fûmes ensuite surpassés, & Voltaire n'assure pas sans sujet que notre émulation fut excitée par l'état florissant où nous vîmes la France sous l'administration de Colbert, qui étendit sa Navigation, son Commerce & ses Manufactures. Mais l'expulsion des Protestans nous mit bientôt à la tête de nos rivaux, & fut la principale cause des maux qui inonderent le Royaume, & qui ternirent le reste d'un regne auparavant si glorieux : car à mesure que la France s'affoiblit, les forces de l'Angleterre s'accrûrent, la plupart des Protestans étant venus se réfugier à l'ombre de sa protection, & ayant joint leur industrie particulière à celle dont notre Nation étoit déjà abondamment pourvue.

181. Parmi les améliorations dûes au discernement du même siècle, nous ne devons pas omettre le progrès qui a été fait dans la plus essentielle de toutes les connoissan-

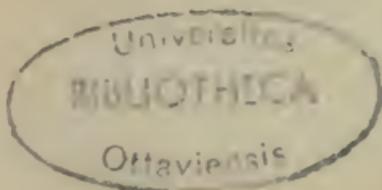
ces, celle de l'intérêt public qui commença à former une partie de l'éducation. Le nom de Savant ne signifia plus, comme auparavant, un Compilateur de Livres & de Langues, avec beaucoup d'ennui pour lui-même, & peu de fruit pour les autres. On ne fouilla plus dans l'antiquité uniquement pour repaître une curiosité stérile, mais pour la consulter & la mettre en action; comme on tire de sa retraite un ancien & vénérable Conseiller, afin qu'il aide des lumieres & de la sagesse qu'il a acquises, pendant une vie longue & laborieuse, des jeunes gens que leur inexpérience pourroit égarer.

182. Dans le même tems, la Philosophie expérimentale dont Bacon avoit jetté les fondemens en Angleterre, & que Galilée avoit introduite en Italie, fut portée à une perfection qu'on n'avoit pas crue possible, par l'établissement de la *Société Royale* de Londres, & de l'*Académie des Sciences* de Paris, qui toutes deux ont produit des hommes de la premiere célébrité. L'Université de Paris fut pour ainsi dire jetée dans un nouveau moule. Au lieu d'être le siege du pédantisme & de l'absurdité, elle devint une Ecole d'érudition. Enfin la Noblesse acheva de quitter ce qui lui restoit de manieres rudes & gothiques, & se fa-

miliarisa de plus en plus avec les Muses.

183. Quoiqu'aucun bon Anglois ne puisse prononcer sans horreur le nom de Charles II, à cause des oppressions dont il s'est rendu coupable, on doit avouer qu'il avoit reçu de la nature un goût particulier pour les Sciences, qui contribua à dégager ses sujets de la rouille qu'ils avoient contractée pendant le regne du Fanatisme, qui avoit tout mis en confusion dans l'Angleterre. La Nation ne put voir la fin des scenes meurtrieres, sans s'abandonner à une joie effrénée. Semblable à un homme qui ayant été long-tems privé des besoins & des commodités de la vie, a peine, au retour de la prospérité, à ne pas franchir les bornes de la tempérance, elle se livra à des divertissemens excessifs, qui n'ont fait que se multiplier & se diversifier au point que les François n'en égalent ni la somptuosité ni la variété: mais nous aurions tort de nous prévaloir d'une supériorité qui est moins une preuve de félicité nationale, qu'un signe du mauvais usage que nous faisons de l'opulence.

184. L'état des Sciences est encore aujourd'hui très-florissant en France; le mérite de l'invention appartient au siècle précédent, mais on ne peut refuser au notre celui d'avoir presque tout perfectionné. Quoiqu'il soit vrai que l'éloquence & la Poésie



étoient sur un plus haut pied pendant le règne de Louis XIV, qu'elles n'ont été depuis; cependant Crébillon & Voltaire, chacun dans leur genre, peuvent être placés à côté des Auteurs les plus célèbres. La Philosophie expérimentale & la Politique ont été cultivées avec plus de succès que jamais, la dernière fut-tout. Montesquieu est un nom dont les François peuvent se glorifier avec un orgueil bien fondé, si l'on ne peut pas dire d'un aussi grand homme, ce que Voltaire dit de notre Newton, qu'il appartient à toutes les Nations.

185. Les François s'imaginent qu'ils nous surpassent dans la composition des pieces de Poésie badine ou tendre, telles que les Chançons, les Pastorales & autres morceaux de cette espece: nous convenons seulement que nous leur cédon le pas pour les Epigrammes; celles de Roulleau sur-tout sont admirables, autant que de pareilles productions peuvent mériter cette épithete: mais lorsque nous jettons les yeux sur la collection de nos Poëmes, nous sommes bien éloignés de nous juger inférieurs dans aucun autre genre.

186. Cette idée des François leur vient de leur préoccupation en faveur de la vivacité de leur conception. Ils courent continuellement après ce qu'ils appellent esprit,

quoiqu'à en juger par le caractère de la plupart de ceux qui passent en France pour gens d'esprit, ce qu'ils appellent esprit ne soit qu'une vivacité d'expressions & de manières. Ce n'est pas là ce que nous entendons en Angleterre, par des gens d'esprit, qui doivent, selon nous, être capables d'éclaircir & de communiquer leurs pensées, par des explications nettes, & des comparaisons ingénieuses. Le brillant emprunté du feu du discours, est souvent contraire à la vérité, qui doit toujours être le corps de ce dont l'esprit est l'ame, suivant la maxime de leur meilleur Critique.

*Rien n'est beau que le vrai.* BOILEAU.

187. Les François aiment particulièrement à s'égayer avec les Etrangers, surtout avec nous. Ils trouvent un plaisir merveilleux à réjouir un Anglois. C'est pour eux une curiosité singulière de nous voir rire; & quand il arrive que quelqu'un de nous s'épanouit avec eux, ils s'imaginent avoir fait la découverte d'un oiseau rare, *rara avis*, qui par un bonheur unique, est exempt de la rêverie profonde & continuelle, qu'ils prétendent inséparable de notre caractère.

188. L'expérience convainc cependant qu'il y a en Angleterre des êtres aussi gais qu'en France. On en remarquera beaucoup

dans les professions qui n'exigent pas une longue application d'esprit. Si les François ont par tempérament une veine de gaieté plus constante & plus uniforme, une compagnie d'Anglois qui se propose de se divertir, ne manque pas d'atteindre également à son but. La maniere différente avec laquelle chaque Nation & chaque particulier exprime sa joie, peut faire illusion & persuader mal-à-propos que les François vivent plus contents que nous. Comme nous sommes plus graves & plus sérieux, nous cherchons notre plaisir dans la communication réciproque de nos pensées. Eux, moins solides & plus légers se laissent aisément transporter de joie. Leur enjouement démontre qu'ils ne donnent pas autant d'exercice que les Anglois à leur faculté de penser, puisque l'enjouement est la marque d'un esprit libre de l'embarras des réflexions; mais il ne prouve point qu'au fonds ils soient plus heureux.

189. Le plaisir & la félicité de l'esprit, ne sont certainement pas produits par l'absence des idées graves, puisqu'il est constant & sans réplique, que les récréations les plus sérieuses sont celles qui satisfont davantage les hommes de jugement & de bon sens. Combien les représentations théâtrales, qui affectent fortement l'ame & y laissent des traces profondes, ne divertissent elles

pas plus agréablement que la plupart des autres passe-tems! Quel contentement comparable à la lecture du *Speçtateur*, & d'autres Livres aussi amusans & instructifs? En admettant donc que les François donnent des signes de joie plus éclatans & plus fréquens que nous, quiconque connoît la nature humaine, n'en conclura pas qu'ils jouissent d'une plus grande portion de bonheur, comme un homme n'en est pas estimé plus riche, pour faire parade de son argent, car il peut n'avoir pas un grand fonds de ce qu'il se plaît à étaler avec ostentation: ainsi, les François peuvent, par différens motifs, désirer souvent de paroître ce qu'ils ne sont quelquefois pas réellement.

190. La figure & le maintien extérieur font tant d'impression sur les François, que c'est ordinairement de-là qu'ils forment leurs idées avantageuses ou défavorables d'un chacun. C'est pourquoi on prend en France un soin si particulier des dehors d'un homme. Les graces des manieres & la beauté du corps y sont d'une plus grande valeur & d'une plus grande conséquence qu'en Angleterre; soit que la nature ne les ayant pas autant favorisés que nous, ils fassent d'autant plus de cas de ses dons, qu'ils en jouissent plus rarement, soit qu'ils les croient plus utiles pour s'avancer dans le monde, que des

qualités plus essentielles , mais moins frappantes. Quoi qu'il en soit , *un bel homme* est une expression prononcée avec une satisfaction visible par tous les François , qui s'imaginent en mériter l'application , & avec un air qui fait voir combien ils sont persuadés de son influence. Pour nous , sans rabaisser une qualité qui nous fait considérer en France , & qui nous y procure des liaisons agréables , nous ne l'estimons pas au-delà de son prix , & nous la regardons comme une chance heureuse qui n'ajoute ni n'ôte rien d'essentiel au mérite du sujet.

191. La plupart des Anglois négligent & méprisent la parure , sur-tout celle qui consiste à faire valoir les perfections du corps , ou à en cacher les défauts , par les règles & l'assistance de l'art. Au contraire , il y a peu de François de rang & de fortune qui ne sachent parfaitement , comment ils doivent se mettre pour paroître avec le plus d'avantage possible , & qui ne se soient donné les talens nécessaires pour faire figure dans les occasions où un homme n'est point regardé parmi eux comme un membre de la bonne compagnie , à moins qu'il ne soit propre à remplir son rôle dans les parties de plaisir à la mode. Ainsi , ils s'acquittent avec adresse d'une infinité de sortes de danses , tandis qu'un Anglois croit en savoir assez lorsqu'il

peut exécuter le menuet & la contredanse. La Noblesse Françoisé est sur-tout fort habile à cet exercice , & il y a des personnes du premier rang qui ambitionnent le titre de grand Danseur.

192. L'opinion de l'utilité de cet exercice est portée si loin en France , que Marcel , fameux Maître à danser , a composé un Traité dans lequel il a entrepris de prouver le pouvoir & l'efficacité de la danse pour polir l'esprit & inspirer le bon goût & les sentimens délicats. Il prétend qu'il n'y a point de méthode plus sûre de découvrir l'élévation ou la bassesse du caractère d'un homme ; que de l'examiner avec attention dans les différentes attitudes de la danse. Cette idée n'est pas tout-à-fait sans fondement. Le Spectateur qui l'a suivie , a écrit une feuille exprès pour recommander la pratique de la danse. Sans doute que les différens mouvemens du corps peuvent plus ou moins contribuer à exciter les émotions de l'ame qui y correspondent ; c'est aussi pour les développer & les exprimer , que la danse a été inventée ; mais il y a tant de personnes qui sont douées des plus belles qualités de l'esprit & du cœur , sans avoir que de l'indifférence pour l'art de les manifester par les diverses attitudes du corps , qu'il est ridicule de supposer que cet art puisse exalter ou pro-

duire des facultés avec lesquelles il paroît souvent presque incompatible. Nous sommes généralement portés à penser défavorablement de nos compatriotes qui font trop de cas de ce talent frivole. Cependant il y en a parmi nous, qui sont tellement francisés sur ce point, qu'il semble qu'élevés sous la discipline de Marcel, ils en auroient appris à croire qu'il donne autant de dignité à l'ame que de grâces au corps.

193. De la danse, nous passons naturellement à l'escrime. L'art noble de se défendre, comme ses admirateurs l'appellent, est une des inventions qui ont le plus concouru à la destruction du genre humain, puisqu'il a engendré le duel qui a étouffé le cri de la Religion & de la raison en Europe, pendant plus d'un siècle, & dont la fureur, quoique ralentie, n'exerce encore que trop de ravages, semblable à une maladie que tout le pouvoir de la Médecine ne peut entièrement exterminer.

194. En France, où ce démon est venu d'Italie vers le commencement du seizieme siècle, il s'empara des esprits avec tant de violence, que les liaisons de l'amitié & de la parenté devinrent dangereuses & propres à produire les derniers malheurs. Car plus un homme étendoit ses alliances, plus il étoit souvent requis d'épouser les querelles

de ses alliés ; & quelque paisible que fût son caractère particulier , il avoit toujours tout à redouter de l'impétuosité des autres. Le moindre sujet fut bientôt suffisant pour engager un combat sérieux. Un regard , un geste , un mot mal-entendu , une légère contradiction , ou simplement une différence d'opinion , prendre le haut du pavé , oublier de saluer , en un mot , une infinité de choses au-dessous de l'attention d'un homme de bon sens , parurent des affronts dont il fallut exiger satisfaction pour conserver son honneur , & des cas où un homme de condition ne pouvoit éviter de se battre , à moins qu'il ne fût décidé à se retrancher de la société le reste de ses jours , pour se soustraire aux brocards & à toutes les indignités que sa conduite n'auroit pas manqué de lui attirer de toutes parts.

195. Les combats ne tarderent pas à n'être plus singuliers , quoiqu'ils en retinssent le nom. Chaque partie se faisant soutenir de ses amis & de ses proches , rien ne fut plus ordinaire que le massacre de douze ou quinze personnes , occasionné par une petite altercation entre deux seulement. Le mal gagna toute la Chrétienté : Protestans , Catholiques , tous semblerent convenir que les prétendues taches faites à l'honneur , ne pouvoient se laver qu'avec du sang.

196. Si les gens de qualité prenoient aujourd'hui la peine d'examiner les Mémoires de leurs familles, ils y verroient qu'elles ont toutes payé un tribut de leurs plus illustres membres, à ce préjugé barbare, qui doit sa naissance au pays de l'Europe dont les habitans ont le moins de valeur.

197. Ce fut à Naples que douze Italiens & douze François de l'armée de Charles VIII, donnerent le premier exemple de ces combats. Les Napolitains remporterent une victoire complete, chacun d'eux ayant fait mordre la poussiere à son antagoniste. Les petites épées étoient encore peu connues. La Gendarmerie Françoisse, entièrement composée d'hommes d'une bravoure éprouvée, se servoit de sabres larges & pesans, tels qu'on en montre dans les trésors des anciennes Abbayes, ou tels qu'on en voit sur les murs & les piliers près des tombeaux des Guerriers de ce tems. Ce n'étoit pas trop des deux mains pour les manier. Ils étoient de l'invention des Suisses, Peuple de tout tems belliqueux & si robuste alors, que ceux qui en avoient le plus grand nombre à leur service, se croyoient assurés du succès.

198. Le triomphe que les Italiens avoient obtenu par l'adresse sur le courage, déterminna les François, à essayer d'acquérir la même adresse, à quoi ils réussirent assez, pour

qu'en peu d'années un de leurs Généraux pût offrir d'abandonner le sort des conquêtes & des armées de son Maître , à la décision d'un combat singulier entre lui & le Commandant des troupes de Ferdinand , Roi d'Espagne. Mais ce Commandant se montra aussi grand homme que Gonzales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine; & que Turenne, qui, plus récemment, ne répondit à un pareil défi d'un Prince Allemand, qu'en battant son armée. Ainsi les François ont apporté de Naples l'usage du duel, un des plus terribles fléaux de l'humanité; & ils ont payé cherement des lauriers éphémères & la possession momentanée de ce beau Royaume.

199. Henri IV, le plus grand Monarque qui fut jamais assis sur le Trône de France, défendit les duels; mais ce Prince, d'une intrépidité extraordinaire, & accoutumé à braver la mort sous toutes ses différentes formes, ne voyoit pas la grandeur & les conséquences du mal, si clairement & si vivement que s'il eût été élevé à l'ombre de la paix. D'ailleurs ses desseins furent traversés par l'esprit martial du tems encore trop voisin des troubles civils, & par conséquent trop imprégné de la barbarie & de la férocité que les guerres continuelles produisent toujours, pour se soumettre avec docilité à unq

loi nouvelle, qui choquoit si fort les idées dominantes.

200. Il étoit réservé à Louis XIV, non de détruire, mais de beaucoup réprimer cette soif de sang qui désoloit son Royaume, & avoit même gagné le nôtre, où cependant elle ne fut jamais si excessive que chez nos voisins, parce que nous avons su mettre des bornes à son extension.

201. En déclamant avec véhémence contre le duel, nous ne prétendons pas nous déclarer absolument contre l'art de se défendre soi-même, lorsqu'on est attaqué. Les mêmes argumens qui démontrent qu'il est juste d'étudier l'art de vaincre les Nations, prouvent également que nous sommes autorisés à apprendre à repousser les coups qu'on nous porte personnellement: mais la jeunesse Françoisise cherche trop les occasions de montrer son adresse, & est trop enivrée du mérite qu'elle y suppose. Il est étonnant combien d'enfans sans barbe ont de fois tiré l'épée dans des disputes particulières. Un combat ne suffit pas toujours pour les terminer. Les loix séveres de l'honneur obligent de recommencer l'attaque en certains cas, aussi souvent que l'on rencontre son ennemi; ainsi, les querelles manquent rarement de devenir fatale à une des deux parties, sinon à toutes deux; sans parler

*& les Mœurs des François.* III

des infirmités incurables qui font souvent traîner une vie douloureuse à ceux qui ont survécu à leurs blessures, & qui leur donnent sujet de déplorer leur malheur d'avoir été forcés de se conformer à un préjugé inhumain, que leur raison condamne nécessairement, lorsqu'ils ont le loisir de la réflexion.

202. Cette réflexion n'est pas commune en France, & le remords qui devrait naturellement accompagner l'homicide, n'a pas coutume d'y empoisonner le souvenir d'un succès meurtrier. Il n'est pas rare d'entendre des Gentilshommes compter leur duels, & en rapporter le détail, précisément comme un marin Anglois feroit le récit des combats où il se seroit trouvé sur mer. S'il étoit permis de pénétrer ce qui se passe alors dans l'esprit des auditeurs, on les verroit peut-être plus remplis d'admiration que de pitié & d'horreur,

203. Ce qui doit surprendre d'avantage, c'est qu'un duelliste de profession n'est point odieux à beaucoup de Dames Françaises. Quoique d'ailleurs remplies de douceur & d'aménité, elles ne sont pas à beaucoup près si tendres que les Angloises. Celles-ci frémissent au seul récit de ces meurtres, tandis que les Françaises les écoutent avec le même sang-froid qu'un Général intrépide reçoit

l'avis qu'un bataillon est aux prises avec l'ennemi. C'est bien à tort qu'on nommeroit force d'esprit ce défaut de sensibilité, puisque les hommes mêmes qui sont capables d'entendre de pareils discours sans une émotion de sympathie, sont justement taxés de dureté de cœur.

204. Cette insensibilité dérive manifestement d'un tour d'esprit vicieux, contracté par une longue habitude de ne voir presque que des Militaires, & de les entendre exalter continuellement la valeur de ceux qui se sont le plus distingués dans ce prétendu champ d'honneur : car les Militaires, dont la plupart sont partisans du duel, ont bien plus d'accès chez les femmes en France, qu'en Angleterre. Les femmes galantes, qui sont nombreuses en France, sont fieres de la compagnie & des assiduités d'une *forte épée*. Elles appellent ainsi un homme qui connoît assez sa propre adresse pour ne pas se laisser intimider par la crainte d'un rival plus formidable, & que par conséquent elles ne sont pas exposées à perdre, par l'effet d'une jalousie particuliere aux François, qui les fait souvent tout entreprendre pour supplanter un favori.

205. Concluons que les salles d'armes de Paris, sont un dangereux rendez-vous pour la jeunesse. Un Gentilhomme âgé & expérimenté

expérimenté, disoit qu'il eût mieux aimé voir son fils faire la plus chaude campagne, que fréquenter ces écoles pendant le même espace de tems, les risques de la guerre étant bien moindres. La cause du peu de sûreté qu'il y a dans ces lieux, vient de ce qu'ils sont ordinairement fréquentés par quelque Fanfaron qui s'y érige en Dictateur, & qu'on ne peut contredire sans le provoquer. Et comme les gens de cette trempe n'agissent avec tant d'arrogance, que par la conviction de leur adresse supérieure & éprouvée, les précautions qu'on prend pour éviter toute altercation avec eux, ne font qu'augmenter leur audace, & les porter à insulter & affronter sans crainte. Un jeune homme a besoin d'une modération & d'une prudence singulière pour se dégager heureusement des périls, qui l'environnent dans cet élément de discorde, où il a encore à faire face à des tapageurs, qui y viennent uniquement pour chercher des aventures & des querelles.

206. Il y a des François qui marquent de la surprise, de ce qu'une Nation aussi vaillante que les Anglois, néglige une partie d'éducation si essentielle, selon eux, & de ce que nous sommes si enclins à terminer amiablement des différends dont ils conserveroient le plus vif ressentiment. D'autres,

pour s'autoriser de notre suffrage & de notre exemple, voudroient insinuer que les Anglois n'ont pas manqué les occasions de signaler leur courage dans les combats singuliers; témoin le fameux duel entre les Lords Sackville & Bruce, dont on lit la description dans le Gardien, Ecrivain judicieux sur tout autre sujet. Il suffit de remarquer que ces combats sont aussi rares en Angleterre, que communs en France.

207. Nous finissons nos remarques sur le duel par ce vers de Lucain :

*Quis furor, o cives, quæ tanta dementia ferri?*

D'où peut procéder cette fureur & cette violente manie qui vous anime à votre mutuelle destruction? qui, malgré toutes les loix, en dépit des lumieres de la raison & des avertissemens de la conscience, au mépris des liens & des devoirs de l'amitié & de l'humanité, étouffe tout sentiment honnête, impose silence aux réflexions sages, brave tout remords, & foule aux pieds ce que les hommes ont de plus cher & de plus sacré, pour obéir à un préjugé fondé sur des maximes absurdes, fabriqué par des gens d'un cœur étroit & d'une imagination dépravée? Préjugé qui n'apporte au vainqueur aucun avantage qui ne doive être suivi d'un repentir capable de troubler toute

sa vie ; préjugé enfin dont l'injustice & la tyrannie est unanimement reconnue, non-seulement des plus vertueux personnages, mais même des sujets les plus corrompus, aussi bien que de ses propres adhérens & défenseurs, lorsqu'ils se croient néanmoins obligés de s'y conformer.

208. Après avoir si librement censuré les idées fausses que les François se forment de l'honneur, nous allons les considérer sous le point de vue qui leur est le plus favorable, comme les hommes du monde qui entendent le mieux à partager ensemble les agrémens de la société. En cela, il faut convenir qu'ils sont dignes de donner des loix à toutes les Nations. Ayant l'esprit moins possédé d'ambition, & étant moins avides de richesses que les Anglois, ils ont le loisir de se reposer dans la jouissance de la portion modérée dont ils se contentent ordinairement, & dont ils savent tirer tout le parti possible; tandis que nous nous embarquons continuellement dans de nouvelles affaires pour grossir notre fortune, ne nous imaginant jamais qu'on puisse blâmer un homme d'y travailler toute sa vie, & ne nous donnant ni relâche ni repos que nous n'ayons accumulé un bien énorme. Nous ressemblons aux Carthaginois, sur lesquels les Romains n'avoient d'autre ascen-

dant que celui que leur donnoit une soif de l'or plus modérée. Si donc les François ont la facilité de se procurer beaucoup de joie & de plaisirs, c'est qu'ils n'apportent pas une attention si sérieuse & si suivie aux intérêts pécuniaires. Ils ne sont pas moins attachés que nous à leur argent; mais, ou leur inclination ne les porte point à en amasser autant, ou ils n'ont pas la résolution & la persévérance nécessaires pour surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans la poursuite des richesses.

209. Une assiduité patiente, froide & phlegmatique est le principal fondement de la prospérité du commerce. Elle manque aux François. L'esprit & la vivacité dont ils sont pourvus, n'est pas la même chose que ce qu'on appelle l'industrie, par laquelle on doit entendre ici le travail & l'application; qualités qui semblent appartenir plus communément à ceux qui ne se piquent pas de briller par les premières. Les Hollandois sont une preuve de ce que nous avançons. Leur constance opiniâtre dans le travail est passée en proverbe, & est aussi connue que leur peu de disposition pour les Arts qui demandent une imagination vive & féconde.

210. La nature du Gouvernement des François est une autre chose qui émousse

leur goût pour les richesses, & qui tourne le tranchant de leur appétit vers d'autres objets. Avec une fortune immense, ils ne pourroient pas se procurer la même importance & la même influence personnelle que dans un pays libre, ni rien obtenir au-delà des besoins & des commodités de la vie. Les Anglois ont des vues supérieures. Indépendamment des plaisirs de la société & des différentes délices qui sont également leur objet, ils en ont un autre plus intéressant à leurs yeux, le *digito monstrari*, c'est-à-dire, la passion de devenir des personnages de conséquence dans le monde politique, passion qu'ils ne peuvent satisfaire sans joindre l'opulence au mérite.

211. La Philosophie nous enseigne que plus on étend la sphere de ses desirs, plus il est difficile de parvenir à vivre content : par cette raison, nous ne devons pas nous attendre au calme & à la sérénité des François, dont les desirs sont plus bornés. Mais est-il bien décidé qu'il n'entre pas autant de bonheur dans l'activité d'un esprit toujours en mouvement, & porté sur les ailes infatigables de l'empressement & des desirs, que dans la quiétude qui tient nos facultés dans l'inaction ? Par exemple, toutes les craintes, les espérances qui agitent les amans, ne leurs causent-elles pas autant de conten-

temens, qu'ils en trouveront dans le cours égal de la félicité domestique sous le titre d'époux ?

212. On prend souvent, mal-à-propos, l'apathie ou l'indolence pour le contentement. Il en est cependant fort éloigné, & peut-être plus que du caractère remuant qui excite continuellement à former & à exécuter de nouveaux projets. Nous nous hâtons trop d'appeler paix intérieure, ce qui n'est quelquefois que paresse & aversion pour le travail ; & nous nous méprenons, en jugeant heureux & satisfaits de leur condition, des gens qui au fond s'y déplaisent beaucoup, mais sans avoir le courage de se donner les peines nécessaires pour la changer.

213. Il arrive aussi de se tromper en plaçant au nombre des gens mal-à-l'aise & des mécontents, ceux dont l'horreur de l'inaction est la passion dominante, & qui sont sans cesse aiguillonnés à de nouvelles entreprises par l'activité de leur esprit. Souvent ce n'est pas tant l'ambition, l'avarice ou aucune autre convoitise qui les anime, que l'habitude naturelle & enracinée de trouver leur bonheur dans le mouvement & l'occupation.

214. Le caractère de ces derniers est préférable à celui des premiers, qui sont ordi-

nairement bornés dans leurs conceptions , & sordides dans leur conduite ; au lieu que les autres sentent un noble orgueil de servir le public par leurs travaux , & s'accoutument à être libéraux & magnifiques. Nous ne devons donc pas trop nous presser de louer le mérite de ceux qui se retirent du travail , & cherchent le repos , pour vivre sans souci d'un bien médiocre , puisqu'on a souvent sujet de présumer que la vraie cause de leur retraite vient de ce qu'ils n'ont pas l'habileté ou la constance nécessaires pour accroître leur fortune. Il est essentiel de découvrir le vice souvent caché sous les apparences de la modération , de peur que le goût mâle & essentiel du travail , ne s'affoiblisse parmi nous par des exemples & des suggestions auxquelles nous devons résister.

215. En approuvant notre vie active , nous ne prétendons pas que les François soient sans activité. Ils n'en manquent pas ; mais elle est d'un autre genre. Il faut peu de matière pour l'occuper ; au lieu que les motifs qui nous meuvent sont ordinairement d'un grand poids , sans lequel nous ne sommes pas aisément excités ; du moins si aisément que les François , dont la légèreté naturelle n'a pas besoin d'une forte impulsion. Ils ont l'air affairé dans les moindres

choses, & paroissent toujours pressés d'avoir fini. La précipitation est le défaut des François, & quoiqu'en plusieurs ce défaut soit accompagné d'une vivacité qui charme d'abord, il ne laisse pas d'être fort préjudiciable par les méprises qu'il occasionne, lorsqu'il est porté à un excès dont ils sont incapables de se garder, parce qu'ils sont trop d'estime de la volatilité d'esprit qui est sa principale source. Sans contredit la précipitation est plus nuisible que la lenteur & la pesanteur, qu'on peut comparer à des fers qui retardent la marche, & n'empêchent pas entièrement d'avancer; mais la précipitation est un écueil qui fait échouer les desseins les mieux concertés, ou ressemble à un guide trompeur qui nous égare & nous perd sous ombre de nous conduire par la voie la plus courte.

216. Soit l'effet d'une heureuse négligence que les François contractent dans la persuasion qu'ils n'ont pas assez de persévérance pour s'embarquer dans des affaires longues, pénibles & lucratives; soit qu'ils prévoient que de grands biens ne suffiroient pas parmi eux pour remplir les vues de l'ambition, ou peut-être par ces deux considérations réunies, ils ne s'adonnent donc pas à amasser des richesses avec autant d'opiniâtreté que les Anglois, & par conséquent  
ils

ils ne sont pas si interrompus dans le cours de leurs passe-tems, qui sont assez uniformes. Vivant entr'eux sur un pied plus amical & plus familier que nous ne vivons entre nous, ils n'ont pas tant besoin de sortir de leur maison pour se récréer, au lieu que nous y sommes contraints par le défaut de société domestique qui nous est justement reproché.

217. Il semble que les Anglois fassent leur cour au plaisir, comme à une Maîtresse dont il faut acheter les faveurs, tandis que les François en usent comme d'une vieille connoissance qu'on traite sans cérémonie. Les premiers recherchent les divertissemens les plus coûteux; les autres savent se divertir sans dépense, au milieu des sociétés de famille si en usage en France, où elles fournissent un aliment continuel à une joie simple & naturelle, & font respirer un air de bonne éducation qui relève le sentiment du plaisir, en le contenant dans des bornes, sans permettre qu'il dégénere en tumulte & en indécence.

218. Voilà ce qui forme aux François ce goût fin & délicat, en quoi aucune Nation ne les surpasse. Ils ont porté au plus haut degré la connoissance & la jouissance de l'élégance intellectuelle, par où nous entendons l'aménité des idées, l'aisance des

manieres, l'urbanité des expressions & l'heureux talent de rendre intéressant tout ce qui se dit, & d'apporter dans commerce de la vie un trésor inépuisable d'agrémens. Ce talent qui leur est réservé, suffiroit seul pour contrebalancer la frivolité de leur caractère, & il nous fait oublier volontiers tous les petits incidens qui partent de leur légèreté ou de leur inattention, pour payer le tribut de remerciemens que nous leur devons en reconnaissance des heures délicieuses que nous avons passées avec eux, enchantés de l'esprit de sociabilité & de la belle humeur dont toutes leurs manieres sont animées.

219. La Nation Françoise est celle qui connoît le mieux le plaisir de la table. Les étrangers trop satyriques raillent quelquefois de ce que la cuisine est un art en France, où l'on a découvert à force d'expériences, le secret de faire passer peu de chose pour beaucoup. Le *parvum in multo*, grande montre & peu de réalité, est en effet une devise qui convient à certaines tables de personnes qui veulent passer pour opulentes sans l'être, & qui s'efforcent dans cette vue de se mettre au rang des donneurs de bons repas: car beaucoup de François se piquent de cette qualité, toujours louable en ce qu'elle marque un cœur bienfaisant & ami de l'hospitalité: mais on ne peut méconnoître la

magnificence réelle des Grands & des Opulens auxquels leur fortune permet de se livrer au penchant national de régaler leurs amis, & de n'y rien épargner.

220. La simple idée d'être seul à table chagrinerait beaucoup de Seigneurs; & comme leur exemple influe dans un Pays où l'on se pique d'imiter les Grands, les tables ouvertes sont communes chez la plupart de ceux qui ont le moyen de les tenir. Là le génie de la joie préside dans toute sa gloire; & tous les bons propos qu'un esprit enjoué peut suggérer, & tous les contes facétieux que la mémoire se rappelle, ou que l'on invente, y sont l'affaisonnement le plus essentiel: pour peu que les sujets aient trait au sérieux, ils sont écartés scrupuleusement.

221. Il y auroit trop de sévérité à dire qu'il ne se rencontre rien de pareil en Angleterre; mais la compagnie, dans l'effusion de ses sentimens, manque rarement de se diviser sur quelque altercation de parti; ainsi un repas plein de gaieté dans son commencement, finit par une catastrophe. Les François ne sont jamais dans ce cas, parce qu'ils ne s'enfoncent point dans les discussions qui répandent un nuage sombre sur nos festins. Dans un Gouvernement comme le nôtre, les matières politiques ne sont pas toujours déplacées au milieu des repas; car c'est

là que chacun s'ouvrant sans réterve , & laissant voir sa façon de penser , on se tâte le poux les uns aux autres , & on se communique les sentimens patriotiques qui autrement seroient étouffés & ne transpireroient point.

222. Nous ne devons pas faire un trop grand mérite aux François de leur silence , sur des sujets de cette nature , puisqu'il n'est pas purement l'effet d'une politesse supérieure , & qu'il a aussi pour cause leur défaut de connoissances en matiere de politique & d'administration , la connoissance du péril auquel ils s'exposeroient en s'engageant dans des conversations aussi sérieuses.

223. La présence du Sexe , sans lequel ils ne croient pas qu'il puisse y avoir de vraie partie de plaisir sert encore à les prévenir. On estime en France , que la meilleure maniere de rendre les sociétés agréables & d'y entretenir la politesse , c'est de les composer d'un nombre égal de personnes de chaque Sexe. L'usage d'exclure les femmes des parties que les hommes font entre eux , ne subsiste que trop en Angleterre , où cette exclusion tient moins en garde contre les *indecorum*.

224. De zélés politiques sont d'avis que moins nous nous associons avec les femmes , plus nous conservons la vigueur & la force

d'ame nécessaire pour maintenir notre indépendance & notre liberté, & qu'une plus grande communication avec elles ne feroit qu'effémminer nos mœurs, & dissoudre le caractère mâle qui nous est naturel. Cependant l'expérience paroît contraire à cette opinion, car l'esclavage est plus généralement établi dans les contrées où les deux Sexes vivent séparément, que dans celles où ils n'éprouvent aucune gêne dans leur société; témoins les Etats d'Asie, où les femmes sont prisonnières toute leur vie, & les hommes les victimes de la tyrannie la plus odieuse.

225. Ce qui s'est passé en France, n'est pas l'effet du goût des François pour la société des femmes, puisqu'ils étoient renommés pour leur dévouement au Beau-Sexe, long-tems avant d'être asservis. Ce n'est donc que par une trop fréquente association, & en portant l'attachement à une extrémité déréglée, que l'esprit des hommes peut s'énerver & souffrir qu'il soit donné atteinte à la liberté publique; mais il semble qu'un pareil excès n'aura pas lieu en Angleterre, parce que les affaires nationales nous occupent si fort en tout tems & en tous lieux, qu'elles nous porteront toujours à rechercher par-dessus tout, la société des personnes disposées à s'unir avec nous sur ce chapitre favori.

226. Nous devons dire, à la louange des François, qu'ils se distinguent jusques dans leurs festins les plus joyeux, par une sobriété qui leur fait honneur. Bacchus n'a pas la permission de les tyranniser, mais il les gouverne comme le Souverain d'une Monarchie limitée : bien différens à cet égard de plusieurs de leurs voisins du Nord, & de ce que nous étions nous-mêmes il y a peu d'années, que les règles de la modération dans le boire, nous étant absolument inconnues, la porte étoit ouverte à toute espece d'indécence, raison solide d'écarter le Sexe de ces orgies honteuses. Heureusement le tems a amené une réforme qui étoit nécessaire, & il ne nous manque plus que d'avoir la présence des femmes un peu plus souvent, pour perfectionner le plaisir de nos tables, chargées en abondance de tout ce que la nature offre de plus salubre & de plus exquis.

227. On demande si le bas-peuple de France n'est pas plus enclin à se bien traiter ses jours de repos, qui sont fort nombreux, que le nôtre, pareils jours qui sont en petit nombre ? Il paroît que le bas-peuple d'Angleterre, étant accoutumé à se bien traiter en tout tems, n'est pas si tenté de faire meilleure chere certains jours que les autres; au lieu qu'en France, selon le pro-

verbe, tout est festin ou jeûne chez le bas-peuple. La disette des jours de travail, oblige de chercher des restaurans les jours de repos; & tandis qu'alors nos ouvriers se contentent d'une tasse de thé ou d'un verre de petite biere, l'après-dîné à leur promenade, on voit alors les environs de Paris fourmiller d'évaporés, qui se gonflent de cent sortes de friandises.

228. La Nation Angloise n'est pas entièrement corrompue par le luxe. Une nourriture uniforme, simple & substantielle y est encore en très-grande recommandation. Nous regardons la grande chere dans son vrai jour, comme un objet de curiosité passagere qu'on peut s'accorder innocemment, pourvu que ce soit rarement; mais qui devient très-nuisible, lorsqu'elle dégénere en habitude. Il s'en faut même beaucoup que les hommes d'un rang supérieur, soient tombés parmi nous dans le mauvais goût qui fait rechercher une infinité d'apprêts aux riches des autres Pays. Ce louable attachement à la simplicité en cette matiere, est d'une plus grande conséquence qu'un esprit borné ne le peut concevoir, parce que non-seulement il contribue à la santé & à la force du corps, mais accoutumant encore à consulter plutôt la salubrité, que la délicatesse, il porte à se pourvoir abon-

damment du nécessaire, & à mépriser le superflu.

229. Montesquieu, dans son Examen de nos principes & de nos mœurs, ne dédaigne pas de jeter un regard d'applaudissement sur cette partie de notre sagesse, & de lui donner la dénomination forte & expressive de luxe solide, c'est-à-dire, un luxe inspiré par le bon sens, fondé sur la connoissance de l'avantage qui revient au public de l'abstinence des raffinemens inutiles, & qui double en quelque façon les productions de la nature, en les distribuant sans les prodiguer ni les dissiper; tandis que le luxe sans solidité qui a usurpé & flétri le nom de luxe, les diminue par le dégât & la profusion, & engendre la pauvreté par l'abus qu'il fait de l'abondance.

230. Quoique la propriété soit une vertu particuliere aux Anglois, (car les Hollandois ne sont propres que dans leurs maisons, & négligent trop leurs personnes) on ne rencontre point dans les rues de Paris autant d'objets capables de soulever le cœur, que dans celles de Londres. Cela vient de ce que la populace de Paris n'est pas si adonnée à boire, & de ce qu'elle a la louable habitude de garder pour s'habiller une partie de l'argent que la nôtre mange tout entier. Les derniers rangs étant en France atten-

tifs à leur extérieur, on n'est pas surpris que ceux qui sont un peu supérieurs, en soient extrêmement soigneux dans un Pays où cet article paroît plus important qu'ailleurs, par un effet de la vanité dont chacun y est tourmenté de paroître d'une condition plus relevée que la sienne. Nous ne sommes pas exempts d'une teinture de ce foible ; mais ce n'est rien en comparaison des François, dont beaucoup affectent d'être, & vont même jusqu'à se persuader qu'ils sont d'une conséquence égale à leur apparence, souvent magnifique à un degré de ridicule, qu'ont peine à croire ceux qui n'en ont pas été témoins, lorsqu'ils apprennent la médiocrité de l'état & de la fortune des gens qui se donnent ces airs.

231. Un François portera l'extravagance jusqu'à se ruiner en ajustemens précieux uniquement pour en faire parade au milieu de ceux dont il est connu, & pour leur imprimer une idée favorable de la prospérité de ses affaires. Il est surprenant combien il fait d'efforts pour fasciner les yeux par un artifice si commun & si usé, qu'il devrait être sans effet, sur-tout vis-à-vis de personnes qui s'en servent comme lui, & qui pouvant juger des autres par eux-mêmes, connoissent le peu que signifie cet étalage.

232. En quelque état que la fortune ait

placé un François, pourvu qu'il ne soit pas entièrement abject, il trouve le moyen de rendre les livrées de sa pauvreté méconnoissables. A la faveur d'une légère toilette, & à force d'affecter de la dignité dans ses discours, il parvient, sinon à en imposer aux autres, du moins à se tromper lui-même, & à croire qu'il est un objet d'attention, d'estime & de respect par-tout où il se présente. De là cette hardiesse avec laquelle il s'introduit dans les compagnies; le front avec lequel il s'empare de la conversation; la témérité qui le fait s'engager dans des scènes où il n'y a pour lui que le ridicule & souvent que la honte à recueillir; l'impertinence avec laquelle, en dépit de son indigence notoire, il étourdit le monde du récit de la multiplicité de ses dépenses; l'insolence avec laquelle il se prétend lié avec des personnages, de la société desquels sa situation l'exclut manifestement, & qu'il a néanmoins l'audace de supposer ses pairs & ses compagnons, avec lesquels, si on l'en croit, il se permet tout genre de familiarité.

233. Ces sortes de gens bien connus, sont ordinairement traités sur le pied d'animaux, dont le venin n'est pas dangereux. On se contente de les écouter avec indifférence; d'en parler sans estime, & de les tourner en dérision. Cependant ils vont leur

train sans discontinuer, satisfaits intérieurement, ils défient tout le mépris du dehors, & s'opiniâtrent résolument à faire face à tous les brocards qu'on peut lancer sur eux. Il y a en eux une insensibilité qui rend vains tous les traits qu'on leur décoche, & qui fait qu'il est presque impossible de les confondre, quelque puissans que soient les antagonistes & les argumens : surprenez-les en mensonge, convainquez les de bassesse, peignez les au naturel, c'est peine perdue; ils se moquent des assertions & des preuves les mieux appuyées, & réfutent l'évidence même la plus claire qu'on a à leur opposer.

234. D'un autre côté, on voit en France un grand nombre de personnes former un contraste frappant, en ce qu'au lieu de prendre un ton de conséquence, ils ne font continuellement que déplorer l'injustice de leur destinée. Plusieurs ont un mérite réel, il ne leur manque que de la fortune. Le peuple grossier leur pardonne d'autant moins cette privation, qu'il s'imagine qu'un homme d'une capacité supérieure, étant plus propre qu'un autre à surmonter toutes les difficultés, mérite moins de commisération que ceux qui invoquent le secours d'autrui en vertu de leur incapacité. Comme s'il ne falloit que du bon sens pour prévenir toutes les disgraces!

235. Différentes causes multiplient en France ces êtres plaintifs. La principale, c'est que beaucoup trop de jeunes gens y sont appliqués à l'étude, cela leur élève trop l'esprit au-dessus de leur fortune; devenus hommes de génie, ils cherchent naturellement à tirer du fruit de leur application passée; leur noble fierté les fait dédaigner de viles offres; mais lorsqu'une longue expérience les a enfin convaincus que les talens sont inutiles sans la protection, & qu'à moins de commencer un genre de vie absolument nouveau, ils se flattent vainement de s'avancer dans le monde, il n'est pas étonnant que plusieurs perdent courage, & qu'au lieu d'entreprendre une carrière nouvelle, pénible & humiliante, ils s'arrêtent à gémir sous le poids de l'indigence, & attendent, pour en sortir, quelque une de ces chances heureuses qui arrivent quelquefois dans la loterie de la vie, lorsqu'on y pense le moins.

236. Cette situation est fâcheuse, & ne peut être endurée que par un caractère philosophique muni, par la réflexion, contre les rigueurs d'un sort qui lui est commun avec bien d'autres, qui, moins par raison que par habitude, en souffrent peu ou point d'incommodité. Sans ces réflexions, les gens à talens, lorsqu'ils sont opprimés par la fatalité du destin, seroient les plus malheureux des hom-

mes: mais comme l'école de l'adversité donne nombre de leçons utiles, ceux qui y ont été formés en tirent un très-grand avantage, celui de savoir se faire à tous les caprices de la fortune, & de ne jamais se laisser aller au découragement.

237. La maniere opposée avec laquelle l'orgueil national agit sur l'esprit des Anglois & des François, est une des différences les plus caractéristiques qu'il y ait entr'eux. Cet orgueil profondément enraciné dans le cœur de tous les hommes, prend diverses formes, selon la diversité du caractère des Peuples qu'il affecte. Ainsi, quoique tous soient également altérés du desir de la réputation, les moyens de l'obtenir ne sont pas par-tout les mêmes. Ceux qui ont conversé particulièrement avec les François, ou qui ont lu avec attention les Mémoires qui les concernent, doivent avoir souvent observé qu'ils diffèrent des Anglois sur l'article essentiel des maximes politiques qui guident une Nation dans ce qu'elle entreprend pour acquérir de la renommée, & qui sont le moyen le plus infallible de discerner son caractère public.

238. Un François, pour établir la dignité supérieure de son pays, s'étend sur la grandeur de son Monarque, sur sa puissance illimitée, & sur sa volonté irrésistible à laquelle

il se fait un plaisir & une gloire d'obéir sans restriction.

239. L'Anglois cite au contraire la liberté dont il jouit, la sûreté de ses possessions, sa vigilance à découvrir les desseins de la tyrannie, & à punir les instrumens d'oppression. Il parle de son Souverain, non comme d'un Maître dont il faut exécuter les ordres sans examen & sans délai, mais comme d'un Magistrat qui est tenu vis-à-vis des derniers de ses Sujets d'observer les Loix pour l'établissement desquelles leur concours est aussi nécessaire que le sien, & qui est autant obligé de respecter leurs privilèges, qu'ils le sont de témoigner leur fidélité, en se soumettant volontiers aux ordres qui émanent de la Couronne dans les départemens confiés à ses soins. Il n'oublie pas d'ajouter des railleries & des reproches sur l'esclavage & la bassesse de cœur des Asiatiques, courbés sous la verge du despotisme, qui dégrade la nature humaine & la confond avec les animaux, en privant les hommes du droit naturel de raisonner, & en extorquant leur obéissance, malgré eux, uniquement par la force & la violence.

240. Les François insistent sur leur attachement singulier & leur inviolable fidélité à leurs Rois, & sur le respect inaltérable dont ils ont toujours fait profession, même

à l'égard de ceux qui ont franchi les bornes de la douceur & de la modération dans leur Gouvernement. Ils regardent cet argument comme une preuve sans réplique de leur discrétion & de leur humanité nationale, & ils prétendent qu'en s'abstenant de se livrer au ressentiment, ils ont prévenu des suites qui auroient rendu le remède pire que le mal.

241. Sans fixer la valeur de cette assertion, il suffit de dire, que les François sont persuadés qu'elle est d'un grand poids, &, qu'en vertu de cette persuasion, ils sont toujours prêts à discuter la différence de notre conduite dans des cas semblables, différence qui démontre invinciblement, selon eux, l'infériorité de notre honneur & de notre caractère national. Delà, leur chaleur & leur impétuosité dans l'allégation des passages de notre histoire, sur lesquels appuient si fort ceux qui, n'ayant qu'une légère connoissance de notre constitution, ne s'imaginent pas qu'il puisse jamais y avoir de résistance légitime de la part des Sujets contre ceux qui les gouvernent, & condamnent sans hésiter les combats & les victoires de nos ancêtres pour la liberté.

242. Il n'y a qu'un événement qui excite avec justice l'indignation des François aussi-bien que la nôtre : c'est le traitement

barbare & inexcusable fait au malheureux Charles I, Prince dont la mémoire est particulièrement en vénération chez les François, qui aiment à exalter ses vertus, moins peut-être par une véritable estime, que pour fortifier la haine dont ils tâchent de nous charger à cause de sa mort tragique. Sur ce sujet ils semblent triompher & s'élever dans leur imagination infiniment au-dessus d'Infulaires féroces, qui n'ont pas eu horreur de tremper leurs mains dans le sang de leur Souverain: car tel est leur style. Mais s'ils prenoient soin de se mieux instruire de la vérité de l'histoire, ils cesseroient d'essayer, à cette occasion, de couvrir d'opprobre le corps de la Nation Angloise, comme ils ne taxent point de cruauté tous les autres Peuples, parce qu'ils ont quelquefois été dominés par des factions sanguinaires, dont tout un pays peut devenir la proie dans des tems funestes, sans que ses habitans cessent d'être ordinairement estimables par le fonds d'humanité qu'ils possèdent. Aucune Nation moderne n'en fournit plus d'exemples que la France même; mais la plupart des hommes voient les choses trop en gros, pour faire aucune distinction: ainsi, parce que cette catastrophe s'est passée en Angleterre, il faut que tous les Anglois en portent le blâme, & que les François les accusent d'être tous des  
esprits

esprits inquiets, des mécontents, des rebelles, & des êtres pleins de mauvaise humeur dans les meilleurs tems.

243. Ces imputations, qui ne sont pas toujours sans quelque fondement, sont portées bien au-delà de la vérité. C'est cependant sur la supposition qu'elles sont vraies, que les François établissent leur droit à la préférence de caractère; parce que, si on les croit, ils ont invariablement suivi une conduite contraire, qu'ils soutiennent la seule qui soit équitable envers les modérateurs d'une Nation. Le résultat de cette dispute, est que nous les méprisons comme des esclaves, & qu'en revanche ils nous regardent à-peu-près comme des sauvages farouches & indomptables, toujours prêts à renverser les fondemens du Gouvernement, à courir sous les étendards de la sédition, à fouler aux pieds toutes les maximes de concorde & de paix, & à donner tête baissée dans des extrémités plus terribles & plus insupportables que l'esclavage.

244. Les Anglois n'acquiescent pas à ce jugement, & quoiqu'ils passent condamnation sur plusieurs actions illégitimes, ils se glorifient toujours de leur opposition aux entreprises du pouvoir illimité; & par la méthode qu'ils ont suivie pour assurer leur liberté, ils croient avoir acquis autant d'hon-

neur que des Etrangers préoccupés & mal-informés voudroient leur infliger d'infâmie : ainsi , nous voyons que ce qui est un sujet d'orgueil pour une Nation , paroît flétrissant à une autre , & que des procédés qui , d'un côté , sont jugés nobles & méritoires , ne sont regardés de l'autre qu'avec mépris & une sorte d'horreur. En voilà assez pour démontrer la contrariété des sentimens formés par l'éducation & par l'habitude sur les matieres qui intéressent le plus immédiatement & le plus continuellement le bonheur du genre humain , les uns regardant comme une tache noire & ineffaçable , une maniere de penser qui est hautement estimée des autres & jugée la seule que les hommes de bons sens doivent adopter.

245. L'antipathie engendrée par l'orgueil, se manifeste sur les points les plus minutieux , comme dans les circonstances les plus importantes. Les deux partis ne s'accordent point de relâche , & , comme des armées toujours prêtes à combattre , ils s'occupent continuellement à trouver le côté foible de l'ennemi , & à profiter du moindre avantage. Le champ des accusations est vaste , on ne s'y fait point de quartier ; il se tient registre , non-seulement des défauts réels , mais de ceux mêmes qui sont purement imaginaires ; & les actions les plus

vertueuses reçoivent souvent la plus maligne interprétation. Delà les sarcasmes odieux qu'on se lance réciproquement; delà la précipitation avec laquelle on se porte à condamner les choses & les personnes les plus dignes de respect & d'approbation, sans entendre, sans examiner, sans connoître. Il ne faudroit pas nécessairement chercher dans la lie du Peuple pour y trouver des exemples de tant d'injustice; il s'en présente également parmi les gens les mieux instruits, qui grossissent volontiers le préjugé par des vues particulières. Tous les jours à Paris & à Londres, on en impose au Peuple crédule, par les fables les plus atroces qui se puissent imaginer, à dessein de diviser de plus en plus les deux Nations.

246. L'impartialité est rare, & ne s'acquiert que par une attention sérieuse au mérite des autres aussi-bien qu'au notre. Cette attention est un travail pénible & désagréable pour la plupart qui, se plaisant à contempler leurs propres perfections, comme si elles étoient uniques, ne sont pas fort curieux de découvrir ailleurs une excellence supérieure. Voilà pourquoi les habitans de tous les pays écoutent avidement les rapports qui dépriment le caractère de leurs voisins, dont l'abaissement flatte la vanité de chaque particulier, auquel son imagination exagere la part

qui lui appartient dans l'exaltation de ses compatriotes.

247. Nous nous abstenons de rapporter les invectives & les suppositions qui souillent toutes les pages de beaucoup d'Écrivains. On ne doit épargner ni les erreurs ni les vices d'un Peuple, parce que les céler ou les atténuer, ce seroit priver le monde du droit qu'il a de connoître ce qui est ridicule & mauvais, par une exposition véritable des objets publics qui méritent une attention générale. Les défauts des Nations doivent donc être peints avec de fortes couleurs & mis dans le jour le plus lumineux. Mais un censeur sage doit se souvenir qu'il ne lui est pas permis de condamner sans preuve, bien entendu qu'en ce cas même, l'offense soit manifeste & hors de contradiction. Il faut qu'il s'attache à la maxime de tout Juge équitable, de ne point se fier à sa seule pénétration, mais de prendre l'avis des autres. Quiconque ne décide que d'après l'évidence personnelle qu'il prétend avoir acquise, étaye son jugement sur un frêle appui. Car cette règle, qui peut être bonne tant qu'il ne s'agit que des individus en particulier, ne suffit pas pour prononcer sur le corps entier d'une Nation. En pareil cas, il faut un nombre d'examineurs proportionné à la multitude, & ce n'est que de

la réunion de leurs observations, qu'on peut juger avec quelque certitude de ses vertus & de ses vices. Cependant nous ne devons pas mépriser toutes les relations des Voyageurs qui ont visité diverses contrées, dont ils ont représenté les habitans avec les traits qu'ils ont cru vrais, quand même leurs assertions ne seroient fondées sur aucune autorité collatérale, & n'auroient d'autre recommandation que leur véracité particulière. Plusieurs sont dignes d'estime; mais pour nous garantir de trop de crédulité, nous ne devons pas négliger de comparer leurs différens récits & de peser les facilités qu'ils ont eu d'acquérir leurs connoissances & de s'instruire chacun selon leurs talens & leur condition.

248. Quelque pénétration & quelque sagacité qu'un homme puisse avoir, il n'est pas autorisé à décider par son seul suffrage de ce qui se passe dans le sanctuaire impénétrable du cœur des autres, & il lui est difficile de connoître les motifs des actions, autrement qu'au moyen de la confiance la plus intime. Bien moins est-il en état de statuer sur les sentimens de millions d'hommes avec lesquels il est sans liaison. Il ne faut donc pas se laisser trop aisément persuader de la réalité de plusieurs portraits tracés par quelques Voyageurs, qui ont mieux aimé plaire qu'inf-

truire. La promptitude à croire en ces matieres, ne s'accorde pas avec la prudence & la circonspection, qui ne permettent point d'ajouter foi à une déposition, qu'elle ne soit confirmée par la confrontation des témoins nécessaires pour en établir la vérité.

349. Ces réflexions doivent prévenir le penchant peu généreux de nos Concitoyens à admettre comme vraies les descriptions les plus fausses & les plus injurieuses qui se puissent faire des François & des autres Peuples. Quoiqu'en général les Anglois & les François soient naturellement ennemis par la forme de leur Gouvernement, la situation de leurs Etats, & d'autres causes occasionnelles, leur haine politique ne doit pas les aveugler sur leurs belles qualités réciproques. On peut & par conséquent on doit concilier la rivalité publique avec la concorde particulière.

250. Des Anglois indignés à l'aspect de la soumission profonde avec laquelle les Romains ont porté tous les jougs qu'on a voulu leur imposer, les ont déclarés, comme les anciens Cappadociens, incapables de jouir d'un aussi précieux trésor que la liberté, & parfaitement adaptés à la condition d'esclaves. Mais l'humanité défend de porter un jugement si sévère d'aucun Peuple. Les causes qui ont produit la différence qui se rencontre

entr'eux & nous à leur préjudice , auroient également agi sur d'autres. Savoir, l'inattention aux desseins de ceux qui ont commencé à empiéter sur les droits du Peuple; la négligence à s'y opposer, dans l'idée que le mal ne seroit que momentané & cesseroit de lui-même; le mépris des grands pour leurs inférieurs dont ils ont livré la liberté, faute de prévoir qu'ils en seroient privés eux-mêmes; parce que la liberté est un avantage dont on ne peut jouir en sûreté qu'en le partageant en commun, sans le restreindre à quelque classe particulière, nul ne pouvant en maintenir la possession sans l'assistance des autres, ni la réclamer que comme un bien qui appartient au Public.

251. Puissé l'exemple des Romains, nous garantir des écueils où leur liberté a fait naufrage! Et puissent les Nations améliorer leur condition! L'accomplissement de ce desir ne porteroit aucune atteinte au bonheur de la Grande-Bretagne. Car la liberté élève l'esprit à un degré de magnanimité qui détourne de contribuer au malheur des autres. Le despotisme, au contraire, aigrit & irrite ceux qu'il accable, & réduit l'âme à un état de bassesse qui la fait se réjouir de l'extension des calamités.

252. Il seroit injuste d'insulter les autres Nations à l'occasion d'un sort qu'ont subi les

Grecs & les Romains avant les Anglois , & que nous avons été nous mêmes sur le point d'éprouver au milieu du dernier siècle , pour ne rien dire de la tyrannie exercée sur nos ancêtres. La discorde & la corruption ont toujours été la source de nos maux : observation faite mille fois , mais si souvent oubliée , qu'on ne peut trop la répéter. Lorsque l'une ou l'autre s'introduit dans un Etat , c'est assez pour opérer en peu de tems sa subversion totale. Comme une peste ou une maladie épidémique est toujours plus violente dans un corps robuste , ainsi les Nations chez lesquelles les divisions intestines ont fait le plus de ravages , sont celles dont les Chefs étoient de la capacité la plus éminente. Triste vérité dont on peut se convaincre en jettant l'œil sur les Etats les plus renommés de l'antiquité , & que les exemples modernes confirment authentiquement. L'Angleterre a souvent été sur le bord de sa ruine par l'abus des plus grands talens ; & quoique l'état de ruine politique n'anéantisse ni le nom ni l'existence d'un Peuple , il ne souffre plus qu'il existe pour lui-même , ni qu'il exerce sa capacité.

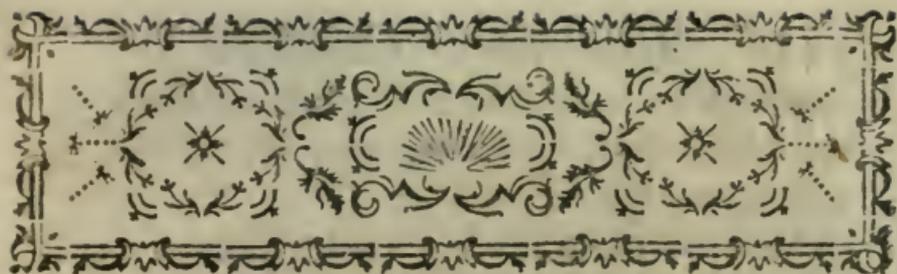
253. Telle est la situation de la plus grande partie de l'Asie , où les habitans se sont accoutumés à l'oppression , où les idées de l'égalité originelle qui doivent présider à l'établissement

l'établissement de tous les Réglemens civils, sont effacées par l'abjection d'esprit qui fait regarder la volonté & le plaisir du Souverain, comme l'unique règle des actions, & où la force militaire employée à droit & à tort, contraint à l'obéissance par la terreur, & éteint tous les louables motifs de se conformer aux ordres du Gouvernement, qui rendroient la soumission méritoire, mais qui ne peuvent procéder que de la conviction qu'elle est d'accord avec la raison. Cette soumission éclairée & méritoire n'a guère lieu que chez un Peuple libre. Là seulement se trouve la vraie & pure vertu, tant publique que particulière. Là seulement on voit fleurir le plus celui qui en est le plus orné.

254. Dans tous les Etats arbitraires, la crainte & la pusillanimité, qui sont le principe de la conduite des Sujets, l'alterent, la corrompent & ne la remplacent pas. Quoiqu'on y trouve quelquefois plus de régularité dans les mœurs, & toujours plus prompte soumission à l'autorité, cependant comme cette soumission est produite par la force, aussi la régularité ne provient que de l'appréhension d'offenser les Supérieurs. Ce n'est que dans une terre de liberté que les hommes osent se montrer tels qu'ils sont. Lorsque leur conduite y est irrépréhensible dans toutes les conjonctures de la vie mo-

rale, il n'y a pas plus de sujet de l'imputer à une bassesse d'esprit, que d'attribuer le respect pour ceux qui gouvernent, & l'empressement à exécuter leurs desseins, à d'autres motifs qu'à la persuasion de la droiture & de la capacité des premiers, & de l'utilité des autres.





ESSAI  
SUR  
LE CARACTERE  
ET  
LES MŒURS  
DES FRANÇOIS  
COMPARÉS A CEUX  
DES ANGLOIS.

---

SECONDE PARTIE.

---

<sup>255.</sup> N OUS AVONS déjà fait plusieurs observations sur les femmes Françoises ; mais, comme de toutes les femmes du monde, elles sont peut-être les plus dignes de remar-

que pour leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, il n'est pas hors de propos de nous étendre davantage sur ce sujet.

On ne trouve nulle part des femmes qui soient d'un accès plus facile, & qui accordent plus volontiers leur compagnie, quand elles le peuvent avec décence. Leurs portes ne sont jamais fermées aux Etrangers qui sont pourvus de la recommandation des personnes d'un rang ou d'un crédit connu. Avec ce passe-port, elles vous admettront à toute heure chez elles, elles souffriront que vous les abordiez par-tout ailleurs, & elles ne refuseront aucune des démonstrations de complaisance qui sont en usage entre les personnes qui se connoissent.

Le premier coup-d'œil prévient rarement en leur faveur; mais les agrémens de leurs manieres effacent promptement ce défaut. En général, si la nature ne les a pas beaucoup favorisées, & si la beauté est rare en France, elle est suppléée par des graces infinies qui captivent les cœurs, & font sur eux une impression plus durable.

256. Indépendamment de la mode de se peindre le visage, si universelle en France, parmi les femmes de condition, il est difficile d'en voir une parfaitement, non-seulement à cause de la multiplicité d'ornemens dont leur parure est surchargée, mais parce

qu'elles font dans un mouvement perpétuel, qui ne leur permet pas d'être un moment sans changer de situation, & sans se montrer dans un jour différent. On peut justement leur appliquer le *vultus nimium lubricus aspici* d'Horace. Leur visage est trop mouvant pour qu'on puisse le fixer des yeux.

257. Au milieu de cette agitation continuelle, il est deux objets qu'elles font soigneuses de ne pas dérober à l'attention, leurs dents & leurs yeux, parce qu'elles connoissent la blancheur éclatante des unes & le feu étincelant des autres. Ce qui constitue la beauté de leurs yeux, n'est pas tant leur forme & leur couleur, que leur *poignance* & la vie qu'ils donnent aux discours qu'ils accompagnent si à-propos, qu'en observant une Dame prête à parler, on peut presque deviner ce qu'elle va dire, & que ses regards sont un texte auquel peu de mots suffisent pour servir de commentaire.

258. Ceux qui font plus de cas de l'innocence & de la réserve dans le maintien qui caractérise le Sexe Anglois, censurent l'expression des yeux des Françaises, comme un indice de trop de hardiesse & une marque d'oubli de la délicatesse & de la décence, qui sont la gloire & la sauve-garde du Sexe.

259. Un jeune Anglois, à son arrivée

en France , n'y conçoit pas d'abord un grand goût pour les femmes, lorsqu'il compare celles qu'il rencontre avec celles qu'il vient de quitter ; les ruses des premières , & leur coquetterie transparente , à travers le voile de la politesse , avec la modestie & l'ingénuité des autres ; mais ses sentimens s'alterent dès qu'il a formé des liaisons , & malgré son attachement aux beautés simples & naturelles , il cède bientôt à la séduction , qui est d'autant plus efficace à son égard , qu'elle est graduelle , & qu'il ne s'aperçoit ni de son commencement ni de son progrès.

260. L'habitude d'être de toutes les compagnies , donne aux Françoises un degré de sagacité & de pénétration qui n'est point inférieur à celui des hommes , même dans les affaires qui sont de l'apanage de ces derniers. Elles s'y distinguent souvent par des traits d'une capacité surprenante , à laquelle elles sont parvenues , à force de parler & d'entendre parler pertinemment sur toutes sortes de sujets. Les femmes ont par-tout beaucoup plus d'éloquence naturelle que les hommes ; mais les Dames Françoises en ont acquis par l'habitude , un bien plus riche trésor que celles des autres pays. Quoiqu'elles aient une volubilité de langue infatigable , la variété & la vivacité de leurs discours rend

en elles ce défaut du Sexe presque imperceptible. Si la persuasion est le but & le signe de l'éloquence, elles en méritent le prix ; car elles sont si versées & rompues dans l'art de s'insinuer, qu'il est presque impossible de résister, quand elles entreprennent d'obtenir notre consentement.

261. Rien ne les contraint : leurs maris ne traversent point leurs inclinations, & leur permettent d'aller par-tout où leurs affaires & leurs plaisirs les appellent. Pourvu qu'elles réussissent, elles se soucient peu de l'opinion du monde sur leurs allures : les époux sont trop civils pour en faire des recherches, & de même qu'ils laissent toute liberté à leurs épouses, ils ne s'en refusent aucune à leur tour. Voilà pourquoi la France est un pays où la galanterie est si en vogue, & se voit sous un aspect moins odieux qu'ailleurs ; quoiqu'assurément ce soit un grand scandale qu'un système d'infamie réduit en méthode, & suivi des deux parties avec une espèce de convention tacite. Delà procèdent les séparations volontaires sous le même toit, chacun possédant à part ses appartemens, ses domestiques, ses équipages : delà, ce qui est encore pis, cette fréquente indifférence des hommes pour ce qu'ils ont si peu de raison de croire leur postérité.

262. Aussi en France, le soin & la surintendance des enfans est le partage des femmes. Elles s'en acquittent avec une activité exemplaire, en poursuivant, jusqu'à ce qu'elles aient réussi, l'exécution des plans qu'elles imaginent pour l'établissement honorable de leur petite famille, obtenant des Bénéfices pour les uns, & pour les autres des Commissions qui les initient de bonne heure dans leurs diverses vocations.

263. Mais si l'on doit juger de la tendresse maternelle, par ce qui nous en paroît la plus forte preuve, l'attention & la vigilance immédiate sur les enfans dans leur plus bas-âge, les Angloises l'emporteront ici sur les Françoises : car peu de Françoises veulent se donner la peine d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, en comparaison d'un grand nombre d'Angloises que leur aisance pourroit exempter de cet embarras, si elles ne s'en faisoient pas un devoir & un plaisir.

264. Il y a en France beaucoup de Dames lettrées. Quelques-unes se familiarisent avec les Sciences les plus abstraites, telles que les Mathématiques & la Philosophie expérimentale ; mais la plupart brillent par la connoissance de la morale qui s'applique aux usages de la vie, & qui a été exposée par des Ecrivains pareils à notre

*Speçtateur* & à notre *Gardien*, que les François reconnoissent pour de parfaits modèles d'instructions utiles. Voltaire, frappé de l'excellence des Anglois en ce genre, prononce qu'ils méritent d'être les précepteurs du genre humain.

265. Les François trouvent toujours un nouveau plaisir dans la lecture des *Œuvres Morales* de la Rochefoucault & de la Bruyere, parce qu'elles sympathisent avec leur caractère vif & ennemi des recherches longues & profondes. Ils aiment également les compositions dans le goût du *Diable boiteux* & de *Gilblas*, qui décrivent des scènes dignes de leur attention, par la ressemblance des Acteurs imaginaires avec les êtres réels qu'ils y reconnoissent. Ils estiment plus ces tableaux de la vie ordinaire qu'aucun autre genre, & ils pensent que ces ouvrages de fantaisie leur font autant d'honneur que des spéculations sublimes. Quoiqu'ils aient de bonnes traductions de nos Philosophes & qu'ils les étudient, ils font peut-être plus de cas de nous à cause de *Tom-Jones* & de *Clarice*. Ils ne refusent point l'admiration dûe à nos plus grands génies ; mais ils prétendent que leurs travaux ne sont pas une preuve que nous ayons le talent de sentir & de peindre les douces émotions de la nature, & de la sui-

vre dans les plis & les replis les plus cachés du cœur.

266. Il faut convenir que les François ont le don de distinguer avec clarté & précision toutes les nuances des passions, & de discerner leur force & leur conflit à travers les motifs extérieurs qui paroissent la cause des actions. Ce développement fait à la faveur d'une fiction ingénieuse établie sur des incidens également probables & intéressans, est, selon leur avis, ce qu'il y a de plus instructif parmi les amusemens de l'esprit.

267. Chez la plupart des Dames savantes, il y a des coteries réglées où se rendent les Abbés & les Gentilshommes qu'on peut considérer comme les Assesseurs d'une Cour suprême, qui juge sans appel de tous les ouvrages de goût, c'est-à-dire, des ouvrages qui traitent de matieres susceptibles des embellissemens de l'imagination & du style. Les uns, comme les chasseurs modernes ou les anciens vélites, ont été à la découverte des productions nouvelles des Gens-de-Lettres, & d'autres, comme les *Dissécteurs* dans un amphithéâtre d'Anatomie, préparent les sujets de lecture, & font leur rapport aux Dames assez complaisantes ordinairement pour prononcer selon leur avis.

268. Ces passe-tems agréables ont été introduits à la Cour sous la Régence d'Anne d'Autriche, Douairiere de Louis XIII, & Mere de Louis XIV : elle tenoit régulièrement des assemblées de Beaux-Esprits pour se délasser des fatigues de la journée, par le plaisir de leur conversation : nul n'y étoit reçu qu'il n'excellât en bons mots & en vives réparties. Imbue des idées de galanterie Espagnole, elle les répandit en France, en favorisant ces vastes compilations d'aventures étrangères & merveilleuses, qui influèrent assez sur les mœurs, pour former des hommes d'un caractère hardi & aussi entreprenant que celui des Héros romanesques. Tel fut un Duc de Guise, qui aspira à se faire Roi, & même un Condé, qui ne connoissoit peut-être pas lui-même jusqu'où s'étendoit la portée de ses desseins, pour ne rien dire d'autres noms célèbres qui contribuèrent, par leur ambition, à ébranler presque toute l'Europe.

269. Louis XIV, son fils, aima la société des Dames, qui furent assurées de s'en faire connoître & de s'attirer sa prédilection, en surpassant les autres par l'éclat du mérite de leur esprit : ainsi, une Montespan s'empara de son cœur à titre de maîtresse ; ainsi, une Maintenon obtint la qualité plus honorable d'épouse ; toutes deux femmes accom-

plies dans l'art d'enchanter les oreilles par les charmes de leurs paroles , & de captiver les esprits par l'élégance de leurs compositions.

270. Le Bel-Esprit fit tant de progrès parmi les Dames , qu'elles le portèrent quelquefois à un excès ridicule , comme on en peut juger par les Conférences sur la Théologie mystique , tenues en présence de la Duchesse de Longueville , qui consacra ses dernières années à cette pieuse étude , pour se punir d'avoir passé les premières dans l'intrigue & la faction : Princesse louable cependant , en ce qu'elle n'accorda sa confiance & son intimité qu'à des hommes choisis parmi les Maîtres ou les Disciples des Maîtres célèbres qui présidoient à Port-Royal , célèbre retraite de Savans remplis de piété , ainsi que les noms de Nicole , Arnauld , Pascal en font foi.

271. Mais , sans pénétrer dans les retraites des personnes retirées du monde , il y eut des femmes qui portèrent l'extravagance assez loin , pour provoquer l'animadversion de Moliere , qui , dans sa Comédie des *Précieuses ridicules* , & dans celle des *Femmes savantes* , traça un portrait si fidèle & si satyrique de ce foible , qu'il le corrigea presque subitement. Depuis cette époque , les Dames Françoises ont allié l'application aux

belles connoissances, avec assez de retenue, pour ne s'y pas adonner plus qu'il ne leur sied. Elles ont appris à être savantes avec modération.

272. Ces coteries nous rappellent celles du tems de notre Reine Elisabeth, qui, ayant reçu une éducation classique, se plaisoit beaucoup dans la compagnie des Savans : d'où vint la mode de paroître, & même d'être attaché à la lecture. Plusieurs bons ouvrages font honneur à son règne; mais le goût n'étant point encore assez mûri, les amusemens de l'esprit n'étoient pas toujours conformes au bon sens. Ceux qui réussissoient le mieux à envelopper leurs pensées dans un jargon recherché & presque'inintelligible, passoit pour les plus ingénieux. Shakespear même eut, pour son âge, la complaisance de jouer sur les mots, parce qu'alors le talent de les détourner de leur vrai sens dans toutes les significations possibles, constituoit l'homme plaisant & de belle humeur.

273. Le règne de Jacques I, fut celui des bons mots, qui portèrent quelquefois leur Auteur aux postes les plus éminens. Un Evêque obtint de lui sa mitre pour une repartie faite à propos. Ce qui nous fait souvenir que le grand Cardinal de Richelieu, Roi en réalité, comme Jacques l'étoit de nom, a aussi donné un Evêché, pour le

plaisir de faire lui-même une pointe, quoique le goût fût déjà assez perfectionné en France, pour qu'il eût dû avoir appris à mépriser cette frivolité.

274. Dès le regne de Charles I, on cessa de courir après ce feu follet d'esprit. Une élégance mâle & solide commençoit à promettre à l'Angleterre une riche moisson de gloire littéraire, lorsque les guerres civiles dissipèrent ces espérances, en livrant la direction des études entre les mains les plus capables de les anéantir. Tout étoit perdu, si la restauration n'eût ranimé l'amour des Lettres déjà presque éteint dans les deux Universités, par les enthousiastes, qui ignoroient l'art de préparer les hommes à remplir les premiers & les plus importants emplois de la vie.

275. Beaucoup de Dames Françoises s'exercent à la Poésie, & composent sur le champ de très-jolis vers. Ce talent éblouit un Etranger qui n'en voit point d'exemple dans son pays, tandis qu'il est si commun en France, qu'on n'y fait presque pas d'attention. D'une seule compagnie, il n'est pas rare de voir sortir plusieurs *in-promptu* qui, sans être toujours parfaits, ne laissent pas que d'être toujours agréables, quand on les considère plutôt comme une récréation que comme un travail d'esprit.

276. Un autre amusement des Dames consiste à jeter sur le papier des mots sans suite, que chacun lie comme il lui plaît, pour leur donner un sens. Il entre souvent beaucoup d'esprit dans ce petit travail, qui ne doit pas non plus être examiné, avec une critique trop sévère. Si la source de plusieurs grandes méprises dans la conduite des affaires vient souvent du défaut d'habitude de recueillir soudainement ses pensées, une méthode qui contribue à exercer & à éprouver la capacité, doit être applaudie. Son introduction parmi nous seroit avantageuse à la jeunesse des deux Sexes, en leur fournissant des moyens avoués par la raison de se rendre agréables les uns aux autres.

277. Le plaisir de se perfectionner l'esprit n'est pas le seul des coteries. Après qu'on a rendu hommage au génie de la Littérature, Comus est appelé à la fête, & ne manque jamais de la terminer gaiement. C'est ici que nous différons prodigieusement des François. Il semble que nous craignons toujours de nous écarter de la sobriété dans la joie, & que nous soyons moins attentifs à lui donner l'essor qu'à en éviter l'excès. Ce tour de caractère nous est particulier depuis long-tems. Il y a plusieurs siècles qu'un Auteur François, parlant d'une Fête Angloise à laquelle il étoit présent, s'ex-

primoit en ces termes: *ils se divertirent moult tristement à la façon de leur pays.*

278. Le chant étant une démonstration de contentement intérieur, & un des plus sûrs moyens de réjouir une société, on doit bien présumer qu'il n'a pas été négligé des Dames Françoises. Autrefois en France, la fin d'un festin étoit presque toujours le commencement d'une partie de chant à laquelle chacun devoit payer de sa personne tant bien que mal. La joie bruyante y couvroit quelquefois le défaut de voix ou d'harmonie.

279. Les François croient être les seuls qui sachent chanter. A ce sujet, voici un proverbe Latin d'une grande antiquité en France, où il est reçu avec une foi implicite: *dolet Hispanus, flet Italus, Germanus boat, Flander ululat, solus Gallus cantat*: l'Espagnol gémit, l'Italien pleure, l'Allemand beugle, le Flamand hurle, il n'y a que le François qui chante. Il est remarquable que dans cette appréciation, il n'est rien dit des Anglois: comme si leurs talens à cet égard ne méritoient nullement qu'on en fit mention.

280. En tout autre cas, nous ne sommes point oubliés ni par les François, ni par les autres Nations. Les Italiens sur-tout nous assignent une place honorable, & nous peignent

peignent avec des couleurs qui approchent d'autant plus de la vérité, qu'on ne peut pas soupçonner leur pinceau d'être guidé par la flatterie ou par l'intérêt.

281. Charles-Quint même, dans son jugement des différentes langues, range la nôtre parmi celles d'une douce expression. Comment donc est-il arrivé que nous ayons été oubliés par les François dans leur énumération précédente? Car, quoique sur ce point nous ne prétendions pas à la primauté, nous avons droit de nous croire avant les derniers.

282. Il est probable que cette omission vient de ce que le proverbe a été fait dans un temps où le chant étoit négligé en Angleterre, comme il l'est encore aujourd'hui en Hollande, où la musique vocale est moins pratiquée qu'en aucune autre partie de l'Europe. Au surplus, la supériorité que les François s'arrogent ici, à moins que ce ne soit pour les paroles de leurs chansons, est généralement traitée de prétention sans fondement, non-seulement de l'avis de tous les Anglois connoisseurs en musique, mais au jugement des autres Nations, & particulièrement des Italiens, qui surpassent tous les autres Peuples dans cette science. Le célèbre Rousseau, dans sa critique de l'Opéra François, marque le dernier mépris

pour la Musique Françoisé, & Voltaire en parle en ces termes: *Notre Musique n'est du goût d'aucune Nation.* En effet, tandis qu'on joue dans toute l'Europe des compositions Allemandes, Italiennes, Angloises, Portugaises mêmes, la Musique Françoisé n'est reçue nulle part qu'en France. Ce défaut de musique en France est d'autant plus extraordinaire, qu'elle est remplie de joueurs d'instrumens qui possèdent au premier degré le talent de l'exécution.

283. Chaque Françoisé se croit à sa toilette le Génie du goût & de l'élégance dans tout son appareil, & elle s' imagine qu'il n'y a point d'ornement qu'on puisse inventer pour embellir une figure humaine, qui ne lui appartienne avec un droit exclusif. Les hommes sont également persuadés qu'ils excellent dans l'art de se bien mettre, & leur vanité se trouveroit grièvement offensée qu'un Etranger leur fît des difficultés sur ce point. Savoir si le reste du monde avoue ou non la rectitude de leur persuasion, ce pourroit être la matiere d'une discussion qui ne leur seroit peut-être pas avantageuse; car l'imitation d'une mode n'est pas une preuve certaine de l'approbation de tous ceux qui l'imitent, non plus que de la convenance de la mode en elle-même: mais c'est certainement une occasion d'admirer l'industrie

des inventeurs à étendre des goûts & des fantaisies qui rapportent à la Nation un bénéfice réel.

284. Quoiqu'on puisse douter de l'excellence du goût des François dans leurs ajustemens, il est sûr que leurs femmes ont l'art de donner du relief aux moindres colifichets, en sorte que tout ce qu'elles jugent capable de les orner, paroît sur elles agréable & séant. C'est l'effet de leurs manières plutôt que de la beauté réelle des décorations qu'elles ne cessent point d'imaginer. Leur air, leur démarche, leur arrangement, tout leur extérieur fait une partie essentielle non-seulement de leurs personnes, mais même de leurs parures; & la liaison de toutes ces choses est si bien ordonnée, qu'on peut leur appliquer ce qui s'est dit de l'accoûtrement militaire des Soldats Romains: Que par l'habitude, ils se l'étoient rendu aussi naturel que les membres le sont au corps.

285. Les Dames Françoises portent de longues robes avec lesquelles elles balaiant fièrement la poussière derrière elles. Dans cette attitude, on lit sur leur front un air de complaisance & de satisfaction qui résulte de la pensée dont elles se flattent qu'elles passent dans tous les esprits pour des personnes d'une grande condition. Elles s'ef-

forcent de soutenir cette opinion par le nombre & la magnificence de leurs Domestiques, & elles honorent le plus bel homme d'entr'eux de l'office de Caudataire, quand leur rang leur permet cette ostentation. Celles de la premiere volée se font suivre par des jeunes gens richement & élégamment vêtus, qui paroissent autant de Cupidons. On les qualifie du nom de Pages, titre plus honorable & plus utile en France qu'en aucune autre partie de l'Europe, leurs Maîtresses ou leurs Maîtres étant en quelque sorte obligés de les pourvoir d'un état décent. Ce sont communément des enfans de familles nobles, mais indigentes, qui profitent de cet usage établi parmi la grande Noblesse d'élever dans leur maison quelques Gentilhommes, dont plusieurs, par d'heureux accidens & leur prudence à ménager les occasions, font souvent une grande fortune.

286. Des Ecrivains François ont célébré l'ascendant des femmes & même des hommes de leur pays sur l'article des ajustemens. Un Auteur que la gravité de sa profession, puisque c'est un Religieux Dominicain, auroit dû dispenser de traiter cette matiere, n'a pas laissé d'accorder une partie de son attention à la préférence imaginaire que mérite l'habillement d'une Fran-

çois comparé à celui d'une Angloise, & cela dans une partie du monde où il devroit avoir tourné toutes ses pensées d'un autre côté, puisque c'étoit en qualité de Missionnaire qu'il parcouroit les Indes Occidentales: nous parlons du Pere Labat, dont nous ne prétendons point d'ailleurs diminuer le mérite éminent.

287. Quoi que les François puissent penser de leur excellence en ce genre, ce seroit une méprise de supposer que nous les approuvions & les imitions indistinctement. Chaque pays a ses modes propres; & de même que nous en empruntons d'eux, ils en ont aussi copié de nous. L'Abbé le Blanc en rend témoignage.

288. Nous ne finirons point ce sujet peu intéressant, sans observer que les modes étant sujettes aux plus étranges vicissitudes il est déplacé d'attribuer aucun degré de mérite ou de démerite à une Nation, pour ce qui paroît avoir été de tout tems livré au seul caprice. Les façons de s'habiller peuvent se comparer à l'attitude & à la démarche qui sont en partie réglées par les coutumes particulieres. Ce qui passe ici pour impudent est regardé là comme une assurance modeste, & les notions sont si opposées & si contradictoires, qu'on traite de défauts dans un pays ce qu'on estime dans

un autre pour les meilleures qualités. Il est donc aussi injuste qu'absurde de disputer pour la supériorité nationale dans des matieres si indifférentes de leur nature, & si peu dignes d'attention sérieuse. Les Voyageurs devroient se contenter de faire une mention rapide des différences qu'ils observent à cet égard, sans s'arroger de déterminer quelles modes sont les plus louables. Toute l'Europe se plaint unanimement de la partialité des François à décider en faveur de celles qui viennent de leur pays.

289. Tout en France est du ressort des femmes. Il n'y a point d'objet domestique à l'arrangement duquel elles ne prétendent un droit égal à celui de leurs maris, ni d'affaire au dehors dans laquelle elles ne soient jalouses de s'engager, aiguillonnées par l'ambition, la curiosité, le desir d'obliger. Plus les matieres sont publiques, difficiles, & par conséquent hors de leur sphere, & étrangères à ce qui doit faire leur occupation, plus elles s'y appliquent, parce qu'elles augmentent par-là dans elles-mêmes l'opinion de leur conséquence, & ce qui flatte encore davantage leur vanité, parce qu'elles s'attirent des regards d'admiration, qui comblent leurs desirs & sont pour elles une félicité à acheter à tout prix.

290. Au milieu de cette censure des

*& les Mœurs des François.* 167

Françoises de distinction, nous devons à l'impartialité de payer le tribut de louanges que mérite un grand nombre qui s'occupent d'une maniere plus convenable à leur Sexe, en soutenant beaucoup de fondations utiles, & en employant généreusement une partie considérable de leur bien à des actes de piété & de charité. Madame de Maintenon leur a donné un illustre exemple par l'établissement de Saint-Cyr, & par d'autres institutions utiles. Il est également juste de faire une mention honorable de Madame de Montespan: supplantée par sa rivale, elle a fini ses jours d'une maniere aussi édifiante, en consacrant la plus grande partie de son revenu, à pourvoir annuellement plusieurs dignes couples d'un état honnête, & en effaçant par ces actes d'une piété vraiment noble, le scandale que sa liaison avec Louis XIV avoit causé dans les esprits de la partie religieuse de la Nation.

291. Les Françoises n'ont pas pour la promenade, la danse, le cheval, la même ardeur que les Angloises, parmi lesquelles ces exercices sont plus fréquens. Si les Angloises n'ont pas le port si gracieux, & ne varient pas leurs postures dans un bal avec autant de diversité, il est certain qu'à la promenade & à la danse elles laisseront les Frnçoises, & qu'elles n'ont point d'égaies en adresse &

en hardiesse à cheval. Les graces qui accompagnent les pas d'une Françoisse, ont toujours été le sujet d'un panegyrique dans la bouche de tout François; mais quoiqu'on ne puisse nier que leurs mouvemens ne soient justes & réguliers, il n'est pas nécessaire d'y reconnoître la majesté que leurs admirateurs prétendent y discerner, s'imaginant voir dans chaque Dame Françoisse la Reine des Dieux, que Virgile nous représente éprise de sa superbe démarche, & disant d'elle-même, *incedo Regina*.

292. On doit juger de la démarche comme de la mode: ce qui paroît gracieux aux uns, & ce que les François appellent manieres libres & dégagées, paroît à d'autres hardi & effronté. L'air de grandeur, si vanté, n'est souvent qu'une pure affectation & une peine inutile pour se faire valoir: cependant, comme le moindre mérite ne doit pas être découragé, il faut convenir que les Françoises n'ont pas tort de s'efforcer de suppléer, par le secours de l'art, à la beauté de la figure, & nous souhaiterions que nos belles Angloises oubliassent moins que leurs charmes naturels paroîtront avec plus d'avantage, si elles daignoient régler un peu plus leur attitude & leurs mouvemens. Les Françoises vérifient la maxime qu'il n'y a rien d'entièrement parfait. La nature, en les  
formant

formant avec le goût de plaire par tout ce qui peut captiver les cœurs, leur a refusé les attraits qui agissent invinciblement sur les yeux, & qui sont souvent plus puissans seuls que la force réunie des autres qualités ensemble. Les François qui ont parcouru des pays où la beauté est fort commune, reconnoissent le désavantage de leurs femmes; leurs femmes même le sentent avec une conviction si intime, qu'elles n'épargnent rien pour y remédier.

293. La beauté est une plante qui ne croît pas communément sur le sol François. Il faut l'y chercher avec autant de difficulté qu'elle se rencontre aisément en Angleterre, où toutes les rues offrent des objets charmans, avec une profusion qui a mérité de la part d'un illustre Etranger qui visitoit la Cour de Charles I, un compliment dont voici le dernier vers :

*Huc Venerem credas transposuisse Paphon.*

On croiroit que Vénus transporte ici Paphos.

294. Il court un proverbe en France, qui prouve combien la beauté des femmes y est rare : c'est qu'une belle femme y est l'idole de ceux qui la connoissent, la reine de son mari, & le tyran de ses amans. Jamais il ne fut dit rien de plus vrai; son nom est

dans toutes les bouches ; ses charmes sont une matiere de conversation intarissable ; son époux fait profession de la plus humble obéissance au moindre signe de ses volontés, & se pique d'une fidélité que peu de maris François observent , excepté dans ce cas. Mais ce mari a beau être tendre & fidèle , il ne doit pas s'attendre au réciproque : il priveroit sa beauté des hommages innombrables qui font son principal bonheur. Voir à ses pieds une foule d'adorateurs éblouis de l'éclat de ses perfections , est un triomphe qu'elle n'est pas d'humeur de sacrifier à la retraite ; elle exerce sur eux un empire absolu ; ils reçoivent attentivement ses moindres ordres , & les exécutent avec la plus exacte ponctualité , elle dispose de tout leur tems selon ses caprices ; tous leurs talens , tout ce qui leur appartient est à son service ; leur bourse même , cette partie délicate , ne doit jamais être fermée ; & il n'y a point de circonstance en quoi les François soient plus prodigues d'argent qu'en matiere d'intrigue & de galanterie.

295. Ainsi, le proverbe que nous avons cité se justifie pleinement , & s'accorde avec un semblable , que les Parisiens sont empressés d'apprendre aux Etrangers dès leur arrivée à Paris : *Que Paris est le paradis des femmes , & le purgatoire des hommes, et l'enfer des chevaux.*

*& les Mœurs des François.* 171

296. Les Françaises s'apperçoivent si bien qu'elles manquent de beauté, que, malgré la passion du Sexe pour se montrer, elles paroissent dans les divertissemens publics, conduites plutôt par le plaisir de voir, que par celui d'être vues. Elles aiment mieux les promenades du soir que les Angloises, pour qui les approches de la nuit sont le signal de la retraite, parce qu'elles ne peuvent jouir, dans l'obscurité, du triomphe de leurs charmes, que la clarté du jour rend éclatant. C'est dommage qu'elles ne cultivent pas leur esprit avec une application égale à sa bonté, ni avec tant de peine que les Françaises, toujours soigneuses de le remplir d'idées agréables, & de n'en faire usage qu'avec beaucoup de discernement, sachant s'accommoder & se proportionner au caractère & à la capacité de tout le monde. Voilà pourquoi les Etrangers s'accordent unanimement à les trouver transcendamment captivantes.

297. La sincérité du cœur & la sensibilité de l'ame sont les premières qualités qu'on doit raisonnablement exiger du Sexe; mais l'enjouement & la sérénité propres à adoucir les événemens fâcheux de la vie, & à dissiper les nuages de l'esprit, contribuent peut-être davantage au bonheur de la société, que des vertus plus essentielles. Ainsi,

les Françoises, à qui la nature a refusé la beauté, & que leur légèreté prive de respect & de confiance, ont des manieres si engageantes, qu'elles suppléent à l'absence d'autres qualités, & qu'elles leur assurent la possession des cœurs, par le plus fort de tous les liens, qui est l'attachement fondé sur l'expérience du plaisir qu'elles font trouver dans leur compagnie.

298. Nulle part qu'en France, les hommes ne se laissent autant maîtriser dans leur inclination pour le Sexe, par ce caprice de l'ame qui la rend facile à être fascinée, par ce que les François appellent *un je ne sais quoi*, & qu'il seroit souvent impossible de mieux définir autrement. Indépendamment de toute réflexion, notre volonté & notre affection se trouvent quelquefois attachées à des personnes que nous connoissons peu, ou dont nous ne connoissons rien à quoi nous puissions attribuer la cause de notre goût & de l'effet qu'elles font sur nous, que ce *je ne sais quoi* qui s'empare de nos facultés, & les livre à l'attraction que nous sentons naturellement pour tout ce qui a la puissance de nous amuser.

299. Les femmes Françoises possèdent supérieurement cette puissance d'amuser, tant par la vivacité & la gaieté qui leur est naturelle, & qui cherche continuellement à

prendre l'effor, qu'en apportant dans la société les fruits de leur éducation, pendant laquelle elles ont appris à procurer la jouissance de tous les plaisirs qu'on peut goûter avec du loisir & de la fortune. Ainsi préparées & armées, il n'est pas surprenant que leurs conquêtes soient si sûres & si rapides, & que les hommes soient si prompts à former avec elles des unions auxquelles ils sont attirés par des invitations si flatteuses, & dont ils se promettent une satisfaction durable, lorsqu'ils considèrent la perpétuité des qualités qui les font naître; qualités qui, même après que l'ardeur de la passion est ralentie, ont encore la force de rendre la liaison agréable.

300. Il faut cependant convenir qu'avec tous ces avantages, un Etranger ne prend pas ordinairement, pour une Française, un amour qui soit persévérant, & qu'il ne cède pas toujours facilement aux mignardises. Un Anglois, sur-tout, n'est guère susceptible d'être blessé par des traits foibles, & qui ne font qu'effleurer la superficie de l'ame. Il a besoin d'une attaque plus solide & plus pénétrante, capable de soumettre sa raison & sa réflexion, en le convainquant qu'il a trouvé toutes les vertus qu'il desire dans une femme.

La passion de nos jeunes Voyageurs pour

quelques Françoises, ne détruit pas ce que nous venons d'avancer; car il faut qu'un homme soit muni d'une fermeté & d'une constance à toute épreuve, pour qu'il ne se laisse pas éblouir quelque tems par leur esprit & leur vivacité, tandis qu'au fonds il préfere les qualités moins brillantes de la sincérité, du bon sens, de la modestie, & les autres ornemens du caractère des Angloises; quoique, pendant une longue absence, ils n'agissent que par la force du souvenir, qui ne suffit pas toujours pour préserver de l'illusion passagere que les objets présents font naître.

301. Un antidote infailible contre le poison des Françoises, c'est la légèreté qui en est le remède; c'est la légèreté qui entre dans toutes les parties de leur caractère, & qui gâte leurs meilleurs attributs. Ce levain infecte toute la masse de la Nation, & contraint souvent un Etranger de beaucoup rabattre de sa première estime. Cette légèreté est sans doute la cause de l'inconstance notoire des deux Sexes dans leur plus doux commerce. Un vice si désagréable ne peut manquer de devenir le remède souverain de ces maladies du cœur qui faisoient si souvent en France nos jeunes Gentilshommes. Sans ce caprice des Françoises à changer d'amans, il seroit souvent difficile de rompre leurs chaînes; mais elles ne

sont pas jalouses qu'on les porte long-tems; l'esprit de coquetterie les fait mettre leur gloire à multiplier leurs adorateurs; elles aiment tant à les voir se succéder les uns aux autres, qu'il n'est point de favori si accompli, qui puisse long-tems prévenir l'accroissement du nombre. La constance ne sympathise point avec l'humeur de la Nation.

302. L'amour, qui est une affaire sérieuse en Angleterre, comme il devrait l'être partout ailleurs, est traité en France sur le pied de folie de jeunesse, par les personnes mêmes qui se piquent d'être sages. Il est aisé d'y remarquer combien les cœurs qui devroient être le mieux unis le sont peu.

303. En France, parmi les Grands, il est difficile de reconnoître le mari & la femme autrement que par leur nom, tant leurs goûts sont opposés, & tant il y a de différence dans leur conduite. Le même esprit regne dans les classes inférieures, à proportion que leurs facultés leur permettent d'imiter les Grands. Un Anglois, qui n'est point familiarisé avec cette irrégularité, s'en trouve d'autant plus choqué, qu'il a vu dans sa patrie une infinité d'exemples de félicité conjugale. Car malgré la contagion de l'exemple, & au milieu de l'imitation pernicieuse des modes étrangères, celle-ci, qui est si révoltante, n'a encore gagné parmi nous

qu'un petit nombre de gens, qui sont un juste objet d'horreur & de mépris, quel que soit leur rang.

304. La forme républicaine de notre Gouvernement a suspendu le progrès du mal. Il est remarquable que l'indifférence réciproque entre les époux, est un monstre rarement connu dans les Etats démocratiques.

305. Chez les Grecs & les Romains, dans leurs tems vertueux & florissans, l'amour précédait & accompagnoit toujours le mariage; à Rome particulièrement, l'affection matrimoniale a subsisté si long-tems, & étoit en si grande estime, qu'on ne trouve qu'un exemple de divorce pendant cinq cens ans : ce qu'on doit d'autant plus admirer, que c'étoit une voie de droit ouverte aux maris qui auroient soupçonné la fidélité de leurs épouses.

306. Qu'on ne cite pas Venise & Gênes, où les maris souffrent ouvertement & presque légalement la prostitution de leurs femmes. Ni Venise ni Gênes ne sont des Républiques, quoiqu'elles en prennent le nom. Ce sont les pires de toutes les Aristocraties, où une société de Tyrans héréditaires maîtrise une multitude sans ame, & s'empare du Gouvernement, à l'exclusion de tous les autres membres, quelque

grand que soit leur mérite , & quelque utiles que pussent être leurs talens au service du Public.

307. La Hollande & la Suisse, voilà des Républiques, sans comparaison plus heureuses par l'industrie & la vertu de leurs habitans, qu'aucune Nation qu'il y ait dans le climat le plus agréable & le sol le plus fertile. C'est-là que nous trouverons les liens de l'affection mutuelle dans toute leur force, & l'infidélité abhorrée comme elle le mérite. Aussi le génie de la félicité domestique y a établi son empire, & il y présente à tout le genre-humain un miroir de conviction qui montre incontestablement combien il contribue plus aux vrais plaisirs que les vains amusemens qui font de la vie une pure parade, & qui sont le sujet de l'ostentation de Nations plus superbes & moins heureuses.

308. La vertu n'est donc commune que dans les Républiques dont elle est le soutien. La force seule est le ciment des Etats asservis. Dans un Gouvernement despotique, l'obéissance au Souverain étant le mérite suprême vis-à-vis duquel tout autre ne tient qu'un rang secondaire, il s'ensuit que le Prince, aveuglément obéi, est aussi aveuglément imité. Ainsi, lorsque le Monarque ou les Ministres se livrent à une vie

licentieuse , ( & c'est assez le cas des maîtres absolus , qui sont au-dessus de la honte & des loix , ) ils provoquent plus généralement l'imitation de la multitude , que ne peuvent faire dans une République les mauvais exemples de quelques particuliers qui n'ont pas assez d'influence pour corrompre tout un Peuple.

309. L'attachement conjugal est le fondement du courage le plus persévérant. Les actes de bravoure héroïque que les Carthaginois ont produit dans les dernières scènes de leur liberté agonisante , ont été dûs à leur extrême affection envers leurs épouses & leurs familles. Ces actes sont si nombreux & si prodigieux , qu'ils ont immortalisé la mémoire de leur ruine , & l'ont rendue glorieuse pour les vaincus aux yeux de la postérité.

310. La décadence des Romains n'a commencé qu'après qu'ils ont dégénéré par degrés de cette même vertu , & qu'ils se sont abandonnés aux plus scandaleux excès du vice opposé. La corruption devenue générale , accéléra la dissolution de la liberté , qui , fondée sur la bonté du caractère de chaque citoyen , ne peut plus subsister dépourvue de ce support fondamental.

311. Le bon sens seul n'est pas une digue suffisante pour arrêter l'irruption des

exemples pernicious. L'esprit du Gouvernement doit aussi s'y opposer fermement. Les François ne manquent pas de bon sens ; il y en a assez en Italie & par-tout ailleurs, pour laisser appercevoir combien les pratiques qui y sont usitées sont odieuses & infâmes ; mais les Grands, plongés dans la luxure & la mollesse, y ont trop d'ascendant pour n'être pas copiés servilement. Plus on se conforme à ces funestes modèles, plus on s'imagine s'élever au-dessus du vulgaire, qui est si méprisé, qu'on essaie de s'en distinguer par tous les moyens possibles : or, la sensualité & la dissipation étant le moyen le plus facile & le plus attrayant, aussi-bien que le plus prompt, de ressembler aux Grands ; tous ceux qui ont le pouvoir de se permettre les mêmes libertés, se livrent à toutes sortes de débauches, sur-tout à celle de l'esprit qui caractérise particulièrement les plus hautes classes, & qui détruit radicalement tout sentiment honnête.

312. L'habitude de se conformer aveuglément à ce qu'on appelle l'usage du monde, occasionne le relâchement des principes de l'éducation, & conduit à une négligence totale de toute autre règle de conduite que l'exemple & la coutume. On n'estime plus quoi que ce soit, bien ou mal, que par la conformité ou l'opposition aux

mœurs de nos Supérieurs & de nos Maîtres ; ainsi l'affection conjugale n'étant point à la mode parmi les Grands, est la risée des petits qui tombent bientôt dans l'indifférence pour les attachemens domestiques & les plus tendres liaisons : car lorsqu'une fois les liens de l'amour sont affoiblis, ceux de l'amitié n'ont plus guère de force, l'inconstance dans l'un allant rarement avec la sincérité dans l'autre.

313. Nous ne devons donc pas être surpris que le patriotisme, cette vertu qui nous fait trouver notre bonheur dans celui de chaque membre de la communauté, soit ordinairement si rare dans les Etats où les devoirs les plus naturels & les plus puissans sont en quelque sorte anéantis. Car, comment un homme qui méprise les objets les plus dignes de prédilection, qui ne sent rien pour ce qui l'approche de plus près, pour ce qui doit faire les délices de sa vie privée, pourroit-il aimer & rechercher l'intérêt public ?

314. Les Gouvernemens Républicains étant plus remplis que les autres de beaux exemples de l'honneur & de la félicité des époux, doivent être par conséquent beaucoup plus féconds en patriotes. En effet, les plus grands patriotes sont nés dans les Républiques, & se sont toujours signalés par les

vertus conjugales , compagnes inséparables des autres vertus.

315. Socrates, le patriote du genre humain autant que de la Grèce, fut un excellent mari. Le dernier Brutus, associé de Cassius dans la cause de la liberté de Rome, étoit un modèle de tendresse nuptiale. Tels ont été également dans des tems plus modernes, le Héros de la Suisse, Guillaume Tell, le grand Barneveld en Hollande; & en France, le dernier Orateur de la liberté pendant la minorité de Louis XIV, l'illustre Broussel, que Voltaire rabaisse injustement. Tel fut aussi en Angleterre ce miroir d'honnêteté & de désintéressement aussi-bien que de capacité, Sir William Temple, qui conserva son intégrité au milieu d'une Cour qui étoit le centre de la corruption, celle de Charles II, Prince plus dissolu que son contemporain Louis XIV, sur les traces duquel il marcha au despotisme.

316. Tout patriote doit avoir profondément gravé dans son esprit, que plus le libertinage des gens mariés gagne de terrain dans un Etat libre, plus cet Etat approche de la perte de sa liberté. Cette assertion n'a pas besoin d'autres preuves, que celles qui se tirent du règne de Charles II, que nous venons de citer. On y a vu la débauche

descendre en peu de tems du chef , aux autres parties du corps ; du Roi , homme sans principe , à ses Courtisans , qui ne tarderent pas à perdre les leurs ; de la Cour , d'où tout sentiment d'honneur & de décence étoit presque banni , à la populace , dont le débordement augmentoit tous les jours à un degré effrayant. Les Pieces de Théâtre de ce tems en font assez connoître les mœurs.

317. Tandis que la Nation se plongeoit dans la débauche , à l'exemple de son Souverain , lui & ses Ministres penserent à profiter de cette disposition , pour porter à leur maturité les desseins qu'ils avoient conçus contre la liberté publique. Son successeur en eût achevé la ruine , s'il n'eût attaqué qu'elle seule , & n'eût pas manifestement porté atteinte à la Religion , ce qui est la dernière chose que les hommes veulent souffrir. Les ames étoient si dégradées & si avilies par une longue corruption , qu'il n'y avoit que cette témérité qui fût capable de les réveiller de leur assoupissement léthargique , & de l'oubli du bien commun , qui sont toujours l'effet infallible d'une vie déréglée.

318. La raison n'est pas d'accord avec les François , lorsque , dans la légéreté de leur cœur , ils traitent l'infidélité des maris & des femmes comme une matiere de rail-

lerie , plutôt que comme un sujet sérieux. Un vice si scandaleux engendre tant de maux dans la société , que chacun doit se réunir pour exposer le danger & l'ignominie de la connivence & de la tolérance qu'il trouve ouvertement dans certains Pays où , à leur honte , on paroît avoir oublié , que rien ne sappe plus directement la base de tout bonheur humain : car indépendamment de son effet immédiat , qui est la subversion de la tranquillité domestique & l'introduction de l'anarchie & de la confusion dans les familles , il est la source des inimitiés les plus implacables , & des plus terribles catastrophes dans la vie privée. Lorsqu'il met le pied dans un Etat & s'y naturalise , il y fait naître la défiance & le soupçon entre les particuliers , il amortit l'amitié par la jalousie & la crainte qu'il inspire de ceux qui auroient la facilité d'abuser de ses privilèges ; il éteint le respect qu'attire au Beau-Sexe l'opinion de sa pudeur , dont la violation n'étant plus regardée des hommes comme un crime , paroît bientôt sans conséquence aux femmes ; en un mot , il extirpe les motifs de l'estime & de l'attachement réciproqué ; il anéantit la félicité essentielle de l'amour ; & en étendant nos desirs & l'espérance de les satisfaire indistinctement sur toutes sortes d'ob-

jets, il abolit les raffinemens nobles & délicats qui distinguent l'homme d'avec les animaux, & rejette toutes les idées reçues d'une nature civilisée, dans le chaos & la confusion.

319. Quoique les François soient grands Voyageurs, ce qui les porte le plus souvent au dehors, n'est pas, comme les Anglois, la passion de voir & d'observer des choses nouvelles: lorsque leurs talens ne leur paroissent pas suffisamment employés ou salariés dans leur patrie, ils vont chercher ailleurs une meilleure fortune. Peut-être leur légéreté & l'accueil qu'on leur fait, contribuent-ils à les disperser par essaims dans tous les coins de l'Europe. Quoi qu'il en soit, il se sont montrés par-tout dignes de protection, & l'on doit dire, à leur gloire, que ceux mêmes de leurs exilés volontaires, qui n'étoient pas les membres les plus sains de l'Etat qu'ils ont quitté, sont souvent devenus des sujets vertueux & utiles dans celui qu'ils ont choisi pour y fixer leur demeure.

320. L'Angleterre & la Hollande sont les contrées où les Emigrans François s'arrêtent plus ordinairement, soit parce que ce sont les deux Etats le moins liés d'amitié avec leur Cour, soit, entr'autres causes, parce que tous ceux qui viennent se réfugier dans ces asyles  
de

de la liberté par des motifs de Religion, ou par la difficulté de subsister honnêtement chez eux, y sont favorablement accueillis, & ont lieu de s'y promettre avec raison une ample récompense de leur travail, & une grande sûreté pour les droits de la nature humaine.

321. Il est remarquable que les François qui se sont retirés en Hollande, & leurs descendans, y gardent plus long-tems leurs usages, que ceux qui se sont établis en Angleterre, lesquels oublient jusqu'à leur langue dès la seconde génération. Sans doute que l'aversion politique de notre Nation pour les François, les rend moins jaloux de conserver parmi nous les marques d'une extraction dont ils apprennent dès leur jeunesse à ne pas se glorifier; au lieu que l'antipathie n'étant pas si forte en Hollande, ils ne s'y pressent pas de quitter les manieres de leurs peres, qui ne laissent pas que d'imprimer encore du respect & de la crainte.

322. Les François vont peu en Italie, dont ils n'estiment guère les habitans.

Ils ne font pas plus de cas de l'Espagne, & les liens du sang qui unissent les deux Maisons Royales, n'ont pas remédié au dégoût réciproque.

Ils préfèrent les Allemands, non parce qu'ils en tirent leur origine, puisque tout

trait de ressemblance est presque effacé mais à cause de leur honnêteté & de leur candeur.

La probité & la bravoure des Suisses leur donne un grand crédit en France, où ils jouissent d'immunités qui y rendent leur condition préférable à celle des nationaux.

C'est entre les deux premières Nations & les deux dernières, que les François se font principalement distribués, au grand avantage de leurs hôtes généreux, auxquels ils ont apporté plusieurs branches de Commerce & de Manufactures dans lesquelles ils excelloient.

323. Au reste, les François qui peuvent aisément subsister chez eux, en sortent rarement. A quelque degré d'extravagance qu'un Anglois soit capable de porter l'idée de la supériorité de son pays, un François l'égalé au moins dans sa vénération pour le sien. *Il n'est qu'une France & un Paris*, disent les François. Lorsqu'ils louent quelque autre partie du monde, c'est toujours en la comparant avec la France; & s'ils complimentent un Etranger, c'est en l'assimilant à eux-mêmes. La célèbre Ninon de l'Enclos, dans une Lettre où elle avoit occasion de parler d'une Dame Angloise qu'elle admiroit beaucoup, dit qu'*elle étoit toute Françoise*. Tant il est vrai que les François

s'imaginent que c'est-là tout ce qu'on peut dire de plus gracieux, & qu'on ne peut rien ajouter à un si bel éloge.

324. Ils sont très-enclins à critiquer les Anglois, mais ils le font quelquefois d'une manière qui laisse voir qu'ils sentent que nous sommes leurs rivaux dans la carrière du génie & de la gloire; car ils nous accordent unanimement le second rang après eux; quelques-uns même vont plus loin; tandis que les Gens-de-Lettres des autres pays qui sont familiers avec notre langue & nos Auteurs, prononcent contr'eux en notre faveur: or, par la même règle que Thémistocle s'attribuoit la primauté sur tous les Capitaines Grecs, parce que chacun d'eux le plaçoit immédiatement après lui, un Anglois n'a-t-il pas droit de prétendre à la préséance sur les François, qui lui cèdent la seconde place, lorsque les autres Nations lui accordent la première?

325. Si nous consultons l'antiquité, nous y verrons que les Romains nous ont accordé la préférence sur les Gaulois. Le passage de Tacite, décisif en notre faveur, a été représenté par un illustre Ecrivain François, comme un pur compliment d'un Gouverneur Romain adressé à ceux sur lesquels il présidoit; mais il n'y a point de raison d'admettre une interprétation forcée, quand

les termes sont clairs & sans ambiguïté.

326. Quoique les François s'arrogent une supériorité universelle sur toutes les Nations, ils reconnoissent ordinairement le mérite particulier des individus de chaque pays, & louent même avec profusion les ouvrages de génie, & les monumens des Arts, en quelque lieu qu'ils les rencontrent; mais il y a toujours une réserve dans leurs éloges les plus amples & les plus magnifiques, qui procède de ce qu'ils s'imaginent avoir produit de pareils chef-d'œuvres dans un plus haut degré de perfection. L'habileté humaine ne s'exerce sur rien qui soit exempt de leurs prétentions. De la même maniere que leurs Politiques ont long-tems aspiré, non pas à la Monarchie universelle, qui est une chimere, mais à un ascendant injuste dans toutes les Cours & tous les Etats, en travaillant à établir une grande idée & une grande crainte de leur Puissance; ainsi, ils voudroient étendre par tout la persuasion qu'ils font, de tous les Peuples, le plus expérimenté, le plus spirituel & le plus accompli, & qu'ils font la loi dans tous les départemens des Sciences & des Arts.

327. Delà l'ostentation avec laquelle ils parlent de leur Monarque, de leur Cour, de leurs Ministres, de leurs Généraux, de leurs Armées, en un mot, de tout ce qui

a rapport à la grandeur nationale. Delà les épithètes & les figures splendides qui coulent sans cesse des plumes de leurs Ecrivains, depuis le siècle de Louis XIV, sous lequel ils ont commencé à contracter l'habitude de se considérer comme la terreur & l'envie, aussi-bien que comme l'exemple de toute l'Europe. Son règne leur paroît le plus glorieux qui fut jamais, & ils sont encore assez foibles aujourd'hui pour s'enorgueillir des événemens les moins intéressans pour lui-même ou pour son Royaume. Ils vantent beaucoup ce qu'ils appellent ses trophées sur Gênes & Alger, comme si de bombarder un nid de Pirates & de forcer une petite République à la soumission, c'étoit des exploits d'une grande puissance & d'une grande valeur.

328. Pendant le règne pacifique & sans gloire de notre Jacques I, une flotte Angloise en fit autant sur la côte de Barbarie, sans que la Nation ait paru desirer que le monde en fût instruit comme d'une expédition merveilleuse. Sous les yeux même de Louis XIV, Cromwel établit la réputation & la terreur de notre puissance navale dans un degré qui devoit apprendre aux François à être plus modestes, s'ils se rappelloient avec quel ton d'autorité & de commandement nos flottes dominoient, non sur

de petits Ports d'Afrique, ni sur les bords d'un état sans défense, mais dans toute la Méditerranée, sur toutes les côtes d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de France même; agissant pas-tout avec un esprit encore plus grand que leurs forces, & ne trouvant nulle part aucune résistance à mettre à exécution les ordres de cet Usurpateur impérieux, à l'invincible orgueil duquel il n'y a point eu de Couronne ni de Nation qui ait payé plus de déférence que la France, au milieu même des victoires qui l'avoient élevée à une grandeur où elle ne s'étoit point vue depuis long-tems.

329. Mais ce qui mérite une attention particuliere, c'est que vers la fin du regne de Louis XIV, lorsqu'en conséquence d'un article de la Paix d'Utrecht, il falloit démolir le port & les fortifications de Dunkerque, il souffrit que ses habitans parussent à la Cour d'Angleterre en qualité de supplians, pour y demander merci: fait qui, pour n'avoir pas été relevé avec emphase par nos Ecrivains, ne laisse pas que de répandre de l'humiliation sur la mémoire d'un Monarque si altier & si intolérant, quand il osoit se livrer à son caractère.

330. L'Espagne seule a éprouvé sensiblement le poids de son ambition, qui fut plus odieuse que formidable au reste de

l'Europe, Les Hollandois mêmes, lorsqu'ils furent poussés au désespoir, devinrent l'écueil de sa politique & de ses armes; quoiqu'un Colbert, un Lionne, un Louvois fussent en possession de son cabinet, & que ses troupes fussent commandées par Turenne, Condé, Luxembourg.

331. L'affectation de célébrer ses moindres actions avec des éloges pompeux, infecte tous les Auteurs François, depuis les plus petits jusqu'à ceux qui ont fait le plus d'honneur à son âge. Le grand Bossuet lui-même descend souvent du sublime qui caractérise ses écrits, pour faire le personnage dégradant de Panégyriste.

332. On ne doit pas oublier que le titre de Grand fut donné à Louis XIV, & qu'il l'accepta bien avant sa mort, dans un tems où il se devoit le témoignage intérieur qu'il ne pouvoit procéder que de la flatterie de sujets, puisque, ni en public, ni en particulier, il n'avoit encore rien fait d'assez extraordinaire pour le mériter. Car quelques établissemens en faveur des Sciences, & quelques gratifications accordées aux Savans, sont des actions réellement dignes d'approbation; mais il s'en faut qu'elles égalent la gloire & la renommée dont ses admirateurs essaient de le couvrir à cette occasion, & son goût manifeste pour ces

louanges outrées ne diminue pas peu de l'opinion qu'on voudroit se former du bon sens & du discernement dont on assure qu'il étoit si abondamment pourvu.

333. Un Auteur zélé dans son attachement, pour ne pas dire partial en sa faveur, & qui a employé son éloquence persuasive à illustrer ce Monarque & son Empire, plusieurs années avant que cet Auteur prè-vît vraisemblablement qu'il en feroit un jour le Héros de sa plume, a laissé échapper une expression qui prouve qu'il ne le regardoit pas encore avec l'admiration qui l'a porté depuis à en transmettre un portrait si avantageux à la postérité. On trouve cette expression remarquable dans les *Lettres sur les Anglois*, par Voltaire, qui parlant des encouragemens donnés à la Littérature tant en France qu'en Angleterre, vient à faire mention de la renommée que Louis XIV s'est acquise, comme dûe principalement à ses largesses envers les Gens-de-Lettres, concluant par ces paroles mémorables: *Cette immortalité ne lui a pas coûté deux cents mille livres par an.*

334. Les François, dans l'impuissance de porter plus loin leurs complimens envers son successeur, pour qui ils ne vouloient pas moins faire que pour ses P édécésseurs, peu après qu'il eût atteint l'âge de maturité.

rités, & qu'il se fût engagé avec succès dans sa première guerre, à l'occasion de la mort de l'avant dernier Roi de Pologne, les François, dis-je, après la prise de Philibourg, lui conférèrent le titre d'invincible, qui, pour n'être jamais devenu populaire, n'en fut pas moins adopté par les Courtisans & usité dans l'impression. Rollin même ne dédaigna pas de s'en servir dans les ouvrages qu'il donna au Public vers ce tems-là, sa modestie & son excellent esprit n'ayant pu le garantir de l'*infatuation* épidémique parmi les François, de louer dans leur Souverain toutes les qualités qu'ils souhai-  
toient qu'il possédât.

335. Ils ont une ancienne maxime, que la Fontaine rappelle comme une observation à laquelle on ne doit pas manquer d'être très-attentif. Cet Ecrivain, le plus agréable que la Nature ait produit pour le plaisir & l'instruction des hommes, l'établit en ces termes au commencement d'une de ses fables :

*On ne peut trop louer trois sortes de personnes ,  
Les Dieux , sa Maîtresse , & son Roi.*

Il est permis à un Anglois de soutenir qu'on ne doit louer les Rois que quand ils le méritent. Encore en ce cas, plus il y a de modération dans les éloges, mieux ils

font reçus des personnes judicieuses, les seuls dont on doit rechercher le suffrage.

336. Plusieurs ont imaginé qu'en louant dans les Princes les vertus qu'ils n'ont pas, le sentiment & la honte d'en être dépourvus, est capable de les exciter à les acquérir. Mais ceux qui raisonnent de cette manière, ont besoin d'être renvoyés au témoignage des faits, qui concourent tous à déposer invariablement & sans réplique, que, si cette méthode étoit efficace pour guérir les Princes de leurs vices, ceux-là devroient avoir été les meilleurs qui sont flétris comme les plus méchants; puisqu'il n'y en a point que la flatterie ait tant encensés pendant leur vie, que ceux qui sont représentés dans l'Histoire avec les couleurs les plus affreuses. Il est vrai & fatal que, quand les applaudissemens se donnent à ceux qui en sont indignes, aussi-bien qu'à ceux qui y ont droit, on ôte le motif le plus puissant de les mériter, & on détruit le principe des actions héroïques, qui est la perspective d'une distinction particulière.

337. On peut cependant, sans s'écarter de la vérité, accorder son estime au respectable Souverain, (Louis XV, en 1761,) qui regne aujourd'hui en France. Sa douceur & son humanité personnelles l'ont rendu justement cher à ses sujets, & lui ont pro-

curé un surnom plus convenable que le premier aux événemens de son regne, celui de *Bien-aimé*, qui lui fut donné lors de convalescence d'une maladie pendant laquelle la sollicitude & la consternation générale de son Peuple montrèrent combien il leur étoit cher. Certainement ce titre lui fait plus d'honneur que le premier, non-seulement à cause de sa plus grande propriété, mais encore parce qu'il est d'un prix supérieur. Car ceux qui peuvent avoir le plus de prétentions à celui d'invincible, sont exposés à le perdre en un instant par la vicissitude des choses humaines, tandis que la prospérité ne peut rien ajouter, ni l'adversité rien retrancher au titre de *Bien-aimé*. Il ne peut le perdre que par sa faute.

338. Les François, dans leur appréciation du mérite de la Nation Angloise, l'élevent par une gradation étudiée au-dessus de toutes les autres, & la placent immédiatement après eux-mêmes. Nous donnerons pour exemple l'opinion qu'ils ont des différentes especes de courage militaire, vertu qu'ils croient exister parmi eux dans la plus haute perfection, & qu'ils ont décrite avec cette netteté particulière qui caractérise les divers jugemens qu'ils portent de leurs voisins. Dans les Allemands, c'est absence de crainte & insensibilité au danger: dans les

Espagnols, persévérance & opiniâtreté à poursuivre ce qu'ils ont commencé: dans les Italiens, un génie fertile à cacher leur côté foible & à découvrir celui de leurs adversaires, ainsi qu'à inventer toute sorte d'artifices & de stratagèmes: dans les Anglois, une intrépidité d'ame qui voit & affronte tous les dangers: dans eux-mêmes, une valeur qui agit par règles & qui est également éloignée de la témérité & de la timidité.

339. Cependant leurs notions de notre courage ne sont pas uniformes, comme on le voit dans plusieurs de leurs Ecrivains. Tantôt c'est une férocité semblable à celle des animaux altérés de sang qui se plaisent dans le carnage. C'est ainsi que Fléchier le représente dans sa célèbre Oraison funèbre du Maréchal de Turenne, où parlant de la victoire qu'il remporta sur les Espagnols près de Dunkerque, avec le secours des Anglois, il dit de ceux-ci: qu'*une férocité naturelle les acharnoit sur les vaincus.*

Voltaire, dans son Poëme sur la Bataille de Fontenoi, charge le courage Anglois de la même épithete, comme on le voit par ce vers:

Et la férocité le cède à la vertu.

Mais, comme il s'étoit apperçu de son tort, sans cependant vouloir se rétracter en

entier, il a eu l'honnêteté de joindre à la marge une note par laquelle il excepte de l'imputation de férocité tout le corps des Officiers qui, dit-il, sont aussi généreux que les nôtres. Les pauvres soldats ne lui paroissent pas dignes de ses égards.

340. M. Duclos n'est pas plus exempt de préjugé dans son élégante *Histoire de Louis XI*, au commencement de laquelle il parle de la bataille de Poitiers, où la valeur Française céda au désespoir des Anglois. Ce sont ses termes qui prouvent qu'il n'a pas assez fait attention à la bravoure des Anglois & à la conduite de leur illustre Chef dans cette journée mémorable; tout Lecteur impartial ne pouvant méconnoître le sang froid du Général & la prodigieuse résolution des soldats.

341. Le seul Auteur François qui paroisse avoir bien saisi & défini l'espece de courage qui appartient aux Anglois, est le Jésuite d'Orléans, qui s'exprime ainsi en traitant des guerres civiles du regne de Charles premier.

» La guerre se fit vivement, selon le génie  
» de la Nation brusque, impétueuse, don-  
» nant peu à l'art, & décidant tout par  
» des batailles où l'on fait plus de cas du  
» du nombre & de la vigueur des combattans  
» que de la science des Capitaines. »

342. Comme la guerre est un métier dans lequel les François se regardent comme les

maîtres de toutes les Nations, nous avons jugé nécessaire de nous étendre sur la valeur personnelle qui est le fondement de toute gloire militaire, d'autant plus que les François ne s'imaginent pas qu'il y ait de Peuple au monde qui puisse leur être comparé dans l'art de l'exercer à propos. C'est à d'autres à décider avec quelle justice, il nous suffit d'avoir exposé leurs prétentions & les idées qu'ils ont de plusieurs Nations de l'Europe, sur cette matiere.

343. Non-seulement ils nous taxent de férocité dans la guerre, mais ils étendent leurs accusations jusques sur les combats qui s'élevent parmi notre commun peuple, qui cependant sont bien moins dangereux en Angleterre que par-tout ailleurs. Dans les occasions qui donneroient lieu aux meurtres les plus atroces en plusieurs pays, un nez cassé ou un œil noirci est ordinairement chez nous l'accident le plus funeste. On n'en est pas quitte à ce prix dans certains climats, où les coupables des assassinats les plus énormes & les plus communs, trouvent une impunité qui s'accorde mal avec le caractere d'humanité en vertu duquel on prétend l'emporter sur nous. Il y en a même où la Religion est pervertie jusqu'à protéger le crime, & où il suffit de se réfugier dans une Eglise ou dans un Cloître pour être à

l'abri de toute poursuite. En quelques endroits, tenir ou toucher l'habit d'un Prêtre ou d'un Noble, est une sauve-garde pour le plus vil meurtrier. Nous n'avons point en Angleterre de ces sanctuaires d'iniquité; & quoique le Peuple, naturellement hardi, essaie souvent sa force & son adresse, on y entend rarement parler d'un coup de couteau. Le peuple aime à regarder les combattans & à voir entr'eux ce qui s'appelle *beau-jeu*, au lieu qu'ailleurs, dès le commencement d'une altercation, chacun se retire, sachant bien que la sanglante animosité des parties, ne la fera finir que par une cruelle catastrophe.

344. Les François ne sont pas seuls à nous reprocher d'être cruels. Leurs voisins méridionaux se joignent à eux, & donnent pour cause du tempérament atrabilaire & de l'humeur sanguinaire qu'ils nous supposent, la grande quantité de chair dont nous nous nourrissons. Mais les faits sont les meilleurs argumens dans cette matiere; & les assassinats étant plus fréquens chez eux, & moins en horreur que chez nous, c'est à eux une présomption injuste de nous charger de ce dont ils sont coupables dans un degré qui ne souffre pas la moindre ombre de comparaison. Ont-ils oublié les actes de vengeance particuliere & secreta

s'exerçoient en Italie pendant le quinzieme siècle & au commencement du seizieme, où le poignard & le poison étoient tous les jours employés avec autant de perfidie que de barbarie? On ne vit jamais rien de cette nature en Angleterre. Quoique le fanatisme y ait allumé des bûchers à Smithfield, ce n'a été que des étincelles vis-à-vis des incendies qui ont consumé nos voisins? le seul Duc d'Albe, Ministre infernal de destruction, digné de son Maître Philippe II, n'avoit pas horreur de se glorifier en pleine Cour, d'avoir fait périr par la main du Bourreau huit mille de ses concitoyens. Dans un tems plus éclairé, circonstance qui rend l'action plus criminelle & plus étonnante, les Ministres de Louis XIV eurent deux fois la cruauté d'ordonner la ruine & la dévastation du Palatinat; événement qui doit couvrir de honte tout François qui vante la politesse de ce Monarque & de sa Cour, & qui prouve que la civilité des manieres n'est pas incompatible avec les excès les plus barbares.

345. Ce n'est pas assez de tracer des Anglois un portrait faux en matiere de conséquence, on attaque jusqu'à leurs amusemens, qu'on accuse de respirer quelque chose de sauvage & de féroce. Il est vrai qu'il y a environ un siècle, nous avons eu un parc

pour y faire battre les ours, un Théâtre de Gladiateurs, & que nous avons encouragé le combat à coups de poings qui n'est pas encore abandonné, non plus que celui des coqs, qui est, il faut l'avouer, un plaisir peu honnête; tout cela est reprehensible, mais les François n'en doivent pas triompher, puisqu'à l'exception du combat des coqs, les autres passe-tems scandaleux ont cessé entièrement, ou assez pour qu'ils ne puissent plus être l'objet d'un juste reproche: au lieu que les François, avec leur prétendue averfion pour les spectacles cruels, laissent le bas-peuple de Paris se repaître les yeux de carnage dans une arène où l'on fait combattre toutes les semaines les bêtes les plus farouches. Les Entrepreneurs, pour y attirer la multitude, ne manquent pas de spécifier dans les affiches & billets d'invitation, le nombre & la quantité des animaux qui sont dévoués à combattre jusqu'à la mort, ainsi que le degré de fureur & de rage qu'on a sujet d'espérer qu'ils employeront pour leur défense: car ils se servent du mot *espérer*. A la fin de toutes les affiches, on lit cette apostille. « *On espere qu'ils se défendront cruellement.* »

346. Après cela, les François ont-ils bonne grace à nous reprocher un vice dont ils ont une plus forte charge que nous?

Peut-être diront-ils que ces divertissemens ne sont parmi eux que pour la canaille ? Car telle est la dénomination que ceux qui se croient la partie distinguée de la Nation, donnent volontiers à ces spectateurs : mais cette canaille fait partie du Peuple, dont les mœurs nous donnent droit de prononcer que le caractere des François n'est pas si doux qu'ils voudroient le persuader.

347. Plusieurs circonstances concourent à confirmer les François dans l'opinion qu'ils sont le parangon & le modèle de tout le genre-humain. La principale, c'est l'affluence des Etrangers chez eux. Ils l'interprètent comme un hommage rendu à leurs talens, qu'on vient étudier & imiter de toutes parts.

348. Une autre preuve qui ne leur paroît pas moins convaincante de la grande idée que l'Europe a d'eux, c'est le vaste empire de leur langue, qu'ils regardent comme un aveu général de sa perfection. Les plus modérés en parlent comme de celle qui est la mieux adaptée à l'usage des hommes. Lors même qu'ils en louent d'autres, on voit toujours qu'ils cherchent à insinuer que la préférence est dûe à la Françoisse. A cette occasion ils citent le fameux apophtegme de l'Empereur Charles-Quint, dont l'autorité leur paroît décisive en faveur de leur Langue pour le commerce des hommes entr'eux.

349. Si la Langue Françoisé étoit aussi peu répandue que les autres Langues modernes, qui ne sont sues parfaitement que des Nationaux, il y auroit de la présomption à tout autre que des François, de décider de son mérite ; mais comme elle est devenue familiere dans toutes les Cours, & qu'elle fait une partie de la bonne éducation, on peut assûrer qu'il y a des Etrangers qui la parlent & qui l'écrivent très-correctement, & qui sont en état d'en juger avec connoissance & avec intégrité. On peut donc prononcer avec eux que la Langue Françoisé est plus agréable qu'expressive, & que, semblable à la Nation, dont l'esprit de liberté s'est évaporé par le changement de son Gouvernement, elle a perdu en force ce qu'elle a gagné en politesse & en pureté, qu'on a trop fait consister dans le retranchement de plusieurs choses qu'il eût mieux valu conserver. Amyot, Charron, Montaigne, Rabelais, qui ont précédé cette réforme, sont certainement plus énergiques & plus abondans dans leurs expressions qu'aucun Ecrivain qui les ait suivis. Il n'est pas rare d'entendre des François se plaindre de la gêne où les réduit l'attention qu'ils sont obligés d'apporter à une correction qui affoiblit souvent leurs pensées. Il semble que le principal mérite d'une Langue, devroit

consister dans le nerf & l'abondance de ses expressions, plutôt que dans un soin étudié à ne se rien permettre qui ne soit marqué au coin du raffinement le plus pénible.

350. La Langue Françoisise, quoique douce & harmonieuse dans la bouche de ceux qui la savent parfaitement parler, est différente dans celle des Etrangers. Sa prononciation est vicieuse & embarrassante au dernier point, parce qu'il faut omettre dans la prononciation presque la moitié des lettres qui sont écrites. En quoi elle ne ressemble ni à l'Espagnole, ni à l'Italienne, où toutes les lettres ont leur son. C'est une absurdité de l'Angloise, aussi-bien que de la Françoisise, qui a encore un autre défaut, en ce que plusieurs expressions de l'usage le plus commun ont un double sens, & que la transposition d'un mot suffit souvent pour changer sa signification.

351. Enfin la Langue Françoisise paroît une Langue de phrases, l'Angloise une Langue de mots. La premiere, comme une personne adroite & insinuante, emploie beaucoup de détours & de circonlocutions. La seconde, comme un homme simple & sans artifice, évite la prolixité & va droit au but. L'une semble faite pour la conversation, l'autre pour les affaires.

352. Les François parlent avec une vîtesse

& une impétuosité prodigieuse. Ils paroissent toujours impatiens d'exposer leurs pensées, & comme engagés dans un combat à qui parlera plus promptement. Leur précipitation à juger, contraste singulièrement avec la lenteur des Anglois. Les François ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes pour s'abstenir de manifester leur opinion avec une violence qui démontre qu'ils n'ont point prémédité ce qu'ils disent. Cette légèreté de caractère, parmi eux, est le défaut des vieillards aussi-bien que des jeunes gens. *Le toujours vis* appartient également à tous deux comme *le toujours gai*. Quoiqu'en général les vieillards François soient fort agréables par la gaieté qu'ils partagent avec la jeunesse, il leur manque l'air grave & majestueux que le poids des ans imprime ordinairement ailleurs. Ils sont infatigables dans leurs harangues : & dans les Cafés & autres lieux semblables, ils ne le cèdent point en volubilité de langue aux plus jeunes de leurs auditeurs.

353. Incapables de contenir l'agitation de leur esprit & leur démangeaison de parler dans des bornes raisonnables, les François sont sujets à transgresser les règles de l'éducation, en s'interrompant les uns les autres avec tant de chaleur qu'ils semblent s'assembler plutôt pour disputer que pour conférer amiablement ensemble.

354. Les nouvelles politiques concernant l'intérieur du Royaume, qui sont pour nous un texte toujours suivi d'un ample commentaire, n'occupent pas tant de place dans leur conversation que les nouvelles étrangères. On seroit tenté de croire qu'ils en sont plus curieux que d'apprendre ce qui se passe dans leur propre patrie. Cependant le danger qu'il y auroit pour eux de publier librement leur façon de penser sur le Gouvernement, est une des causes qui fait prendre un autre cours à leur curiosité. On peut aussi présumer qu'ils donnent beaucoup à la vanité de se faire admirer en se montrant instruits sur des matieres inconnues à ceux qui n'ont pas beaucoup vu ou lu.

355. Les François aiment à se donner pour voyageurs & observateurs du monde, & exagerent la moindre excursion hors de leur pays, autant qu'ils le jugent nécessaire pour se bâtir une réputation sur ce fondement. On en rencontre qui, pour avoir été quelques semaines ou quelques jours seulement hors de leurs frontieres, osent se donner pour spectateurs & témoins d'une infinité de choses qu'il est impossible d'avoir vu en si peu de tems, qui vous font hardiment la description de lieux où ils n'ont jamais paru, & qui, s'ils sont d'un rang à faire admettre la supposition, n'omettront

pas l'énumération des courtoisies qu'ils prétendent avoir reçues des personnes de la première distinction. Ce n'est pas tout : comme leur gloire n'est point complète qu'ils n'aient été plus ou moins engagés dans des intrigues amoureuses, ils choisiront précisément les plus honnêtes femmes pour le sujet de leurs narrations, &, dans leurs fictions, rarement ils épargneront la vertu la plus pure, s'ils croient qu'en la flétrissant ils donneront une grande idée de leur galanterie. Ne connoissant point de bornes à leurs confidences au moins indiscrettes, ils fournissent une infinité d'exemples du danger qu'il y a de noircir les absens : car ils s'exposent souvent à de sérieux éclaircissemens vis-à-vis des vengeurs des Dames ainsi calomniées. On diroit qu'ils sont plus jaloux de se vanter des faveurs du Beau-Sexe, que de les obtenir, & qu'ils n'ont ni scrupule, ni remords de se donner l'infame liberté de compromettre ce qu'il y a de plus respectable au monde, les personnes mêmes dont ils connoissent à peine les noms, & qu'ils n'ont jamais fréquentées.

356. Beaucoup de jeunes Anglois, envoyés en France pour compléter leur éducation, sont reconnoissables aux mêmes traits. Il semble qu'ils ne vont en France que pour y former une collection-pratique des ma-

nietes qui rendent les François & leurs imitateurs également désagréables & ridicules. A leur retour de ce Royaume, où ils ont dépensé beaucoup d'argent, & acquis peu d'estime, ils font la répétition des extravagances de tout genre par lesquelles ils se sont non-seulement fait tort à eux-mêmes, mais ont fait réfléchir sur leur patrie le mépris qui n'est dû qu'à eux seuls. L'idée qu'on se forme des Nations se calcque sur le caractère des Voyageurs : ils devroient donc se considérer comme les Représentans de leurs compatriotes, & il seroit à souhaiter qu'on ne permît point de voyager à quiconque n'a ni la capacité, ni la volonté de se comporter de maniere à soutenir l'honneur de sa patrie. Heureusement que le corps de la Nation est connu depuis long-tems par sa valeur, sa capacité, sa prospérité intérieure & la sagesse de son Gouvernement ; car tous ces avantages seroient ignorés du reste de l'Europe, s'il n'y avoit d'autre voie de s'en instruire que la fréquentation des jeunes Anglois qui vont se montrer dans les pays étrangers, où ils ne font admettre que leur opulence, & s'attirent peu cette estime qui ne s'accorde qu'au mérite réel & intrinsèque. C'est une suite du mauvais plan suivi par ceux qui ont la surintendance de leur éducation : car n'est-ce pas un étrange système

tême d'exposer au grand jour un jeune Seigneur qui commence à peine à voir l'aurore de la vie civile, & dont l'esprit n'est point encore formé ? Suffit-il qu'il ait achevé le cours des exercices académiques ? N'y a-t-il point de connoissances préliminaires à acquérir avant de paroître devant des étrangers jaloux d'exercer leur droit d'examiner s'il connoît assez son propre pays pour profiter de ce qu'il peut voir dans les autres ?

357. Un Etranger judicieux ne peut qu'avoir compassion d'un jeune Gentilhomme dont l'instruction est si mal dirigée, & s'indigner de cette fureur de conduire dans un monde nouveau un enfant sans expérience, précisément dans le tems que ses passions le dominant, & qu'il sera le moins en état de résister aux tentations que le besoin ou la cupidité feront naître de toutes parts sur son passage, depuis la femme de condition dont il se trouvera la dupe au jeu, jusqu'à la plus vile courtisane qui mettra à sa prostitution un prix qu'elle saura exiger. Que peut-il arriver autrement, quand la simplicité, sans armes, est seule opposée à mille artifices, & lorsqu'au lieu d'un guide propre à lui faire éviter les écueils, il n'a d'autre assistance qu'un homme aussi neuf que lui sur la plage où il est envoyé, & qui mérit-

teroit plutôt d'être appelé son compagnon que son Gouverneur, puisqu'il n'a d'autre avantage que celui de quelques années communément employées dans un Collège ou dans une Paroisse? Fonctions honnêtes, mais elles n'ont pas coutume de donner les talens nécessaires pour se charger de la direction d'un jeune Voyageur, qu'on ne devroit confier qu'à un guide expérimenté qui eût déjà fait lui-même le chemin qu'ils entreprennent ensemble, & qui eût vu à fond, & connu parfaitement ce qu'il va montrer à son pupille.

358. *Se croire un Personnage est fort commun en France,*

dit la Fontaine; à quoi nous ajoutons que le desir de paroître un personnage n'y est pas moins commun. C'est un défaut particulier au François, que d'affecter de paroître au-dessus de ce qu'il est en effet. Il est vrai que certains Etrangers, par exemple, les Italiens, ont un goût singulier pour les expressions pompeuses & magnifiques, & qu'ils sont si libéraux de grands titres envers les gens de l'état le plus commun, qu'il ne leur reste rien de plus à accorder aux personnes du premier rang: mais la vanité des François prend un autre tour. Ce n'est pas à se faire donner de grands titres, mais à se

faire passer pour des hommes de poids & de mérite, qu'ils trouvent une satisfaction qui les dédommage de la dureté de la situation qu'ils éprouvent quelquefois intérieurement, & de laquelle ils se consolent, pourvu qu'elle ne soit connue que d'eux seuls. Ils sont très-industrieux par-tout à cacher leur indigence, & font, la plupart, une figure sinon brillante au moins décente : en quoi ils ne sont point à blâmer ; car il vaut mieux prendre un air de prospérité dans la mauvaise fortune, que de lui rendre un hommage inutile, en portant ses stigmates par une contenance triste & un extérieur sordide, qui ne font qu'exposer au mépris des heureux. Montrer un air d'humiliation & publier la cruauté de la fortune, n'est pas le moyen d'obtenir ses faveurs. Dans la liste des êtres imaginaires, on ne l'a pas, sans raison, mise au rang des femmes : elle sourit souvent à un agréable extérieur, & dédaigne ceux qui n'ont pas soin de se donner ce relief.

550. Un François qui a difficilement de quoi vivre, se privera d'une partie de sa nourriture pour se donner des habits de toutes les saisons. Sa dépense n'est pas toujours stérile & sans fruit ; car s'il est d'un état à ne pas faire rougir de sa société, à la faveur d'un habillement riche, il pourra fréquenter les personnes de la plus haute dis-

inction, & s'en faire des protections d'un grand usage.

360. Les principaux fondemens sur lesquels il érige le systême de sa vanité, sont ses liaisons & sa capacité. Il se sert merveilleusement de la dernière pour former promptement les autres. Comment réussit-il si bien ? C'est une demande ou une plainte qu'on entend faire à ceux qui ne découvrent point en lui ce mérite éminent qui devrait justifier la prédilection qu'il obtient souvent au préjudice de compétiteurs qui valent mieux que lui ; mais l'étonnement cesse quand on réfléchit qu'il n'y a point d'hommes sur terre qui entendent si bien l'art de se faire valoir. Tous les jours, avec des talens bornés, mais beaucoup de sagacité à les produire, un François se tire d'embarras, & s'avance ; ce qui est autant un effet de la souplesse de son caractère, au moyen de laquelle il s'insinue dans les bonnes grâces de ses supérieurs, que de sa vigilance à saisir les momens favorables. On ne peut nier l'utilité de cette habitude, & que les hommes ne manquent plus souvent les occasions que les occasions ne manquent aux hommes. Les François n'en laissent point échapper, ils observent exactement la principale de toutes les maximes dans la poursuite de nos desseins, que *la*

*valeur des occasions n'est connue que de ceux qui en profitent , & que celle qu'on néglige est peut-être la plus heureuse que le destin nous offrira jamais.* Au moindre signal ils sont toujours prêts & alertes à saisir l'heure décisive , & à écarter leurs concurrens dont les qualités , quoique supérieures , restent ensevelies , faute d'une égale activité à les exposer aux regards des patrons qui les auroient employées ou récompensées , s'ils les avoient connues.

361. Ils ont une méthode particulière de se recommander. Elle consiste à établir des principes dont ils laissent tirer aux autres les conséquences favorables. Par cette voie indirecte , ils conservent les apparences de la modestie , en se louant beaucoup. C'est ainsi qu'agissent les Gentilshommes que de prétendues affaires d'honneur ont chassé de France , & en France même les désœuvrés de Paris qui citent à tout instant les personnes distinguées dont ils se supposent amis & protégés.

362. Peu de François se-refusent la satisfaction d'entretenir ceux dont ils sont connus , du détail sans fin de leurs Domestiques , de leurs équipages , de leurs chevaux , de leurs châteaux , de leurs meubles , descendant jusqu'aux moindres minuties de ce genre. On doit bien se garder en leur présence de

paroître dédaigner ces narrations, qui, quoiqu'ennuyeuses pour les personnes qu'elles n'intéressent point, sont toujours considérées par celui qui les fait, comme les plus fortes marques qu'il puisse donner du plaisir qu'il trouve dans la société de ceux auxquels il se communique si familièrement.

363. Lorsqu'un Anglois, qui a vu Paris, vient à parler de la mince apparence de ses Boutiques, en comparaison de la magnificence de celles de Londres, un François ne manque pas de répondre, que ce n'est pas en France la coutume d'un Marchand, quelque abondamment fourni qu'il soit, d'étaler toutes ses marchandises, de peur d'exciter l'envie. Mais rien n'est plus facile que de réfuter ce prétexte, lorsqu'on fait attention que, de tous les Peuples commerçans, le François est celui qui se vante le plus. Est-il croyable que des gens qui aiment tant à paroître opulens, comme toute leur conduite l'indique, se privassent de la satisfaction que leur vanité trouveroit dans un superbe étalage, si réellement ils étoient aussi-bien fournis qu'ils le prétendent, sans le montrer? Dès que vous entrez chez eux, ils commencent par vous détailler chaque article qu'ils ont, ou peut-être qu'ils n'ont pas, l'usage de chaque chose, & son excellence. Ils vous font savoir, par maniere

d'épifode, les noms & la qualité des personnes qui les honorent de leur pratique. Enfin ils vous présentent ce qu'ils pensent vous avoir tenté d'acheter par leur pompeuse harangue, & à force de flatterie & de belles paroles, ils viennent insensiblement à bout de vous vendre des choses auxquelles vous ne songiez nullement.

364. Si les hommes sont adroits à cet exercice, les femmes le sont encore plus. Dès qu'un Etranger tombe entre leurs mains, elles travaillent à l'enchanter, & quand leur magie est épuisée, sa bourse est à leur merci. Ainsi fasciné, il ne peut s'empêcher de dépenser beaucoup plus qu'il ne s'étoit proposé, en bagatelles dont il n'a aucun besoin, ou en choses dont il est pourvu, & d'en payer un prix exorbitant, le tout en conscience, phrase dont elles font une criminelle profanation.

365. Les François vantent de si bonne foi les plaisirs & les commodités de leur Pays, & ils sont si persuadés qu'ils surpassent en agrémens tous les Peuples de la terre, & que le souverain bien de la vie est d'habiter chez eux, qu'ils ne sont pas peu surpris, quand on n'est pas de leur avis sur ce point. Il y auroit de l'injustice à méconnoître la bonté de la France & de ses habitans à bien des égards; mais leur supério-

rité dans l'art d'augmenter toutes les jouissances , n'est pas avouée de tout le monde. D'abord , pour ce qui est des commodités de voyage & du logement , elles ne sont pas comparables à celles qu'on trouve en Angleterre. S'ils l'emportent pour les provisions de bouche , ce ne seroit qu'autant que leurs Cuisiniers savent les perfectionner ; mais cet avantage est fort problématique : car plusieurs François conviennent que nos alimens sont plus sains , & beaucoup d'Anglois préfèrent notre maniere de les apprêter , même en France , où ils ont la facilité de se faire servir tous les ragoûts qui rendent les Cuisiniers François si fameux.

366. L'ameublement des maisons Françaises , si l'on excepte les premières classes , est vil & mesquin. On voit avec pitié une affectation d'ornemens qui couvrent mal la pauvreté des matériaux dont elles sont construites , & qui ne suppléent pas au défaut de propreté que nous supportons avec tant d'impatience , qu'un Voyageur Anglois s'en trouve incommodé presque par toute la France , où la misere du Peuple est insuffisante pour excuser la saleté qu'on rencontre à chaque pas.

Les François disent que c'est pis chez plusieurs de leurs voisins. Soit ; mais leurs voisins

ne

ne sont ni si visités, ni si curieux d'éloges.

Un désavantage essentiel des François sur l'article des maisons, c'est que rarement les Propriétaires fournissent rien au-delà des murailles toutes nues; au lieu qu'en Angleterre les maisons les plus communes sont louées avec leurs tapisseries, des lambris, des armoires, des garnitures de cheminées, & d'autres meubles, en si grande abondance, qu'un locataire n'a presque rien à y ajouter pour en compléter l'agrément.

367. En France, les classes inférieures ne sont magnifiques que sur leur personne, & pourvu qu'elles fassent une belle figure hors de chez elles, elles s'embarrassent peu de l'état intérieur de leurs maisons. Ainsi, tandis qu'en Angleterre la richesse des habits est regardée comme le privilège des gens de distinction, elle ne sert en France qu'à confondre les rangs & à détruire entre les membres de la société la gradation apparente dont l'entretien est aussi nécessaire pour supprimer l'orgueil absurde, & les dépenses pernicieuses, que pour récompenser & encourager l'industrie & les talens.

368. Les François franchissent beaucoup les règles de la vérité & de la modération dans les comparaisons qu'ils font entre le climat de France & celui d'Angleterre, élevant le premier au-dessus de toute mesure,

& rabaiſſant le ſecond juſqu'à le rendre méconnoiſſable à quiconque n'eſt point fait à la partialité de leurs deſcriptions. Sans entrer dans une longue diſſertation ſur les qualités de l'un & de l'autre climat, on peut préſumer avec raiſon qu'il y a très-peu de différence entre celui de Londres & celui Paris. La nature & la diſpoſition des élémens paroiſſent les mêmes dans ces deux Capitales. Le tems y eſt variable en toute ſaiſon. Dans toutes deux, ſouvent le ſoleil luit le matin, le ciel eſt couvert à midi, il pleut l'après-dînée, & il fait beau-tems le ſoir. Le froid & le chaud ſ'y ſuccèdent avec la même rapidité. L'hiver, qui eſt la partie la plus longue de l'année, n'eſt pas moins rigoureux à Paris qu'à Londres, & y eſt au moins également accompagné de neige & de glace.

369. Il n'y a rien de plus impertinent que l'affectation d'un François, qui, écrivant de Londres à Paris, recommandoit de faire ſes complimens au ſoleil, qu'il n'avoit pas vu depuis long-tems : ce ſarcaſme alloit aſſez à Gondomar, Ambaſſadeur d'Eſpagne, de qui il eſt emprunté; mais il ne ſied nullement à un François domicilié à Paris, qui n'eſt ni plus agréable que Londres, ni même plus ſain, ſi l'on en juge par les bills de mortalité.

370. Pour éviter tout reproche de par-

tialité , nous convenons que d'habiles Physiciens ont écrit que l'Angleterre étant une Isle Septentrionale est exposé à des froids plus fréquents , & que l'air y étant chargé d'une plus grande quantité de particules salines , est à cet égard moins pur que plusieurs parties du Continent ; mais abandonnant cette discussion à ceux auxquels il appartient de la traiter , nous disons que les amusemens de Paris ne sont point préférables à ceux de Londres.

371. Paris a ses Opéras & ses Académies de jeu ; nous avons aussi les nôtres à Londres , ainsi qu'une infinité d'autres moyens de passer ou de perdre le tems. Cependant les François ont un Spectacle inulité parmi nous , qu'ils appellent la Comédie Italienne , quoique les Pieces & les Acteurs en soient presque tous François. Son principal jeu dépend de son Arlequin , qui n'est pas une figure muette comme dans nos pantomimes ; mais il dit & fait tout l'essentiel , il fixe , pour ainsi dire , seul les yeux & les oreilles , & le moment de son apparition excite toujours un agréable murmure dans l'assemblée. Son personnage consiste à produire continuellement des éclats de rire par ses bons mots & la force de sa bouffonnerie. On convient unanimement qu'il n'est rien de plus récréatif que ce

Maître consommé dans l'art de faire naître une source d'idées risibles des incidens les plus communs, & d'entretenir la joie depuis le commencement jusqu'à la fin du Spectacle; ce qui est d'autant plus merveilleux, que ses faillies ne sont point préméditées. Ce Théâtre, qui s'accorde si bien avec l'humeur des François qui l'ont imité des Italiens, est aussi suivi qu'aucun autre.

372. Le nombre excessif des Gens de Loi, aussi respectables dans leur institution que méprisables quand ils sont corrompus, surcharge également l'Angleterre & la France. Comme les Normands sont supposés les habitans les plus plaideurs qu'il y ait en France, il n'est pas sans probabilité que leurs ancêtres ont apporté en Angleterre l'esprit de chicane dont nous ne remarquons aucune trace avant leur conquête. Ni les Danois, ni les Saxons, leurs devanciers, ne paroissent pas avoir eu du goût pour les procès, ni avoir cultivé cette branche parasite de la législation: au contraire, ils ont aimé la brièveté des loix, & ont décidé les différens le plus sommairement qu'il étoit possible.

373. Il seroit bien à souhaiter que l'exemple du plus grand Monarque qui fût peut-être jamais assis sur aucun Trône, excitât parmi nous plus que de vains éloges. Les exploits guerriers de ce Héros, quoique

dignes de l'admiration de tous les âges, sont inférieurs en mérite réel & substantiel à l'Acte Royal de justice & d'humanité, par lequel il a limité la durée des procès dans ses Etats, & étouffé d'un seul coup l'esprit infernal de discorde qui, de tems immémorial, produisoit beaucoup de maux parmi ses sujets: acte dont l'utilité s'étendra aux générations les plus reculées; tandis que le souvenir de ses victoires sera affoibli par la plume de la partialité, ou qu'elles seront taxées d'injustices par les ennemis de son pays, de sa gloire, & de la cause qu'il a invinciblement soutenue. L'imitation d'un si beau modèle surpasse-t-elle le pouvoir de la Constitution d'Angleterre? S'il est ainsi, quelle Constitution est la nôtre! ou plutôt qu'elle a d'indignes représentans dans des hommes intéressés à ne rien changer d'une routine méprisable & pernicieuse!

374. Quiconque connoît la dépravation du genre-humain, doit bien s'attendre qu'une réforme en ce genre est vraiment un travail d'Hercule, lorsqu'on examine l'étable d'Augée qu'il faudroit nettoyer, & quelle légion de Praticiens affamés il s'agiroit de démettre de leur office. Mais si le danger qu'il y auroit pour la liberté dans une pareille entreprise, n'est qu'un prétexte destitué d'expérience & de raison; si au contraire on

peut démontrer que la liberté en acqué-  
roit de nouvelles forces, & cela par des  
preuves si claires, qu'il n'y a que des ames  
vénales qui puissent refuser d'y souscrire.  
Qui nous empêche de nous livrer incont-  
inent à l'action, & d'appeller à notre se-  
cours tous les amis de la patrie, pour nous  
aider à exterminer le démon de la chicane,  
qui dissout tous les liens de l'affection so-  
ciale, renverse la paix domestique, & oc-  
cupe souvent toute une vie qui auroit été  
employée à des études & à des arts utiles ?

375. Qu'on n'allégué pas les énormes  
volumes des Loix Romaines, dont l'abrégé,  
fait du tems de Justinien, est lui-même énor-  
me. Cet abrégé, si une compilation aussi  
informe mérite ce nom, milite en faveur  
des mesures que nous sollicitons, puisqu'il  
n'a été rédigé que pour remédier à l'em-  
barras que la multitude, la complication  
& la contradiction des loix, jettoient dans  
les affaires les plus simples. Cette immense  
quantité de loix ne peut être regardée que  
comme une preuve de la corruption du mi-  
nistere des loix, pendant le regne des Em-  
pereurs précédens: car ce n'est que depuis  
l'établissement du pouvoir absolu que nous  
pouvons dater la variété infinie de forma-  
lités qui gênent tous les pas de la vie.

376. Auguste craignoit si peu de multi-

plier les loix, qu'il s'attribua le privilège de proposer une loi nouvelle toutes les fois qu'il viendrait siéger au Sénat en personne. Ses Successeurs étendirent un privilège si important, & parvinrent par degrés à la puissance d'en créer cinq à-la-fois, puis sans nombre; sachant bien que leur accroissement perpétuel servoit à agrandir leur autorité par le nombre de créatures & de dépendans que l'exécution de toutes ces loix exigeoit nécessairement. Ainsi, les Empereurs Romains se sont autant appuyés sur les Gens de Robe que sur les hommes d'épée, & il est difficile de dire qui des deux ont le mieux servi la tyrannie. Le cours de toutes les affaires civiles étant assujetti à l'entremise indispensable des Jurisconsultes, ils parvinrent à de si grandes richesses, qu'un d'eux fut en état de briguer l'Empire. Leur crédit pouvoit être comparé à celui des Efendis d'aujourd'hui en Turquie; corps dont la Porte connoît trop bien l'usage, & qu'elle considère trop pour le molester.

377. Quoique la loi soit dans son origine la gardienne de la liberté, cependant, selon le proverbe, *Corruptio optimi pessima*, il n'est rien de pire que la corruption de qu'il y a de meilleur. Les membres de la Justice une fois corrompus, sont devenus dans tous les temps & dans tous les Pays,

les plus fermes & les plus opiniâtres supports de la tyrannie.

378. Un Anglois n'a pas besoin d'en chercher des exemples dans l'Histoire de l'ancienne Rome, ni de consulter l'Etat présent de la Turquie, il en trouvera assez dans son Isle, non-seulement dans la classe des derniers Praticiens, qui n'exercent la plupart leur profession que par des vues intéressées & sordides, mais encore parmi les Magistrats que le Peuple révere comme ses protecteurs, comme les dépositaires du bien & du bonheur public, & qu'on ne pourroit presque soupçonner sans crime, d'être accessibles à l'ombre de bassesse ou de mauvais desseins. Combien de fois avons-nous vu la trahison & les décisions iniques en faveur du pouvoir arbitraire, émaner du banc où siègent les Juges de la terre, dont le défaut d'intégrité & la prévarication doivent apprendre aux Anglois à veiller sur chaque homme que la faveur de la Cour élève à des places qu'ils remplissent avec un danger effrayant pour leur patrie?

379. Il y a peu de regnes de nos Princes qui ne fournissent de tristes preuves de la promptitude avec laquelle l'espérance des graces ministérielles opere sur l'ambition des grands Jurisconsultes. C'est ici le lieu de remarquer que, sans la condescendance &

la flatterie des Chefs de la Justice, Charles I auroit vraisemblablement suivi des mesures fort différentes de celles qui lui sont devenues si fatales. Ses ennemis les plus acharnés ne peuvent nier qu'il n'agit jamais que dans la funeste persuasion de leur droiture. Il respecta toujours le jugement des Gens de Loi : & s'ils eussent eu assez d'honneur & de courage pour se déclarer d'un avis contraire au sien, il s'y fût conformé. L'Univers impartial rend à ce Prince trompé le témoignage qu'il a toujours été irréprochable dans tous les devoirs de la vie privée.

380. Nous devons en dire presque autant de son fils Jacques II, dont le caractère avoit des côtés aimables, & qui n'eût pas été lui-même l'artisan de sa propre ruine, en méprisant les droits de son Peuple, s'il n'eût pas trouvé de vils esclaves de ses desirs dans les plus savans & les plus éminens Jurisconsultes, que leur état autorisoit, & par conséquent obligeoit à une résistance qui auroit été salutaire à leur Souverain, & l'auroit détourné de forcer ses sujets aux extrémités auxquelles ils furent réduits pour se défendre.

381. Il seroit injuste de refuser les éloges dûs à plusieurs illustres personnages qui ont soutenu la gloire de leur profession, tant en

Angleterre qu'en France. On leur doit la plus sincere vénération, quand on considere de combien de vertu ils doivent être armés pour surmonter les tentations auxquelles l'éclat de leur mérite les expose continuellement: mais c'est toujours une triste vérité que peu de Gouvernemens sont contrariés par leurs Jurisconsultes, qui, ne pouvant s'avancer que par la faveur de la Cour, & tenant tout de sa préférence, trouvent toujours plus d'avantage & de sûreté particuliere à se montrer zélés partisans de l'Autorité, qu'à se donner la dangereuse réputation d'amis du Public & d'ennemis de l'oppression. Ainsi, ils exécutent souvent sans contradiction les ordres les plus illégitimes, font une partie des *vis, artes & instrumenta regni*, c'est-à-dire, de la force, de l'artifice & des autres instrumens par lesquels la forme de certains Gouvernemens se maintient.

Chez plusieurs Nations, les Jurisconsultes forment un Corps très-nécessaire au Gouvernement, non-seulement parce qu'ils soutiennent les prérogatives, mais encore parce qu'ils détournent l'attention des Peuples du public au particulier, & qu'ils les embarrassent si fort de leurs affaires personnelles, qu'ils n'ont pas le loisir de se mêler des affaires d'Etat.

382. Lorsque nous observons combien de milliers de sujets sont entièrement occupés d'affaires particulières qui absorbent toute leur attention pendant des années entières, & louvent pendant toute leur vie, & que nous réfléchissons que ces personnes doivent être douées d'une opiniâtreté invincible au travail & d'une patience à toute épreuve dans les traverses; qualités précisément les plus propres à combattre avec succès pour la liberté, nous ne pouvons plus douter que l'encouragement de la chicane & la prolongation des procès ne soient une des méthodes par lesquelles le Gouvernement acquiert des forces en plusieurs pays, & ne servent à recevoir, comme dans un canal creusé exprès, la marée de l'opposition que le goût des Légistes pour les altercations, & leur entêtement infatigable élèveroit certainement au préjudice de la paix contre l'administration, si on n'avoit pas l'adresse de lui faire prendre un autre cours. Car le ressentiment de l'injustice, qui anime les égaux les uns contre les autres, pourroit bien les exciter à venger leurs droits avec autant d'activité & de constance contre ceux du plus haut rang qui les envahissent, si quittant leurs brouilleries particulières, ils s'appliquoient à remédier aux griefs généraux.

383. Il est donc évident que la multitude des Gens de Loi est dangereuse à un Etat qui prétend conserver ou recouvrer sa liberté. Nous ne disons rien du labyrinthe de formalités & de procédures qu'ils multiplient pour se donner de l'occupation, qui rendent la justice un objet de terreur pour tous ceux qui en approchent, & qui détournent souvent d'avoir recours à sa protection, malgré le droit le plus incontestable; parce qu'on a appris à la regarder sous le même aspect que les grands Etats font vus des petits qui ont ordinairement tout sujet de se repentir d'avoir imploré leur assistance ou leur médiation. Par toutes ces raisons & beaucoup d'autres qu'il seroit superflu d'alléguer, il paroît que cette branche a besoin d'être élaguée, & que sur le pied qu'elle subsiste aujourd'hui, on doit l'estimer un des plus pesans fardeaux des Etats.

384. On peut comparer les Loix & les Légistes aux Soldats & aux Officiers dont le nombre doit être soigneusement limité. Lorsqu'ils excèdent de justes proportions, ils ne font que fatiguer l'Etat & l'embarasser, en troublant son repos.

385. L'état de domesticité n'est pas accompagné en France de toute l'humiliation

qui le rend en plusieurs pays si pénible & si ignominieux, que ceux qui l'exercent, sont regardés comme les derniers êtres de la société, & que c'est presque une flétrissure d'y être réduit. Un Domestique François, soit qu'il porte la livrée, soit qu'il ne la porte pas, est communément un parfait Aristippe. On peut lui appliquer ce que dit Horace de ce Philosophe :

*Omnis Aristippum decuit status, & color & res.*

Toutes sortes de conditions, d'emplois & de circonstances convenoient à Aristippe. Tels sont & les François que la souplesse de leur esprit rend capables de se plier aux différentes humeurs des Etrangers, au service de qui ils s'attachent, & ceux auxquels le destin plus propice n'envie point le sort plus doux de servir leurs compatriotes, qui sont ordinairement les meilleurs de tous les Maîtres & les plus aisés à contenter. Ce qui distingue principalement les Domestiques François, c'est qu'étant alertes & industrieux, ils sont propres à toute sorte de personnages & utiles en une infinité de rencontres. La Noblesse de toute l'Europe les préfère à ses propres compatriotes en qualité de Valets-de-chambre, Cuisiniers & Laquais.

386. Quelque opinion que les Domestiques François aient de notre libéralité, ils n'affectioignent pas le service d'un Maître Anglois, dont la hauteur & la violence leur est insupportable. Ils aiment à être traités doucement & familièrement, & ne peuvent souffrir le caractere impérieux que tous les Etrangers nous attribuent. Soit qu'il soit produit par un sentiment d'indépendance dégénéré en orgueil, soit qu'il soit l'effet des richesses immenses de notre Île, qui rendent sourcilleux & insolens ceux qui les possèdent; de quelque part qu'il procède, un François ne peut s'y accoutumer. Ce front austere est peu connu hors d'Angleterre vis-à-vis des Domestiques; s'ils ne sont ailleurs ni si bien vêtus, ni si bien gagés, ils sont dédommagés par d'autres égards.

387. Les Grands d'Espagne, auxquels leur goût pour la magnificence fait entretenir une maison nombreuse, se contentent d'un service facile & modéré, & à leur exemple, les personnes d'un rang inférieur exigent moins de travail & de fatigue que d'obéissance & de soumission.

388. En Italie, où la parcimonie regne, & où peu d'argent doit servir à beaucoup de choses, les Finances d'une maison sont trop bien économisées pour être entièrement réparties entre des Domestiques dont

la raison est très-bornée : en revanche, pour peu qu'ils se montrent empressés, quand on les appelle, & qu'ils exécutent ponctuellement les ordres qu'ils reçoivent, c'est tout ce qu'on en attend, & ils ne sont jamais surchargés d'emploi.

389. L'Allemagne est le pays du monde où les Domestiques sont traités avec le plus d'humanité : leurs Maîtres les considèrent presque comme leurs compagnons, & leur témoignent une amitié qui ôte toute l'amertume de leur condition ; aussi ne voit-on nulle part plus d'exemples d'un attachement réciproque, & ces liaisons durent ordinairement toute la vie.

390. La cordialité naturelle aux François occasionne souvent entre un Maître & son valet une familiarité dont celui-ci profite quelquefois pour devenir un favori. On en voit obtenir la confiance d'une famille à un tel degré, qu'on n'y délibère rien sans eux. Cette adresse à s'accréditer leur attire beaucoup d'envie & de jalousie de la part de leurs camarades nés moins insinuans & moins actifs.

391. On demande dans laquelle des deux Nations il y a plus de religion & de dévotion ? Il est certain qu'elles ont toutes deux le mérite d'une piété solide, autant qu'aucun Peuple que ce soit, & qu'elles sont

remplies également de vertueux personnages, dont la pureté des mœurs & l'étroite observance de tous les devoirs essentiels à l'homme ne le cèdent point à ceux d'aucune autre croyance.

Si les apparences étoient toujours une preuve de la réalité des choses, ni les Anglois, ni les François ne pourroient point prétendre à aucune comparaison avec plusieurs Etrangers, en faveur de qui toutes sortes de démonstrations extérieures semblent conclure au préjudice de ceux qui pensent que leur usage immodéré ne tend qu'à engendrer l'hypocrisie, vice qu'à l'honneur des deux Nations, on peut assurer l'antipode de leur caractère. Sans donc affecter une parade excessive dans la pratique des commandemens de leur Eglise, les François font voir un degré raisonnable de zèle, & montrent, par leur conduite, qu'ils sont pénétrés d'un juste respect pour les dogmes dans lesquels ils ont été élevés. Leurs temples sont convenablement fréquentés, & ils y portent une ferveur tempérée & judicieuse qui ne se ressent en rien de l'enthousiasme de nos fanatiques, ni des grimaces & des gestes ridicules de quelques Nations.

392. Il y a des exceptions à faire qui rendent d'autant plus méprisables ceux qui en sont le sujet, qu'ils n'agissent mal que par affectation,

affectation, doutant rarement de la convenance & de la nécessité de se comporter autrement. Ceci est malheureusement applicable à des personnes qui, par respect pour l'élevation de leur rang, devroient le plus s'abstenir de donner de mauvais exemples au public, quelque dissolue que pût être leur vie privée. Cependant la légèreté de leurs propos & de leurs actions contraires à leur conviction intime, est connue de quiconque a été répandu parmi eux. Il leur arrive de traiter les vérités les plus sérieuses & les plus terribles avec un air de badinage & une licence de style qui déroge entièrement à leur dignité & à leur importance. C'est un vice inexcusable & d'autant plus extravagant en eux, qu'ils ne prétendent nullement insinuer par-là qu'ils sont incrédules, ni qu'ils méconnoissent les dogmes qu'ils tournent en ridicule peut-être contre leur intention. On en voit dans les Eglises affecter d'y négliger toute décence, & converser ensemble presque avec aussi peu de modestie que dans un bal ou une assemblée de plaisir. Une pareille conduite a une influence pernicieuse sur les esprits des inférieurs, portés naturellement à imiter leurs supérieurs, & plus susceptibles de mauvaises impressions que de bons exemples. Le relâchement du bas-peuple en cette occa-

sion, est d'une bien plus dangereuse conséquence que celui des hautes classes. Comme il n'a pas ce grand fonds d'excellens principes que possèdent ceux qui ont été élevés noblement, il ignore les motifs nombreux de rectitude morale qui se rappellent continuellement à la mémoire de la partie éclairée du genre-humain ; motifs dont l'action peut-être quelque tems suspendue par légèreté & dissipation d'esprit, mais qui ne manquent pas de reprendre à la fin leur empire, & d'opérer efficacement dans des cœurs où ils ont été enracinés dès la jeunesse.

393. Il paroît que les extrémités de tout genre en matiere spirituelle sont aujourd'hui bannies de France. La doctrine Ultramontaine n'y est pas reçue avec toute l'étendue que la crédulité lui donne en Italie, en Espagne & en Portugal. Il est vrai que le vulgaire n'est pas encore revenu de plusieurs préjugés touchant la vertu de certaines reliques & certaines formules de prieres.

394. Les François épurent la pratique de leur Religion. De temps à autre leurs propres Ecclésiastiques ont ôté des yeux de la multitude abusée plus d'un objet suspect de sa vénération. Ordinairement ils ne se laissent point dominer par l'esprit d'intérêt qui fait qu'ailleurs la Religion est souvent entre

les mains de ses Ministres un instrument d'avarice, & ils forment un corps qui surpasse en doctrine & en piété, tout autre Clergé de leur Communion. La cause de leur supériorité générale vient de ce qu'ils reçoivent une éducation plus savante, de ce qu'à l'âge de maturité ils se permettent de lire les Livres des partis opposés, & de ce qu'ils conversent volontiers avec les Voyageurs de différentes Sectes. C'est dans ces sources qu'ils puisent un fonds d'humanité qui écarte les nuages des préventions que leurs confreres moins instruits d'Espagne & d'Italie, entretiennent contre tous ceux qui sont hors du cercle de leurs opinions. En Espagne sur-tout l'éducation est sur un pied déplorable, non tant pour la partie qui concerne l'instruction de la jeunesse dans la littérature classique, que quant à l'autre partie plus importante, qui doit être élevée sur cette base dans un âge plus mûr où il s'agit d'inculquer des principes & des connoissances solides qu'on ne peut obtenir qu'au moyen d'une libre communication avec les personnes & les Livres de tout pays & de tout genre. Le refus de cette liberté essentielle est la racine de la pire espece d'ignorance, qui naît d'une fausse information, & qui rend les hommes opiniâtres, dans la pensée qu'ils ont raison, parce qu'on leur dérobe toute

connoissance des argumens qui pourroient les convaincre qu'ils ont tort. Cette terrible ignorance répandue & fomentée à dessein, est la mere de l'antipathie qui anime avec violence les hommes les plus dépourvus de lumiere contre ceux d'un culte différent: car il est certain qu'ils n'ont point d'autre motif de regarder de mauvais œil les Protestans de l'Europe, que la haine qui leur est inspirée sans fondement & sans charité, & qui fait qu'ils condamnent les accusés sans daigner faire attention à leurs raisons, ou plutôt sans jamais entreprendre d'examiner la matiere en question, qu'avec la résolution déterminée de les trouver coupables. Les instigateurs de cette fureur religieuse sont d'autant plus criminels, qu'ils savent très-bien qu'elle donne entrée dans l'esprit des simples, aux idées les plus horribles, & qu'elle les aveugle quelquefois au point de se croire autorisés à immoler à la vengeance divine ceux qu'ils supposent dans la mauvaise voie, comme des victimes dont le sacrifice est une œuvre méritoire.

395. La France sent aujourd'hui fort peu le poids de ce fléau. Le grand nombre de Protestans restés dans le Royaume, ne sont plus vus du Gouvernement sous un aspect odieux, & ils paroissent fondés à concevoir plus d'espérance que jamais de la modéra-

tion & du discernement des Ministres, qui comprennent que l'Etat a beaucoup d'avantages à attendre de leur industrie dans les Arts & le commerce, & n'a rien à craindre de leur esprit soumis, paisible, & nullement disposé à renouveler les prétentions de leurs peres à l'égalité avec la Religion dominante. Ils sont si éloignés de présumer pouvoir recouvrer les privilèges que les Huguenots François acquirent jadis au prix de leur sang, qu'ils se contentent de la tranquillité & de la sûreté, & s'estiment heureux qu'on souffre, sans une recherche sévère, les assemblées accidentelles de leur culte particulier. Un fréquent commerce avec eux, & l'épreuve de leur caractère doux a beaucoup affoibli la rigueur & la jalousie du Clergé Romain, dont plusieurs vivent amicalement avec des Protestans bien connus, dans les familles desquels ils sont recus avec une hospitalité qui semble ne respirer qu'une concorde parfaite, & ensevelir dans l'oubli toute disparité d'opinions.

396. Les Ordres Religieux, qui sont en grand nombre & fort riches en France, quoiqu'inférieurs au Clergé Séculier, en sciences & en talens littéraires, ont néanmoins encore dans leur sein des sujets de beaucoup de mérite. Malgré la décadence

de la discipline & des études parmi eux ; ils sont sans comparaison les premiers Moines de la Chrétienté.

397. Il est à propos de faire ici mention d'un Corps qui florissoit il n'y a pas long-tems en France, plus que dans aucun autre Etat de l'Europe, & qui, par son utilité dans la République des Lettres, eût mérité plus de protection qu'aucun Institut des derniers siècles, si l'esprit d'intrigue & d'ambition n'avoit pas arrêté ses premiers progrès dans les Sciences, & ne l'avoit pas enveloppé dans des embarras dont aucun de ses membres n'a pu sortir ; en sorte qu'on s'est vu obligé de le détruire entièrement, en conséquence de la haine qu'une partie de l'Ordre avoit encourue, en se mêlant d'affaires entièrement opposées à son état. Que les griefs dont ils ont été chargés soient entièrement vrais, ou en partie seulement, toujours est-il certain qu'ils étoient devenus bien plus puissans qu'il ne convenoit à la sûreté & à l'intérêt des Gouvernemens qui les ont exterminés. Mais, quand on réfléchit sur le traitement sévère que plusieurs de leurs Chefs ont éprouvé dans un tems où l'esprit de modération & d'humanité regne en Europe, il paroît hors de doute que leur suppression a été fondée sur des considérations du plus grand poids, Car comment rendre

autrement raison des procédés violens suivis à leur égard , & du peu de compassion ou plutôt de la satisfaction que le Peuple a témoigné de leur disgrâce ?

398. Pour conserver la dignité que la légèreté de leurs manières leur feroit perdre , les François couvrent d'un extérieur splendide tout ce qui en est susceptible , & lorsqu'un sujet est trop commun ou trop bas pour souffrir cette ostentation , ils l'enoblissent & le relevent par quelque brillante expression. Entr'autres exemples, l'usage qu'ils font du mot *Académie*, démontre combien ils sont capables de pervertir le langage pour contenter leur vanité. Le succès du Ministère du Cardinal de Richelieu ayant répandu un lustre éclatant sur sa personne & sur ses actions , tout ce qu'il autorisa devint un objet d'applaudissement & d'imitation. Les François devinrent si épris des noms mêmes qu'il donnoit à ses établissemens , qu'ils les ont répétés sans cesse , & appliqués à des choses d'une nature toute différente. Ainsi , du moment de la fondation de l'*Académie Française* , le mot *Académie* est devenu une expression favorite en France , & on en a gratifié presque toutes les Compagnies de Gens-de-Lettres ou d'Artistes , & jusqu'à des Sociétés de pur amusement & même pernicieuses.

399. Les Académies des Sciences & des Belles-Lettres ont droit, sans contredit, à cette dénomination, ainsi que celles d'Architecture & de Peinture; mais c'est la profaner que la donner à un Manège, à des Salles d'armes, à des troupes de Musiciens; des Maîtres à écrire, ou autres Artistes, & qui pis est, aux rendez-vous les plus méprisables & les plus funestes, ceux des joueurs de profession, qui ont l'impudence de s'attribuer ce titre.

Les François accusent les Italiens de se donner le ridicule de célébrer les moindres bagatelles avec des discours emphatiques; mais il est certain qu'eux-mêmes prostituent les termes plus effrontément qu'aucune Nation.

400. S'ils accordent tant à leur vanité dans les occasions où elle ne peut se justifier, on peut supposer qu'ils ne lui refusent rien dans les conjonctures où l'étalage de la pompe est sans blâme, & en quelque façon nécessaire. C'est alors qu'ils empruntent les airs de grandeur, & qu'au défaut de la réalité, ils substituent une ombre superbe. Ceci se remarque dans les convocations publiques des Dignitaires de l'Eglise ou de l'Etat. Tout le cérémonial en est magnifique & parfaitement concerté pour imprimer une grande idée de leur conséquence.

&c.

& remplacer le vuide de poids réel. Ces montres enchantent les yeux du vulgaire extalié de respect & d'admiration, & flattent l'amour-propre de ceux qui en font partie par leur rang ou leurs emplois, ou qui pouvant y parvenir par leur naissance ou leur mérite, jouissent déjà de l'avant-goût comme *in petto*. Cette perspective est assez pour enflammer l'ambition d'un François, & lui faire déployer les qualités qu'il croit les plus propres à obtenir, à son tour, ces honneurs imaginaires. Une pompe publique est une Elisée pour les Spectateurs comme pour les Acteurs, & l'on en parle long-tems, avant la marche ou la séance, avec une anticipation de plaisir qui annonce combien sera grand celui de la fête même.

401. Il y a en France plusieurs Provinces qui ont des assemblées annuelles ou triennales, semblables à celles de nos Colonies, avec cette différence qu'elles y sont plus soumises à la Cour, qui les convoque & qui dirige leurs délibérations. Une autre différence c'est la participation ou l'admission du Clergé, qui n'a pas ce privilège dans nos Colonies, & sa prépondérance dans tout ce qui peut contribuer à exalter sa profession, & le caractère sacré qu'il y annexe dans l'opinion de tous les hommes. Mais la différence la plus agréa-

ble pour un François, c'est la splendeur personnelle des membres qui composent ces Etats. Leur émulation consiste à avoir le plus brillant équipage, la table la plus somptueuse, & l'extérieur, en tout, le plus superbe; enfin rien n'est omis de ce qui peut amuser & tromper la multitude. Tous s'efforcent de vérifier l'application que leur a fait un François d'un compliment adressé autrefois au Sénat de Rome par les Ambassadeurs de Pyrrhus, qui le comparoient à une assemblée de Rois. En effet, plusieurs de ces assemblées éclipsent, par leur éclat extérieur, notre Parlement d'Angleterre, dont l'importance est perdue pour un simple spectateur, & se fait mieux sentir qu'apercevoir.

402. Outre le retour périodique des assemblées d'Etats, les François ont une suite d'amusemens non moins splendides dans les cérémonies de leur Religion remplie de fêtes consacrées à la pompe Ecclésiastique, & par conséquent d'occasions de signaler leur goût, qui est beaucoup plus judicieux en ces matieres, que celui de leurs voisins de la même Communion, & sur-tout différent de celui des Italiens & des Espagnols.

Les Italiens mettent leur ambition à orner leurs Eglises d'un nombre infini de tableaux & de statues des plus grands Maîtres.

*& les Mœurs des François.* 243

Les Espagnols étalent leurs richesses sur les autels avec profusion , & sont prodigues de vases & autres ustensiles propres à leur culte.

Et les François sont particulièrement glorieux des habits magnifiques dont leur Clergé est revêtu dans ses fonctions.

403. Malgré l'attention sans relâche du Gouvernement à tout ce qui peut contribuer à l'utilité publique , malgré sa vigilance continuelle sur les moindres détails de l'Administration & de la Police , les François ne sont point encore parvenus , avec tous ces avantages , à cette prodigieuse variété d'inventions & d'améliorations qui causent une agréable surprise aux Etrangers qui abordent en Angleterre. Depuis le plus commun observateur de ce qui s'offre de soi-même aux yeux , jusqu'au plus profond scrutateur des choses , tous s'accordent , pourvu qu'ils soient sans intérêt & sans préjugés , à reconnoître unanimement & de bonne foi , qu'il n'est point de Pays où les diverses méthodes de soumettre chaque matiere aux recherches de l'esprit , & où le travail manuel s'exercent si bien qu'en Angleterre. En examinant l'état des différentes branches des connoissances utiles dans les deux Royaumes , il paroît que , ni pour l'habileté dans la Philosophie expérimentale , ni pour la

dextérité dans les Arts & les Manufactures, les François ne peuvent être placés au même niveau de perfection auquel on les a portés en Angleterre, où la premiere est cultivée avec un succès qui a procuré à la Nation une suprématie avouée dans tout ce qui appartient à ce département, & où les autres sont marquées à un coin de finesse & de propreté auquel les meilleurs ouvriers étrangers n'ont pas coutume d'atteindre. C'est un fait dont la vérité est mieux connue & mieux sentie des Anglois qui ont voyagé, que de ceux qui sont toujours restés dans leur patrie, parce que tout ce qu'on apporte dans cette Isle est ordinairement préparé avec plus de soin, pour être en état de souffrir un examen critique & sévère, tandis que les ouvrages qui n'ont pas la même destination, loin d'être achevés avec autant d'exactitude, sont communément grossiers & mal-polis, en comparaison de ce qui sort des mains de nos Artisans.

404. En Angleterre, tous les ustensiles des ateliers les plus ordinaires, sont finis avec une propreté & une délicatesse qui surpasse ce qu'on voit ailleurs, où, pourvu que les outils & autres instrumens de travail suffisent pour l'usage, c'est tout ce que prétendent les ouvriers.

405. Les établissemens de tout genre formés en France le siècle dernier & celui-ci, pour encourager les Arts, n'y ont pas opéré un plus grand progrès que celui que nous avons fait sans ces secours. La Peinture, la Sculpture & la Gravure ont mieux réussi en France, parce qu'on y demande plus souvent ces sortes d'ouvrages que dans un pays où la Religion ne les favorise point. En tout autre talent les François n'ont point le dessus.

406. Voltaire, dans ses *Lettres sur la Nation Angloise*, nous compare à des troupes irrégulieres dont on n'a pas droit d'attendre d'aussi fameux exploits que des corps disciplinés. Cette comparaison est fondée sur le défaut d'Ordonnances & de Réglemens pour policer chez nous les sociétés savantes qui ont toutes leurs Loix en France. Mais avec toute la différence qui est dûe à son autorité, & en lui accordant qu'il peut y avoir moins de règle dans nos Corps Littéraires, on peut le défier de citer de plus grands noms parmi les membres qui ont composé jusqu'aujourd'hui son Académie des Sciences, que parmi ceux que notre Société Littéraire a produits.

407. Quant à la profondeur des raisonnemens, & aux recherches sur les matieres les plus abstraites & les plus compli-

quées, les François n'ont pas même la prétention de se mesurer avec nous; & quoiqu'il fût injuste de nier qu'ils aient beaucoup de mérite en ce genre, ce n'est néanmoins qu'un mérite du second ordre, quand on le compare aux compositions célèbres qui font réfléchir tant d'honneur sur la Nation Angloise, & qui élèvent la réputation de sa sagesse & de sa sublime Philosophie au-dessus de celle des autres Peuples modernes, & à une égalité parfaite avec les plus fameux de l'antiquité.

408. Pour confirmer cette assertion, on peut alléguer le meilleur ouvrage dont les François puissent se glorifier dans cette espece: c'est *l'Art de penser*, Livre qui parut dans les beaux jours du regne de Louis XIV, & qu'on suppose être la production des plus fameux génies du tems réunis ensemble. Malgré l'approbation générale qu'il reçut alors avec justice, & la haute estime dont il jouit encore en France, & par-tout où il est connu, malgré qu'il soit travaillé avec beaucoup de soin & de jugement; cependant, à l'examiner strictement, il ne peut être regardé que comme un Traité élémentaire, en comparaison de notre *Essai sur l'entendement humain*: & quoiqu'il soit rempli de sens & d'argumens clairs & solides, cependant, de l'avis unanime des Lecteurs capables d'en

décider, il s'en faut qu'il équivaille au riche trésor sorti de la plume du Philosophe Anglois.

409. L'Académie Française, fondée pour corriger la langue & la fixer, au moyen d'une autorité qui eût droit d'établir des règles certaines, a contribué sans doute à sa politesse & à son élégance; mais les mots & les phrases ayant été son seul objet, il ne faut pas être surpris qu'elle ait si fort négligé les choses. Une entreprise de cette nature ne pouvoit manquer de tourner toute l'attention de ceux qui y furent employés, vers ce qui méritoit le moins les efforts de leur génie & de leur capacité: & une continuelle application à une tâche si pénible & si ennuyeuse, dût beaucoup leur fatiguer & leur affoiblir l'esprit. Si nous consultons les Mémoires du tems, nous verrons que les meilleurs ouvrages de ses plus illustres membres sont la plupart antérieurs à leur réception dans ce corps. Peu d'écrits originaux des premiers Académiciens sont encore estimés aujourd'hui. Excepté plusieurs traductions du Grec & du Latin, & quelques-unes de l'Italien & de l'Espagnol, il n'en reste rien, ou presque rien, qui ne soit tombé dans le discrédit: Voltaire ne peut s'empêcher de remarquer que quelques-uns de leurs noms sont devenus un objet de

dérision, & qu'ils suffiroient seuls pour dé-  
créditer des Auteurs qui auroient le malheur  
de les porter.

410. Il paroît qu'un travail aussi assidu  
& aussi minutieux que la recherche qu'ils  
firent des beautés & des délicatesses presque  
imperceptibles du style, altéra les facultés  
de ceux qui ne les avoient pas d'une force  
& d'une texture extraordinaire, qu'il affoi-  
blit leur imagination, & qu'il les rendit  
incapables de s'adonner à des études plus  
relevées & plus nécessaires. Il n'est pas  
surprenant que des personnes plongées dans  
une mer de discussions inépuisables, se  
soient vues obligées de renoncer à toute  
autre occupation. Cette supposition n'est  
pas destituée d'un fondement manifeste à  
l'égard de ceux qui se sont absorbés dans  
la compilation du Dictionnaire volumineux,  
qui a paru sous le nom & de l'autorité de  
l'Académie Française.

411. Lorsqu'on réfléchit à la peine qu'ils  
ont dû avoir pour porter l'entreprise à sa  
maturité, aux embarras qu'ils ont dû ren-  
contrer, quand il s'est agi de déterminer  
précisément le sens, la propriété, le de-  
gré d'élégance, de nouveauté, ou d'ancien-  
neté de chaque terme, on conviendra que  
les compilateurs ont eu besoin d'une con-  
stance invincible dans un travail dur, rebu-

tant , & de longue haleine, qui a exigé un nombre prodigieux de séances, avant qu'on ait pu concilier les avis opposés sur une infinité d'articles mis en délibération.

412. Au commencement de leur association, plusieurs étoient absolument ridicules ; on se moquoit avec raison de leur purisme affecté ; on versa sur eux de toutes parts des Chançons, des Stances, des Epigrammes ; Saint-Evremont, un des Beaux-Esprits du tems, les joua dans une Comédie intitulée, *les Académiciens* ; aujourd'hui même tout le monde n'approuve pas l'esprit qui préside dans leurs assemblées, & Voltaire, avant d'y être engagé, l'a critiqué.

413. Il n'est nullement démontré qu'avec tous ces soins la Langue Françoisé ait atteint plus de perfection que l'Angloise, abandonnée à la discrétion de ses Ecrivains. Quoiqu'on puisse desirer plus de régularité & de correction dans nos ouvrages d'une réputation établie, la force & l'énergie des pensées & des expressions couvrent les légères négligences inséparables des grands esprits, trop remplis d'objets essentiels pour faire attention à des bagatelles, & pour s'amuser à polir leurs discours avec une exactitude à laquelle il n'y a que les Grammairiens qui attachent tant de mérite. C'est

ainsi que les Anglois se sont fait admirer des Nations éclairées, & qu'ils ont suppléé au défaut des petites qualités que les François exigent inexorablement de quiconque prend la plume; mais les Lettrés des autres Pays ne jugent pas comme eux, & ils n'estiment pas moins nos productions savantes que celles dont les François s'imaginent tirer une gloire supérieure.

414. Ce jugement paroîtra téméraire à un François instruit dès son enfance à regarder ses compatriotes comme la portion choisie du genre-humain, & accoutumé à placer la France autant au-dessus du reste de l'Europe, que l'Europe est au-dessus du reste du monde. Car un François se repaît continuellement de ces idées, & il les expose avec une présomption offensante pour les Etrangers intelligens, non-seulement pour les Anglois trop intéressés dans la discussion, pour n'être pas plutôt considérés comme parties que comme juges, mais également pour les Italiens & les Allemands, qui ayant raison de se réputer juges aussi compétens du mérite que les François, sont d'avis que leur excellence n'approche pas de leur vanité, & que les Anglois sont au moins leurs égaux dans les Sciences & la Littérature, même dans les branches dont les François ne pensent pas qu'on puisse leur disputer la posses-

sion exclusive, telles que les compositions enjouées & brillantes, dont il existe en Angleterre des chef-d'œuvres qui prouvent que les Anglois ont un génie universel. Les François contestent vivement cette thèse générale, mais ils sont forcés d'y souscrire, lorsqu'on les amène du général aux faits particuliers. On peut voir le précis de ces faits dans un ouvrage qui n'a pas été écrit exprès pour placer les Anglois au niveau des François, & dans lequel l'Auteur a donné une liste d'Ecrivains Anglois, qu'il célèbre avec un style d'admiration qu'aucun Etranger, d'une réputation égale à la sienne, n'employa jamais en faveur des Ecrivains François qui se sont fait le plus de nom. D'où, selon la règle que notre mérite n'est point inférieur à celui de nos rivaux qui le louent & qui reconnoissent notre égalité, on peut justement conclure que les Ecrivains Anglois, dont il fait un ample éloge, n'ont point de supérieurs François dans leurs talens respectifs.

415. L'Auteur qui a payé aux Anglois un hommage si glorieux, est encore Voltaire, qui, dans ses Lettres déjà citées, leur rend une justice entière en beaucoup de points; & quoiqu'en plusieurs il ne s'écarte pas des préjugés reçus par ses compatriotes,

il paroît embrasser volontiers les occasions de nous représenter favorablement. Son témoignage est d'autant plus précieux & plus flatteur pour nous, qu'il part d'un homme sincere, dont la réputation attaquée par l'envie & la calomnie de ses contemporains, croîtra avec la postérité, & auquel on peut justement appliquer, relativement à son pays, le mot d'Horace, qui sert de devise à l'édition que Pope a donnée de Shakespear: *Nil ortum tale*: la France n'a jamais produit son pareil. Ce jugement est fondé sur la variété & la beauté des ouvrages sortis de son génie inépuisable, depuis plus d'un demi-siècle qu'il est considéré comme l'Historien le plus éloquent, le Poëte le plus sublime, & l'Ecrivain le plus célèbre de toute l'Europe. Nous lui devons ce retour de louanges en reconnoissance de ce qu'il a beaucoup contribué à étendre la gloire de l'Angleterre dans tous les pays où ses écrits ont pénétré. Car quoique sa sévérité à notre égard ne s'accorde pas toujours avec une justice exacte, quand on fait attention qu'il est François, & par conséquent intéressé contre une Nation rivale & ennemie de la sienne, on doit plus admirer qu'il ait souvent fait taire la partialité naturelle, jusqu'à déployer son éloquence en notre faveur, qu'il n'est à blâ-

mer d'avoir cédé quelquefois au torrent des préventions de ses concitoyens à notre désavantage.

416. L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres suit immédiatement celle qui a donné lieu à la digression précédente. Nous ne lui ferons pas de tort en la plaçant à côté de notre Société d'Antiquaires. Louis XIV la fonda pour rechercher & étudier les monumens de l'antiquité, sur-tout les anciens coins & médailles, & principalement pour célébrer & immortaliser les événemens de son regne. Sur ce dernier chef, ses membres ont rempli leur charge avec un caractère d'adulation que bien des gens ne leur pardonnent pas : il n'y a pas une action, même de celles qui sont le moins approuvées de leur Souverain, qu'ils n'aient préconisée comme le comble du courage, de la sagesse, & de la clémence, & ils ont employé tous les symboles auparavant appropriés à la désignation de ce qui est louable & héroïque, pour éterniser des faits dont ses ennemis seuls doivent souhaiter que le souvenir ne s'efface jamais.

417. Sous les Empereurs Romains, on frappa souvent des médailles. Sans doute qu'il s'en rencontre de consacrées aux vertus & à l'héroïsme de ceux qui n'étoient ni vertueux, ni héros; mais nous ne lisons

point qu'aucun ait établi & gagé un corps pour perpétuer sur les métaux les plus durables des actions qui quelquefois ne méritent ni d'être louées, ni d'être connues. Il étoit réservé à Louis XIV d'insulter à ce point le discernement du genre-humain. On eût dit qu'il y avoit une émulation entre ce Monarque superbe & ses flatteurs, l'un semblant essayer jusqu'où il pouvoit porter à leur égard une autorité arbitraire, inconnue à ses prédécesseurs, & les seconds applaudissant sans cesse à des choses qu'ils auroient jugées différemment dans tout autre que leur Souverain. Ainsi, il fut toujours loué comme le Politique le plus consommé, & le Maître le plus débonnaire. L'aveuglement du Prince & du Peuple étoit si excessif, que non-seulement il acceptoit tout l'encens qui lui étoit offert, mais que tous ceux qui l'environnoient croyoient qu'il en étoit digne.

418. La Sorbonne est un autre pilier de la gloire Françoisse. Le Clergé de France est fermement persuadé que cette Ecole est aussi supérieure à aucune autre de l'Europe en érudition théologique, que la Religion qu'elle enseigne & qu'elle soutient est au-dessus de ce qu'il nomme les Sectes d'Hérétiques. Depuis le Cardinal de Richelieu, son restaurateur & son grand bienfaiteur,

elle a sans doute fleuri plus que jamais, & a fourni des Théologiens éminens, mais non plus savans que ceux de nos deux Universités Angloises, qui sont le boulevard du Protestantisme en matiere spirituelle, comme l'Angleterre est réputée dans les affaires temporelles la protectrice des libertés de l'Europe.

419. Si nous comparons les écrits des Théologiens François avec ceux des Anglois sur les points dont les deux parties sont d'accord, nous trouverons que beaucoup de François judicieux, parmi lesquels d'illustres Professeurs, & de Sorbonne même, témoignent pour les principaux ouvrages du Clergé d'Angleterre une estime que nous sommes éloignés d'accorder à leurs meilleurs, malgré l'impartialité avec laquelle nous lisons & même nous admirons beaucoup de productions des plumes Françaises. Cette preuve, quoiqu'indirecte, semble militer en faveur des Théologiens Anglois.

420. Pendant le regne de Louis XIV; l'esprit de domination qui caractérise ce Monarque, se communiqua à ses sujets. Déjà humectés d'une assez forte teinture de vanité, ils puiserent dans les succès d'une partie de son regne un nouveau degré d'arrogance qui les exalta dans leur imagination autant au-dessus des autres Peuples;

que la gloire de leur Potentat surpassoit celle des Princes ses contemporains. Ils n'ont rien rabattu depuis de l'idée de grandeur qu'il est si difficile d'ôter de l'esprit d'un Peuple qui a une fois fait dans le monde une figure principale, & ils continuent toujours à s'estimer, comme alors, la premiere Nation de l'univers. S'ils se contentoient de prétendre à l'égalité, on n'auroit pas droit d'en prendre ombrage; mais l'égalité seroit, pour un François, une dégradation à laquelle il ne faut pas s'attendre qu'il se soumette. Quoiqu'il y en ait plusieurs qui pensent aussi respectueusement de leurs voisins que d'eux-mêmes, le général est ridiculement entêté de sa supériorité universelle. C'est un foible commun non-seulement parmi les moins éclairés, mais autant & encore plus chez la plupart des Gens-de-Lettres, qui ne peuvent supporter qu'on compare leur mérite à celui des Etrangers. Virgile paroît n'avoir dit de Rome, qu'elle élevoit sa tête autant au-dessus des autres Cités, que les hauts cyprès surpassent les humbles arbrisseaux,

*Quantum lenta solent inter viburna cupressi,*

que pour leur donner lieu de s'attribuer le même degré de grandeur relativement aux  
autres

autres Nations. La bonne éducation peut gêner quelquefois la manifestation directe de leurs sentimens dans leur conversation avec les Etrangers; mais avec une pénétration ordinaire, on sent à travers les adoucissements dont ils usent dans ce qu'ils disent pour déprimer tout ce qui n'est pas eux, qu'ils regardent tous les autres individus du haut de leur esprit.

421. Tant de présomption est l'effet d'une ignorance volontaire. Une légère attention à ce qui se passe dans notre Isle leur apprendroit qu'ils n'ont pas cultivé le champ du savoir plus heureusement que nous. Leurs Universités, quoique plus nombreuses & plus garnies d'Etudiens, ne fournissent pas un plus ample catalogue de noms illustres; & nonobstant que la population de la France soit au moins double de celle d'Angleterre, on trouve chez nous un nombre égal d'excellens Auteurs en tout genre.

422. On dit qu'Addisson fut le premier qui donna à Boileau une idée avantageuse de nos talens littéraires. Si cela est vrai, ni Boileau, ni ses compatriotes ne connoissoient pas les trésors que nous possédons: ce qui ne fait pas d'honneur aux François qui, en qualité de Nation savante, eussent dû être plus empressés de s'instruire de la capacité, du tour d'esprit, & des progrès

de leurs voisins dans les Sciences. Nous avons été plutôt & mieux informés de l'habileté des François, sans doute parce qu'un Peuple libre peut rechercher & s'approprier tout ce qui convient à son intérêt & à sa gloire, & ne connoît point les entraves du despotisme qui empêche d'autres Nations d'augmenter leur prospérité par une inspection illimitée dans le fonds des Etrangers, qui est le canal le plus étendu dont on puisse se servir pour puiser, communiquer & répandre dans le monde entier la science, le bon sens & le bonheur.

423. Beaucoup de connoisseurs font plus de cas de la latinité des Anglois que de celle des François. De Thou, si justement estimé, ne l'a pas plus exquise que Buchanan parmi les Ecossois, qu'Érasme chez les Hollandois, ou que notre Docteur Friend, malgré la sécheresse de son sujet.

424. Tous les Peuples sont enclins à s'attribuer beaucoup plus d'éloges qu'il ne leur en appartient à la rigueur; mais la plupart gardent quelque apparence de retenue dans l'exposition qu'ils font de leurs vertus, & s'abstiennent d'exiger ouvertement une primauté qui ne peut que les rendre odieux à ceux qu'ils s'efforcent d'abaisser au-dessous d'eux, sans convaincre personne de leur bon droit. Les Anglois sont peut-être

la Nation d'aujourd'hui qui approche le plus du penchant des François à s'élever au-dessus de toutes les autres : mais du moins les prétentions des Anglois à une excellence unique ne sont pas si universelles, & ils avouent d'assez bon gré que leurs voisins les surpassent en plusieurs chefs. D'ailleurs on doit reconnoître, à l'honneur des Anglois, qu'ils sont au-dessus de dissimuler la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & qu'ils conviennent franchement de ce qui se passe dans leur esprit sur ce point : au lieu que les François se rendent ridicules en voulant cacher leur intime persuasion qui se manifeste par toutes leurs paroles & toutes leurs actions.

425. Il est remarquable que les Romains, Peuple aussi fier & aussi altier qu'aucun, apprécioient leur propre mérite avec impartialité. Au sein même de la victoire, jamais ils ne se sont loués eux-mêmes qu'avec le droit le plus clair. Dans les discours que leurs Historiens ou leurs Poètes ont recueillis de la tradition, ou que dans la chaleur de la composition, ils ont mis dans la bouche de leurs héros, nous ne voyons ni orgueil, ni louange qui ne soit fondée sur les succès dûs à leur valeur & à leur conduite, les deux seules qualités en quoi ils s'adjugeoient le prix. Loin de diminuer la renom-

mée des autres Nations, ils se faisoient un devoir de reconnoître leurs bonnes & grandes qualités. C'étoit bien assez de leur avoir ôté la liberté, ils étoient trop magnanimes pour leur ravir encore la consolation d'être respectés de leurs vainqueurs comme leurs maîtres dans les Beaux-Arts. Parvenus au comble de la politesse & de la civilisation, ils ne s'écartèrent point de ces sentimens, comme on peut s'en convaincre en rapprochant les passages de leurs Auteurs qui ont fait un parallele entr'eux & les Nations qu'ils avoient soumises.

426. Horace, loin d'élever ses concitoyens au-dessus de leur mérite, prononce en faveur des Grecs, dans le tems même que le siège de la Littérature paroissoit transféré à Rome, & il recommande ouvertement de leur rendre l'hommage dû aux modèles les plus dignes d'imitation.:

*Vos exemplaria Græca*

*Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*

427. Virgile n'est pas moins éloigné d'entendre les talens de ses compatriotes au-delà de leurs bornes. Dans les vers où il décrit avec autant de précision que de majesté, les différens attributs des Grecs & des Romains, il n'accorde aux derniers rien de

plus que l'art de conquérir & de gouverner, & reconnoît, avec énergie & vérité, que le mérite d'avoir porté tous les Beaux-Arts au plus sublime degré de perfection, appartient aux premiers sans difficulté.

*Excudent alii spirantia mollius æra, &c.*

428. Cicéron ne s'écarte point d'une justice exacte, lorsqu'il compare les divers Peuples avec les Romains. Quoi que nous puissions penser de nous-mêmes, dit-il, nous n'avons pas droit de nous flatter que nous soyons supérieurs ni aux Gaulois en force de corps, ni aux Carthaginois pour la finesse, ni aux Grecs dans les Beaux-Arts: *Nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos superavimus.*

429. On peut croire que les Romains dûrent en partie à ce caractère respectable la soumission des Peuples qui reçurent leur joug avec d'autant moins de résistance, qu'ils n'étoient pas contraints d'adopter les mœurs de leurs nouveaux Maîtres, lesquels, loin de tenter de les établir nulle part, laissèrent par-tout aux hommes la liberté d'agir comme il leur plaisoit. Contens de leur obéissance en matière de Gouvernement, ils n'ambitionnoient point d'autre supériorité, & ils étoient trop sages pour tenter de se

faire passer pour le Peuple le plus parfait & le plus accompli à tous égards , parce que cette réputation s'établit d'elle-même lorsqu'elle est fondée sur la vérité, & qu'aucun artifice ne la peut soutenir, quand elle est sans fondement réel. Un Peuple peut bien, par terreur, dissimuler sa haine & rendre les armes; mais il est bien plus difficile de le dépouiller de ses sentimens intérieurs, & de lui faire imaginer un mérite solide où il ne voit que de l'arrogance; la violence n'a pas toujours le pouvoir de subjuguier l'esprit humain; & ceux qui sont le moins capables de résister à la force, sont aussi souvent le moins portés à reconnoître aucun autre genre de supériorité dans les conquérans les plus arbitraires. L'entreprise de dompter les esprits engendre toujours l'opposition de l'envie & de la jalousie que les Romains ont prudemment prévenue.

430. L'Antiquité nous fournit un autre exemple éclatant de modestie nationale dans le caractère que tous les Historiens attribuent unanimement aux Perses. Cette Nation, aussi ambitieuse & aussi formidable en son tems que les Romains l'ont été depuis, conserva toujours une condescendance au goût & aux mœurs des vaincus, qui la rendit plus supportable qu'aucuns conqué-

rans dont nous lisons l'Histoire. La bonté & l'indulgence des Perses étoit si grande, qu'il y eut toujours une parfaite égalité entr'eux & les différens Peuples sur lesquels ils avoient étendu leur vaste Empire. Au lieu de s'arroger des distinctions, & de faire sentir qu'ils étoient les maîtres, ils jugeoient tous ceux qui s'étoient soumis à leur Gouvernement dignes & capables d'une égale jouissance, avec eux, de toute espece d'avantages, sans faveur ni prédilection. Ils avoient un soin particulier d'élever ceux de leurs nouveaux sujets qui avoient des talens supérieurs aux premières places d'honneur & de confiance. Les Républiques conserverent leurs loix, & les Royaumes n'éprouverent aucun changement dans les familles régnantes, qui furent maintenues en possession de leur héritage, tant qu'elles furent fidelles. Les Grecs, leurs ennemis capitaux, eurent part à leur générosité. Enfin les Perses étoient respectés moins comme des Maîtres, que comme les Auteurs & les Chefs d'une grande confédération formée pour le bien public, sous leurs auspices & leur direction, & protégée par leur puissance.

431. Tacite observe d'un Gouverneur Romain en Bretagne, qu'il se fit obéir plus par amour que par crainte. On peut

dire des Perses , avec une égale vérité , qu'en ne contestant à aucun homme l'estime & le rang qui lui appartient selon son degré de mérite , & en payant un hommage sincere à la capacité par-tout où ils la découvroient , ils ont atteint la perfection de la politique qui consiste à gouverner les hommes en gagnant leurs esprits. Ainsi , ils fonderent un Empire qui eut pour base la justice dans la distribution des éloges & des récompenses , & l'horreur de toute préférence illégitime ; Empire , par conséquent , qui n'avoit point à craindre sa dissolution d'un principe interne , & qui ne pouvoit être renversé que par ces violentes secousses qui paroissent avoir un retour périodique , & qui agissent avec une force irrésistible , lorsque leur tems est arrivé. Il ne falloit pas moins qu'un Alexandre à la tête d'une Nation invincible pour détruire l'Empire des Perses. Ses succès furent facilités par le défaut inhérent à tous les Gouvernemens qui ont trop étendu leurs conquêtes : c'est la trop grande distance du siège de l'Empire aux lieux attaqués par l'ennemi ; la même cause précisément qui , plusieurs siècles après , concourut au démembrement de l'Empire Romain. On doit y ajouter la connoissance & l'habitude que les Grecs avoient de la guerre. Les conquêtes  
d'Alexandre

d'Alexandre ne peuvent s'attribuer à aucune infériorité de courage dans les Perses, qui furent toujours intrépides dans les combats avec ce Héros, & qui avoient sur lui certains avantages. Leurs Finances étoient en meilleur ordre, leurs armées mieux approvisionnées, aucun de leurs sujets ne leur manqua de fidélité, aucun de leurs alliés ne les abandonna, & les Grecs mêmes à leur solde ne mirent bas les armes qu'après la mort de Darius. Cet attachement à leurs intérêts jusqu'à ce que tout fût perdu, est un témoignage incontestable de leur modération & de leur humanité dans l'exercice de leur puissance; & il leur fait plus d'honneur qu'Alexandre n'en a acquis par ses talens militaires. Car il ne lui fut pas bien glorieux d'attaquer un Peuple qui n'avoit pas cultivé l'Art de la Guerre avec une assiduité suffisante pour se mesurer avec les Macédoniens, dont le même Art étoit l'unique étude. Les Macédoniens qui avoient essayé leurs forces, en subjuguant les Grecs, ne durent pas trouver grande difficulté à soumettre les Perses, & ils n'eurent pas sujet de s'enorgueillir d'une conquête qui n'étoit pas plus difficile que celle du Mexique par les Espagnols.

432. Cette magnanimité qui fait reconnoître le mérite des autres, a paru avec

éclat dans la révolution qui a transféré au dernier siècle l'Empire de la Chine aux Tartares. De pareils événemens ont plusieurs fois changé & renouvelé la face des Nations; mais à la Chine ils n'ont été que la substitution d'une famille à la place d'une autre. Les idées, les mœurs, les moindres usages du pays ont été conservés, & les Conquérens qui avoient assez de jugement pour concevoir l'immense supériorité de leurs nouveaux sujets sur eux-mêmes, en tout ce qui étoit louable & essentiel, ont oublié la fierté naturelle à ceux dont le droit au Gouvernement n'est fondé que sur leur épée, & ils ont adopté l'esprit & les institutions de ce Peuple célèbre avec un empressement & un choix, qui font autant d'honneur à leur sagesse, que la réduction de la Chine a donné de réputation à leurs armes. Les Conquérens & la Nation soumise ont été mêlés & incorporés ensemble d'une manière qui efface le souvenir qu'il ait jamais subsisté aucune différence entr'eux. Ils se sont imperceptiblement fondus & intimement unis en une masse solide & inébranlable.

433. Les Nations du Nord qui, ont inondé le midi de l'Europe, n'ont pas eu la sagacité des Tartares, & ces Barbares ont été long-tems sans se civiliser.

434. En récapitulant les faits, on voit

combien le monopôle de ceux qu'un amour-propre insatiable excite à s'emparer exclusivement de tout genre de réputation, est contraire à leurs vrais intérêts, & combien sont mieux avisés ceux qui savent où leur ambition doit s'arrêter, & comment distribuer d'une main impartiale la mesure d'applaudissemens dûe aux mérites divers, sans essayer de détruire celui qui ne leur est pas échu en partage, & d'anéantir ou de mépriser tout talent en quoi ils n'excellent pas.

435. En tout tems, en tous lieux, en toutes circonstances, les François se sont écartés des maximes salutaires qui ont été suivies par les Nations les plus glorieuses. Au lieu d'en mettre aucune sur une même ligne avec eux, & d'avouer que plusieurs ont produit des personnages qui leur sont supérieurs en mérite, ce n'est qu'avec une répugnance extrême qu'ils condescendent à souffrir quelques prétentions à l'égalité sur quelque point seulement, & peu de conséquence, mais jamais lorsqu'il s'agit de grandes & éminentes qualités.

436. Dans les discussions que les François élèvent touchant leurs voisins, ils s'attachent principalement à leurs mœurs & à leurs manières, qu'ils croient avoir un droit indubitable de tourner en ridicule, ou de représenter au moins comme mal-séantes &

sans délicatesse. Il n'est pas étonnant qu'ils trouvent là une ample matière à critiquer, dès qu'ils n'observent point d'autre principe de leurs jugemens que le système d'idées & d'usages qu'ils ont rédigé pour leur propre direction. C'est, selon la remarque de Pope contre les censeurs de Shakespear, comme si l'on jugeoit un homme d'un pays par les loix d'un autre qu'il n'est point tenu de garder. Les François procèdent ainsi avec une présomption d'autant plus inexcusable, qu'ils se couvrent du masque de la justice, en s'attachant scrupuleusement à leurs règles, comme si ces règles étoient formées sur le plus équitable plan possible, & exemptes de caprice & d'absurdité.

Envain ils allèguent toujours l'empire de leurs modes & de leur Langue comme des preuves du respect de l'Europe. Encore une fois, l'imitation des modes ne prouve qu'un goût passager des hommes qui les prennent & les quittent sans raison.

437. L'étude de la Langue a quelque chose de plus plausible; mais elle n'est point, comme on va le voir, une démonstration d'estime particulière. Lorsque la Langue d'un Peuple devient plus générale que celle d'un autre, nous n'en devons pas tant chercher la cause dans son excellence, que dans les considérations politiques qui peuvent opé-

ret cet effet. Quand une grande Nation brille avec éclat & étend sa puissance par ses conquêtes & ses établissemens, il est naturel que le monde en prenne conoissance, & il s'ensuit nécessairement que l'usage de sa Langue s'étende à proportion de la correspondance que ses acquisitions & la multiplicité des affaires forcent d'avoir avec elle. Ainsi, la Langue Latine devint universelle du tems des Romains, & l'Espagnol a été aussi à la mode que le François l'est aujourd'hui: mais on ne doit pas inférer de-là que les Nations Françoise ou Espagnole aient été en vénération chez leurs voisins, dès qu'on voit au contraire que leur politique les a fait détester. Rien que la nécessité de négocier avec elles, n'a pu obliges de parler leur Langue, parce que leur interposition dans toutes les affaires la rendoit la plus commune: d'où l'on peut conclure que l'extension de la Langue Françoise, ce motif si souvent plaidé en sa faveur, au-lieu de nous convaincre de son excellence & de la préférence qu'elle mérite, a un effet contraire, & sert plutôt à nous rappeler l'ambition & l'inquiétude qui sont la vraie & injuste origine de cette vaste extension.

438. Tandis que les Espagnols posséderent les Pays-Bas, ils parurent si enivrés de

leur prééminence, que la voix de leur intérêt le plus sensible ne pouvoit les persuader de confier aucune affaire importante aux Naturels du Pays, qu'ils regardoient comme des êtres d'une trompe inférieure, auxquels c'étoit assez de participer à l'exécution des ordres du Gouvernement, & peu dignes d'entrer dans les Conscils. Les conséquences de ce systême furent celles qui ne peuvent manquer à la fin d'arriver partout. Pleins d'indignation & de ressentiment, les Flamands traverserent toutes les mesures des Espagnols, qui ne furent plus à leurs yeux que les oppresseurs d'un Peuple qu'ils croyoient sans défense & incapable de leur résister. L'occasion de secouer le joug s'offrit, & elle fut saisie avec une ardeur & une fermeté qui convinquirent les tyrans qu'ils avoient été encore plus hais que craints, & qui leur dût apprendre une leçon qui ne doit jamais être oubliée des Maîtres qui desirerent s'attacher ceux qui leur sont subordonnés: c'est que rien ne détruit plus sûrement les liens de l'obéissance que d'affronter les hommes en leur faisant comprendre qu'on les méprise trop pour les croire dignes d'aucune confiance, & capables de ménager leurs propres intérêts.

439. Par une conduite aussi imprudente dans le Portugal, les mêmes Espagnols se

rendirent l'exécration de ce malheureux Royaume qu'ils avoient usurpé. D'abord les habitans ne marquerent point d'éloignement pour leur domination, & les Espagnols eussent pu se maintenir, s'ils se fussent comportés avec quelque modération; mais perdant toute retenue, ils manifestèrent ouvertement leur mépris insurmontable & leur résolution fixe de n'épargner ni violence ni cruauté pour contenir les Portugais dans une ignominieuse sujettion, en les privant de tout reste d'autorité, & en les traitant comme des esclaves qui n'avoient ni le droit, ni la force, ni la volonté de réclamer aucune part dans la direction de leurs propres affaires.

440. Les François n'ont guere agi avec plus de sagesse & de justice dans des circonstances à-peu-près semblables. Par-tout où leur puissance s'est fait sentir, leur expulsion n'a point été regrettée, & ils ont laissé après eux la réputation d'être infiniment plus aimables sur le pied d'égaux & pris chacun en particulier, qu'en qualité de Maîtres & de Nation victorieuse.

441. Si nous remontons jusqu'aux Croisades, nous verrons qu'aucune Nation ne se comporta dès-lors plus mal que les François par-tout où ils étoient les plus forts. Sans parler des traces de barbarie qu'une

multitude sans discipline laissoit sur son passage, examinons leur conduite dans les lieux où ils ont séjourné quelque tems : les Ecrivains des Etats offensés en ont transmis à la postérité des descriptions qu'on pourroit soupçonner d'exagération, si elles n'étoient appuyées sur d'autres monumens historiques entièrement dignes de foi, qui tous attestent les plaintes qu'excita leur insolence ; même un de leurs plus illustres Auteurs se déclare contr'eux & reconnoît que « les François qui avoient part à ces » expéditions, n'avoient rien fait pour se » faire supporter. » Comme leur nombre les mettoit en état d'insulter impunément, leurs offenses ne connoissoient point de bornes ; en sorte que ceux-là mêmes au secours desquels ils étoient envoyés, perdirent patience & devinrent leurs ennemis ; ennemis d'autant plus dangereux, que n'osant avouer leur haine, ils employèrent tous les artifices qu'une amitié fausse fait suggérer pour perdre ceux contre lesquels on ne peut pas toujours agir ouvertement.

442. Plusieurs siècles après, les François ont porté la même arrogance dans leurs conquêtes d'Italie, & elle a contribué beaucoup à leurs mauvais succès.

443. Le même caractere les anime encore aujourd'hui. Montesquieu avoue sans

palliatif qu'ils ne se sont jamais comportés hors de chez eux avec modération & décence. Voici ces termes. » Chez une Nation » étrangere, nous ne nous contraignons » point ; & nous avons autrefois les défauts » qu'on nous reproche aujourd'hui. »

444. Rien n'est plus commun que d'entendre un François parler sans respect des manieres & des usages d'un Pays où il n'est que souffert, & où il dépend des Naturels pour sa subsistance. Lorsqu'il est sur ce chapitre, il oublie toute discrétion, comme s'il s'imaginoit récréer son auditoire en s'étendant sur les éminentes qualités de ses compatriotes ! comme si ces harangues n'étoient pas une insinuation réelle quoiqu'indirecte de l'infériorité des autres Peuples !

445. Un Anglois, tout préoccupé qu'il est en faveur de sa liberté & des coutumes de son Pays, se conforme au dehors sans murmure ni difficulté à ce qu'il y trouve établi & usité, & il défer trop aux personnes qui lui donnent l'hospitalité, pour condamner leurs usages, parce qu'ils sont différens des siens. Aussi les Etrangers s'accordent à trouver la conduite des Anglois hors de leur patrie préférable à celle des François.

446. La présomption qui remplit ces derniers, leur a quelquefois fait prendre chez

les Etrangers des airs de hauteur qui leur ont attiré de dures mortifications. Des Grands mêmes revêtus d'un caractère public, se sont rendus odieux par ce défaut, au lieu d'inspirer du respect pour leur caractère; & ils ont beaucoup nui aux affaires qui leur étoient confiées.

447. Entr'autres exemples d'une fierté déplacée, les François ne doivent jamais oublier celui de Villeroi, envoyé en Ambassade vers le Duc de Savoie Victor Amédée, depuis Roi de Sardaigne. Ce Prince se trouva si offensé & si courroucé de l'insolence du Ministre François, qu'il n'hésita point d'abandonner les intérêts de Louis XIV, & de se joindre à la grande alliance contre lui.

448. Ce vice est tellement national & inné avec les François, que leurs sages mêmes n'en ont pas été exempts dans des cas où la moindre réflexion les en eût détournés comme d'un écueil capable de faire échouer leurs plus belles espérances. Témoin le discours du Cardinal de Polignac aux Hollandois: « Nous traiterons chez vous, nous » traiterons de vous, & nous traiterons » sans vous. » Paroles qui eussent pu lui coûter cher & à son Maître, tant en furent scandalisés les différens membres de l'Union, qui virent à quoi ils devoient s'at-

tendre eux-mêmes de la part de cet impé-  
rieux Négociateur, illustre & respectable  
d'ailleurs, s'il eût été vis-à-vis d'eux dans des  
circonstances assez favorables pour les trai-  
ter avec la même hauteur.

449. L'art d'imprimer n'est point aussi  
florissant en France qu'en Angleterre. Ex-  
cepté ce qui sort des Presses Royales du  
Louvre & de la maison de deux ou trois  
bons Imprimeurs, peu de Livres sont remar-  
quables par la beauté du papier & la net-  
teté des caractères. Ce qui est une violation  
manifeste des Lettres-Patentes qu'on lit à  
la tête ou à la fin de chaque Livre, & qui  
font un passe-port sans lequel aucun n'ose  
paroître hardiment en public.

450. Ces Patentes qu'on nomme Privi-  
lèges du Roi, rappellent la permission ou  
approbation qui doit être préalablement ob-  
tenue. C'est la barrière qui arrête la com-  
munication des pensées en France. Quicon-  
que d'lire y publier ses écrits d'une manière  
légale, doit avoir soin de les vider de tout  
passage offensant pour les gens en place,  
ou seulement suspect de critiquer quoiqu'in-  
directement quelque usage de l'Eglise ou de  
l'Etat: autrement son manuscrit, au lieu de  
lui procurer de l'honneur & du profit, l'ex-  
poseroit à un châtement sévère.

Les Censeurs, qui peuvent selon leur plai-

Il s'agit de savoir si l'on doit accorder ou refuser la permission de publier un Livre, sont nombreux & divisés en plusieurs classes. Indépendamment des dogmes nationaux qu'ils ne doivent pas laisser mettre en question, plusieurs ont une si forte prédilection pour certaines opinions, que tout ce qui les contrarie ne peut voir le jour avec leur approbation. Il est à présumer que beaucoup d'ouvrages incapables de troubler la paix de l'Eglise & de l'Etat, ont été arbitrairement & injustement supprimés par des préjugés particuliers, sous prétexte d'irrégion ou de trop de liberté sur des objets que la bigoterie ou l'appréhension des maux imaginaires a supposés d'une conséquence pernicieuse. Pour obvier aux difficultés, beaucoup d'Auteurs font paroître leurs livres à l'abri d'un faux titre qui les annonce comme imprimés à Londres ou à Amsterdam, quoiqu'il soit bien connu qu'ils ont été imprimés & composés à Paris. Malgré la vigilance du Lieutenant de Police, Magistrat dont la charge réunit les fonctions d'ancien Censeur, il regne entre les Imprimeurs & les Libraires un esprit de secret inviolable qui les fait se charger d'éditions volumineuses dont les Auteurs seroient traités durement, s'ils étoient découverts, ce qui arrive rarement.

451. On raconte que ce Magistrat ayant

été averti par ses émissaires, que dans une certaine maison il s'imprimoit actuellement une Feuille périodique dans laquelle le Clergé étoit vivement critiqué, il s'y rendit en diligence; mais le génie familier de l'Imprimeur l'avoit précédé; tous les Ouvriers s'étoient dissipés si à propos, qu'à son arrivée il ne trouva aucunes traces de la vérité de l'avis qui l'avoit attiré, & il s'en retourna entièrement déconcerté, mais non sans être instruit de l'inutilité d'autres recherches & de la fidélité inébranlable des associés; car il ne fut pas plntôt rentré dans son carosse, qu'il y trouva un paquet contenant une feuille de l'ouvrage en question sortant de la presse & encore toute mouillée, avec un billet qui l'informoit que cette bagatelle ne lui coûteroit rien, & que les profits en étoient assez considérables pour mettre les Auteurs en état d'en faire bien d'autres présens.

452. On a vu en France à la tête de l'Administration, des personnes n'avoit point d'intérêt plus essentiel que de faire avorter tout projet qui tendoit à donner quelque essor à la liberté de penser & de parler des affaires publiques. Ils jugoient cette conduite nécessaire, dans la supposition que l'esprit François est naturellement inquiet, & ne laisseroit pas échapper l'occasion de se mouvoir, s'il la pouvoit saisir avec quelque appa-

rence de sûreté. Les plaintes tumultueuses dans les calamités , & les déclamations du Peuple contre ceux qu'il croit les artisans de ses maux , sont alléguées comme autant des preuves d'une impatience qui ne se borneroit pas à exhaler de vaines paroles, s'il n'étoit convaincu de l'impossibilité d'aller plus loin, & que les actions ne serviroient qu'à aggraver un poids que le mécontentement & le murmure représentent déjà comme insupportable.

453. S'il en faut croire les Avocats du Gouvernement François, c'est pour prévenir de plus grands maux qu'il accorde toute licence qui n'est pas incompatible avec la sûreté publique & le repos de la société; par ce moyen il détourne de commettre les énormités qui sont l'effet de la trop grande contrainte des passions, auxquelles on doit laisser quelque objet, si l'on ne veut pas qu'au défaut de légitimes, elles se précipitent vers les plus criminels.

Voilà l'argument sur lequel est fondée la tolérance des plaisirs publics en tout tems, sans distinguer le Dimanche du reste de la semaine. En France, la célébration des Fêtes n'est pas plus marquée par les cérémonies de Religion que par les jeux & les divertissemens qui forment le complément des plus saints jours, autant consacrés à la dissipation qu'aux actes sérieux.

On ne peut guere douter qu'en permettant tous les genres d'amusemens qui peuvent remplir les loifirs du Peuple sans porter atteinte à la tranquillité publique, l'intention des Supérieurs ne soit de le dissiper, de lui faire oublier ses peines de corps & d'esprit, & de lui ôter les moyens & même la volonté de troubler l'exercice de la Police générale & particuliere.

454. Si nous consultons les Annales de Rome immédiatement avant la ruine de la République, nous trouvons que les aspirans au pouvoir prodiguoient les jeux & les spectacles, & affectoient de se prêter à tous les goûts du Peuple. Sous prétexte d'exercer la libéralité & de se recommander à l'affection publique par des actes de bonté & de munificence, ils séduisoient la multitude, corrompoient ses mœurs & l'environtoient d'un cercle continuel d'occupations frivoles qui devoient énerver son ame, engendrer l'oubli des devoirs austeres, distraire les yeux de leurs desseins, & causer la plus grande indifférence pour tous les objets qui ne flattoient pas sa nouvelle passion pour les plaisirs. Cette passion soigneusement nourrie, devint enfin la plus forte & la seule qui survéquit à la gravité mâle de la République dans ses jours vertueux. L'extinction de cet esprit sérieux mit fin à la liberté en donnant entrée à la légèreté & à la re-

cherche des vains divertissemens, qui sont le prélude & le présage de la perte des Etats libres. Avant la fin du regne d'Auguste, on ne reconnoissoit plus les Romains aux nobles peintures que les Historiens avoient tracées de leurs ancêtres. Au lieu de la grandeur d'ame avec laquelle ils avoient soutenu leur indépendance intérieure, & s'étoient rendus formidables à tous leurs voisins, ils le disputent aux Peuples les plus esclaves en basse flatterie & en obéissance servile. Autant ils avoient été renommés pour le mépris de la mollesse & la pratique des vertus sublimes & patriotiques, autant ils se dégradent par l'avarice & la vénalité, sans lesquelles ils n'eussent pu soutenir un luxe dont il est si difficile de ramener les hommes qui s'y sont adonnés.

455. Dans les derniers tems, la même conduite n'a point manqué de produire les mêmes effets. Une expérience constante nous apprend que tous ceux qui ont tendu au despotisme, ont si bien connu l'effet de ces pratiques, qu'ils les ont employées comme la voie la plus sûre de parvenir à leur fin. Sans recourir à des exemples étrangers, nous en avons assez de domestiques si récents, qu'il ne faut pas remonter plus haut que l'intervalle entre la Restauration & la Révolution, pendant lequel la Cour de Londres & ses  
Adhérens

Adhérens n'épargnerent rien pour plonger la Nation dans les amusemens & les plaisirs qui lui ôtaient la vue de leurs projets criminels contre sa liberté; projets qui ne furent réellement bien découverts qu'au moment qu'ils étoient presque exécutés.

456. Quant à l'esprit séditieux & remuant que l'on a quelquefois imputé aux François, ce n'est qu'un prétexte imaginé en faveur des maximes odieuses qui ne peuvent être soutenues que par la force, & en privant les opprimés de tout moyen de résistance.

457. Instruits par des exemples qu'il est à souhaiter de ne voir jamais renouveler, animés des sentimens d'humanité qui nous font compatir aux maux de plusieurs Nations dignes d'un meilleur sort, rappellons-nous souvent par quels sentiers elles ont été amenées à leur état présent, & lisons dans leur destinée les leçons de prudence & de précaution qu'il vaut mieux tirer du malheur des autres que de sa propre expérience.

*Heureux celui qui pour devenir sage  
Du mal d'autrui fait son apprentissage.*

---

458. Ceci n'est point une traduction supposée d'un Original qui n'existe point. L'Ouvrage a été réellement imprimé en Anglois;

282 *Essai sur le Caractere &c.*

à Londres, en 1770, sous le titre de *An Account of the character and Maners of the French. in-8.º* Ne renfermât-il d'utile que les Réflexions contre le Duel, il méritoit d'être traduit en faveur des François, qui auront vu avec satisfaction la justice que l'Auteur rend à leur Clergé, à leurs Magistrats, au feu Roi. L'opinion qu'il avoit du Gouvernement François de 1770, ne peut offenser l'Administration d'aujourd'hui, évidemment occupée à réparer les maux publics, sous la direction d'un jeune Monarque déjà connu par une infinité d'actes d'équité, de clémence, de tempérance & de fermeté dans le bien, & qui semble n'avoir d'autre passion que de faire le bonheur d'un Peuple qu'il a trouvé aussi malheureux que fidèle.

---

TABLE DES MATIERES.

Nº. 1. <i>Etat de la France &amp; des Lettres sous François I,</i> & suiv.	Pag. 1
12. <i>Sous le Ministère de Richelieu,</i>	6
18. <i>Sous celui de Mazarin,</i>	9
26. <i>De Colbert, avec éloge,</i>	14
32. <i>Du Siècle présent,</i>	17
37. <i>De Londres &amp; de Paris,</i>	19
42. <i>Des Paysans,</i>	21
44. <i>Faveur surprenante des Lettrés en France,</i>	22
50. <i>Des Moines François, avec éloge,</i>	26
56. <i>Du Clergé Séculier, avec éloge,</i>	29
60. <i>De la nourriture,</i>	31
67. <i>De l'affectation de grandeur des François,</i>	35
71. <i>De leur Gaïanerie,</i>	36
75. <i>De leur conformité à la Mode,</i>	43

TABLE DES MATIERES

281

N <sup>o</sup> . 80.	<i>De leur goût pour les amusemens frivoles ,</i>	42
81.	<i>De ce qu'ils appellent avoir vivre ,</i>	43
85.	<i>De l'autorité des Femmes ,</i>	45
90.	<i>Des Directeurs spirituels ,</i>	47
93.	<i>Des Abbés ,</i>	43
100.	<i>De l'éducation des Demoiselles , avec éloge ,</i>	53
103.	<i>Éloge des Abbés ,</i>	55
104.	<i>Censure des Anglois épris de la France ,</i>	56
106.	<i>Des jeunes Officiers Militaires ,</i>	57
113.	<i>Des Anciens , avec éloge ,</i>	60
116	<i>Des Chevaliers de S. Louis ,</i>	61
120.	<i>Des Magistrats &amp; des Avocats , avec éloge ,</i>	64
123.	<i>Des Financiers ,</i>	66
127.	<i>De la Noblesse ,</i>	68
132.	<i>Des Armoiries ,</i>	71
134.	<i>De l'Hospitalité des François ,</i>	ibid.
140.	<i>De leurs Complimens sans fin ,</i>	75
144.	<i>Des Marchands ,</i>	77
147.	<i>De la flatterie des François ,</i>	78
155.	<i>De ce qu'ils appellent un Misanthrope ,</i>	83
157.	<i>De leur Table ,</i>	84
161.	<i>De l'Amitié &amp; de la Bienfaisance ,</i>	87
167.	<i>Du Clergé de France , avec éloge ,</i>	91
168.	<i>Gloire des beaux jours de Louis XIV ,</i>	ibid.
175.	<i>Oppression en France , Danemarck , Suède , Portugal , Hongrie ,</i>	94
181.	<i>Progrès fait dans la Philosophie &amp; la Politique ,</i>	97
185.	<i>De la Poésie ,</i>	100
187.	<i>De la Gaieté ,</i>	101
190.	<i>Du maintien extérieur de la Danse ,</i>	103
193.	<i>De l'Escrime &amp; du Duel ,</i>	106
208.	<i>Des Richesses &amp; du Commerce ,</i>	115
217.	<i>De l'Art de jouir ,</i>	121
226.	<i>De la sobriété des François ,</i>	126
228.	<i>Du Luxe solide des Anglois ,</i>	127
230.	<i>Des Habits ,</i>	128
234.	<i>De la pauvreté de plusieurs Gens de mérite ,</i>	131
237.	<i>Accusations réciproques ,</i>	133

SECONDE PARTIE.

255.	<i>Des Femmes Françaises ,</i>	147
257.	<i>De leurs dents &amp; de leurs yeux ,</i>	149
259.	<i>De leur Coquetterie ,</i>	ibid.
260.	<i>De leur Eloquence ,</i>	150
261.	<i>De leur Liberté ,</i>	155

No. 262.	<i>De leur soin des Enfans ,</i>	152
264.	<i>De la Littérature des Dames ,</i>	ibid.
267.	<i>Des Coteries ,</i>	154
278.	<i>Des Charçons ,</i>	160
283.	<i>De la Parure ,</i>	162
289.	<i>De l'étendue du ressort des Femmes en France ,</i>	166
290.	<i>Eloge de plusieurs Dames illustres ,</i>	ibid.
291.	<i>De la beauté &amp; des charmes des Angloises &amp; des Françoises ,</i>	167
301.	<i>De la Fidélité conjugale &amp; du vice contraire ,</i>	174
319.	<i>Emigrations des François ,</i>	184
322.	<i>Sentimens qu'ils ont de leurs voisins ,</i>	185
326.	<i>De Louis XIV ,</i>	188
334.	<i>De Louis XV , avec éloge ,</i>	192
338.	<i>Jugement des François sur le courage ,</i>	195
343.	<i>At on droit d'accuser les Anglois de cruautés ?</i>	198
347.	<i>De la Langue Françoise ,</i>	202
356.	<i>Défauts des jeunes Voyageurs Anglois ,</i>	207
358.	<i>De l'Art de se faire valoir ,</i>	210
365.	<i>Du logement &amp; de l'ameublement ,</i>	215
368.	<i>Du Climat ,</i>	217
370.	<i>De la Comédie Italienne ,</i>	218
372.	<i>Des Loix , des Légistes &amp; Eloge du Roi de Prusse ,</i>	220
385.	<i>De l'état de Domesticité ,</i>	229
391.	<i>De la Religion &amp; la Dévotion ,</i>	231
396.	<i>Des Ordres Religieux &amp; de la destruction des Jésuites ,</i>	237
398.	<i>De la pompe &amp; de l'ostentation des François ,</i>	239
403.	<i>Des Arts manuels ,</i>	243
407.	<i>Des Ouvrages de raisonnement ,</i>	249
409.	<i>De l'Académie Françoise ,</i>	247
415.	<i>Eloge de Voltaire ,</i>	251
416.	<i>De l'Académie des Inscriptions ,</i>	253
418.	<i>De la Sorbonne ,</i>	254
420.	<i>Orgueil des François ,</i>	255
425.	<i>Modestie des Romains ,</i>	259
430.	<i>Des Perses ,</i>	262
432.	<i>Des Tartares conquérans de la Chine ,</i>	265
435.	<i>Mauvais effet de la vanité &amp; de l'insolence ,</i>	267
449.	<i>Etat de l'Imprimerie en France ,</i>	275
452.	<i>Des Amusemens &amp; de leur effet ,</i>	277
457.	<i>Conclusion ,</i>	282

Fin de la Table.

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The L  
University  
Date**

--	--	--



